

Ishmael Beah

Le chemin parcouru

Mémoires
d'un enfant
soldat



POCKET

TÉMOIGNAGE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Ishmael Beah

**LE CHEMIN
PARCOURU**

Mémoires d'un enfant soldat

TÉMOIGNAGE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jacques Martinache*

PRESSES DE LA CITÉ

Titre original :
A LONG WAY GONE

ISHMAEL BEAH

Ishmael Beah est né en Sierra Leone en 1980. Après avoir été enfant-soldat, il arrive miraculeusement à rejoindre les États-Unis en 1998. Il termine ses études secondaires à la United Nations International School à New York avant d'entamer de brillantes études universitaires. Ambassadeur de l'UNICEF, il fait partie du Human Rights Watch Children's Rights Division Advisory Committee et a donné des conférences devant de nombreuses ONG s'occupant d'enfants victimes de la guerre. Il s'est également exprimé aux Nations unies à de nombreuses reprises. Véritable phénomène aux États-Unis, son livre lui a permis d'intervenir dans le monde entier pour défendre la cause des enfants-soldats.

*À la mémoire de
Nya Nje, Nya Keke,
Nya Ndig-ge sia et Kaynya.
Vos esprits et votre présence en moi
me donnent la force de continuer*

*À tous les enfants de Sierra Leone
à qui on a volé leur enfance*

*À la mémoire de Walter (Wally) Scheuer,
cœur généreux et compatissant
qui m'a appris les règles pour
devenir un gentleman*

New York, 1998

Mes copains de lycée commencent à se douter que je ne leur ai pas raconté toute l'histoire de ma vie.

— Ishmael, pourquoi t'es parti de Sierra Leone ?

— Parce que c'est la guerre, là-bas.

— T'as vu des combats ?

— Tout le monde dans le pays en a vu.

— Tu veux dire que t'as vu des types courir avec des fusils et se tirer dessus ?

— Oui, tout le temps.

— Cool.

Je parviens à sourire.

— Tu devrais nous en parler, un de ces jours.

— Oui, un de ces jours.

1

Il courait sur la guerre toutes sortes d'histoires qui donnaient l'impression qu'elle se déroulait dans une terre lointaine, différente. C'est seulement quand les réfugiés ont commencé à passer par notre ville que nous avons compris qu'elle avait lieu dans notre pays. Des familles qui avaient parcouru des centaines de kilomètres à pied nous racontaient que les soldats avaient tué plusieurs des leurs et incendié leur maison. Certains habitants avaient pitié d'eux et leur offraient un endroit où loger, mais la plupart des réfugiés refusaient parce que la guerre finirait par atteindre notre ville, disaient-ils. Les enfants de ces familles ne nous regardaient pas, ils sursautaient en entendant le bruit d'une bûche qu'on fendait ou le claquement sur un toit de tôle d'une pierre lancée par la fronde d'un gosse chassant les oiseaux. Les adultes venant des zones de guerre restaient plongés dans leurs pensées pendant les conversations avec les anciens de ma ville. Outre la fatigue et la faim, il était clair qu'ils avaient vu des choses qui accablaient leur esprit, des choses que nous refuserions de croire s'ils nous en parlaient. Je pensais parfois que certaines des histoires racontées par les réfugiés étaient exagérées. Les seules guerres que je connaissais étaient celles que j'avais lues dans les livres ou vues au cinéma dans des films comme *Rambo*, ou encore celle du Liberia voisin, dont j'avais entendu parler aux informations de la BBC. Mon imagination d'enfant de dix ans n'était pas capable de comprendre ce qui avait détruit le bonheur des réfugiés.

*

La première fois que j'ai été touché par la guerre, j'avais douze ans. C'était en janvier 1993. J'avais quitté la maison avec Junior, mon frère, et notre ami Talloi, tous les deux d'un an plus

âgés que moi, afin de participer à un spectacle pour jeunes talents dans la ville de Mattru. Mohamed, mon meilleur ami, n'avait pas pu venir parce que, ce jour-là, il aidait son père à réparer le toit de chaume de leur cuisine. Tous les quatre, nous avons formé un groupe de rap et de danse quand j'avais huit ans. Nous avons découvert le rap pendant une de nos visites à Mobimbi, un quartier où vivaient les étrangers travaillant pour la même société américaine que mon père. Nous y allions souvent pour nager dans la piscine et regarder l'immense téléviseur en couleur et les Blancs qui se retrouvaient au centre de loisirs. Un soir, un clip montrant un groupe de jeunes Noirs parlant très vite était passé à la télé. Fascinés, tous les quatre, nous avons essayé de comprendre ce qu'ils disaient. À la fin du clip, des lettres étaient apparues en bas de l'écran : *Sugarhill Gang, Rapper's Delight*. Junior les avait notées sur un bout de papier. Après cette soirée, nous étions revenus un week-end sur deux pour étudier ce genre de musique à la télévision. Nous ne savions pas comment ça s'appelait, mais j'étais impressionné par ces Noirs capables de parler anglais aussi vite, et sur le rythme de la musique.

Plus tard, quand Junior est entré au collège, il est devenu copain avec des garçons qui lui en ont appris davantage sur cette musique et cette danse étrangères. Aux vacances, il revenait de l'internat avec des cassettes et il nous apprenait, à mes copains et moi, à danser ce dont nous avons fini par découvrir le nom : le hip-hop. J'adorais cette danse, j'adorais les paroles parce qu'elles étaient poétiques et qu'elles enrichissaient mon vocabulaire. Un après-midi, mon père est rentré alors que Junior, Mohamed, Talloi et moi répétions « I Know You Got Soul », d'Eric B. & Rakim. Planté sur le seuil de notre maison en brique d'argile et au toit de tôle, il a éclaté de rire et il nous a demandé :

— Vous comprenez ce que vous dites, au moins ?

Il s'est éloigné avant que Junior ait pu répondre, s'est assis dans un hamac à l'ombre des manguiers, des goyaviers et des orangers, puis a réglé son transistor sur les infos de la BBC.

— Ça, c'est du bon anglais ! nous a-t-il crié de la cour. C'est ça que vous devriez écouter !

Pendant que mon père suivait les nouvelles, Junior nous a appris à bouger les pieds en rythme. On avance le pied droit puis le gauche, ensuite on recule, tout en faisant la même chose avec les bras et en secouant la partie supérieure du corps et la tête.

— Ce mouvement s'appelle « l'homme qui court », nous a-t-il expliqué.

Après, nous nous sommes entraînés à danser les airs de rap que nous avions retenus. Avant de partir chacun de notre côté pour nos corvées du soir – aller chercher de l'eau, nettoyer les lampes –, nous nous disions « Paix, fils » ou « À plus, je m'casse », des expressions tirées des paroles de rap. Dehors, le concert nocturne des oiseaux et des criquets commençait.

*

Le matin où nous sommes partis pour Mattru, nous avons mis dans nos sacs à dos des cahiers contenant les paroles des chansons sur lesquelles nous travaillions et bourré nos poches de cassettes d'albums de rap. À l'époque, nous portions des jeans baggy et, dessous, des shorts de foot et des pantalons de survêtement pour danser. Sous nos chemises à manches longues, nous avions des tee-shirts ou des maillots de foot. Aux pieds, trois paires de chaussettes que nous rabattions sur nos *crapes*^[1] pour leur donner du volume. La journée, quand il faisait trop chaud, nous enlevions une partie de nos fringues et nous les portions sur les épaules. Elles étaient à la mode et nous ne nous doutions pas que cette façon originale de s'habiller nous aiderait sous peu. Comme nous avions l'intention de rentrer le lendemain, nous n'avions pas fait nos adieux et n'avions dit à personne où nous allions. Nous ne savions pas que nous ne reviendrions jamais.

Pour économiser de l'argent, nous avons décidé de faire à pied les vingt-cinq kilomètres jusqu'à Mattru. C'était une magnifique

journée d'été, le soleil n'était pas trop chaud et la marche ne nous paraissait pas longue parce que nous parlions de toutes sortes de choses, nous nous taquinions, nous nous pourchassions. Avec nos frondes, nous lancions des pierres sur les oiseaux et les singes qui traversaient la route de terre battue. Nous nous sommes arrêtés plusieurs fois pour nous baigner dans les rivières. L'une d'elles avait un pont et, en entendant un bruit de moteur, nous avons décidé d'essayer de faire du stop. Je suis sorti de l'eau avant Junior et Talloi, j'ai pris leurs vêtements et j'ai traversé le pont. Ils ont cru qu'ils parviendraient à me rattraper avant que le camion arrive et ils se sont élancés derrière moi. Puis ils se sont rendu compte qu'ils n'y parviendraient pas et ils ont fait demi-tour, mais le camion les a doublés alors qu'ils étaient au milieu du pont. Les filles qui étaient à bord ont rigolé, le chauffeur a donné des coups de klaxon. Pendant le reste du chemin, Junior et Talloi ont essayé de se venger du tour que je leur avais joué, mais ils n'ont pas réussi.

Nous sommes arrivés à Kabati, le village de ma grand-mère, vers deux heures de l'après-midi. On la connaissait sous le nom de Mamie Kpana. Elle était grande, avec un long visage, des pommettes hautes et de superbes yeux marron. Elle se tenait toujours les mains sur les hanches ou sur la tête. En la regardant, on comprenait de qui ma mère avait hérité sa belle peau sombre, ses dents d'un blanc éclatant et les rides translucides de son cou. Mon grand-père, *kamor* – professeur –, comme tout le monde l'appelait, était un érudit connaissant l'arabe, un guérisseur réputé dans le village et les environs.

À Kabati, nous avons mangé et nous nous sommes un peu reposés avant d'attaquer les dix derniers kilomètres. Grand-mère voulait que nous dormions chez elle, mais nous lui avons dit que nous reviendrions le lendemain.

— Et votre père, comment il vous traite, ces temps-ci ? s'est-elle enquis d'une voix douce, lourde d'inquiétude. Pourquoi vous allez à Mattru, si ce n'est pas pour l'école ? Et pourquoi vous êtes si maigres ?

Nous nous sommes dérobés à ses questions, mais elle nous a suivis jusqu'à la lisière du village et nous a regardés descendre la colline, faisant passer sa canne dans sa main gauche pour nous saluer de la main droite et nous porter chance.

*

Deux heures plus tard, à Mattru, nous avons retrouvé de vieux copains : Gibrilla, Kaloko et Khalilou. Le soir, nous sommes allés à Bo Road, où des marchands ambulants vendent de la nourriture jusque tard dans la nuit. Nous avons acheté des cacahuètes bouillies que nous avons mangées en discutant de nos plans pour le lendemain : aller repérer l'endroit où se tiendrait le concours de jeunes talents. Nous avons dormi tous les quatre dans la véranda de la maison de Khalilou (Gibrilla et Kaloko étaient retournés chez eux). La pièce était petite, le lit étroit, et nous étions couchés en travers, les jambes pendantes. Moi, j'arrivais presque à ramener les pieds sur le matelas parce que j'étais moins grand que les autres garçons.

Le lendemain, Junior, Talloi et moi sommes restés chez Khalilou à attendre que nos copains reviennent de l'école, vers quatorze heures. Mais ils sont rentrés plus tôt. Je nettoiais mes *crapes* et je comptais pour Junior et Talloi, qui faisaient un concours de pompes. Gibrilla et Kaloko sont entrés dans la véranda et se sont joints à eux. Talloi, haletant, leur a demandé pourquoi ils étaient déjà là. Gibrilla a expliqué que les professeurs leur avaient dit que les rebelles avaient attaqué Mogbwemo, notre ville, et que l'école était fermée jusqu'à nouvel ordre. Nous nous sommes tous figés.

Selon les professeurs, les rebelles avaient donné l'assaut dans la zone minière en début d'après-midi. Le bruit soudain de la fusillade avait fait fuir les habitants dans diverses directions. Des pères rentrant précipitamment de leur travail avaient trouvé des maisons vides et ignoraient totalement où était passée la famille. Des mères en pleurs s'étaient ruées vers les écoles et les rivières pour chercher

leurs petits enfants. Des gosses paniqués étaient rentrés chez eux et n'y avaient pas trouvé leurs parents, qui erraient dans les rues à leur recherche. Lorsque la fusillade s'était intensifiée, tous avaient fui la ville.

— Ce sera bientôt notre tour, d'après les profs, a dit Gibrilla en se relevant.

Junior, Talloi et moi avons pris nos sacs et sommes allés au quai avec nos amis. Des gens y affluaient de toute la zone minière. Nous en connaissions quelques-uns, mais ils n'ont pas pu nous dire ce que nos familles étaient devenues. L'attaque avait été si soudaine que les gens, dans une confusion totale, avaient fui dans toutes les directions.

Pendant plus de trois heures, nous avons attendu sur le quai dans l'espoir de retrouver un parent ou de rencontrer quelqu'un qui pourrait nous donner des nouvelles de nos familles. Mais personne n'en avait, et au bout d'un moment nous ne connaissions plus aucun des réfugiés qui traversaient le fleuve. Tout semblait curieusement normal. Le soleil naviguait paisiblement parmi les nuages blancs, les oiseaux chantaient sur les hautes branches des arbres dansant dans un faible vent. Je n'arrivais pas à croire que la guerre avait débarqué chez nous. J'ai pensé : C'est impossible. Hier encore, quand nous sommes partis, rien n'indiquait que les rebelles étaient proches.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? nous a demandé Gibrilla.

Nous sommes restés un moment sans répondre, puis Talloi a brisé le silence :

— Il faut qu'on retourne là-bas pour essayer de retrouver nos familles avant qu'il soit trop tard.

Junior et moi avons approuvé d'un hochement de tête.

*

Trois jours plus tôt, j'avais vu mon père revenir lentement du travail, le casque sous le bras. Son long visage transpirait sous le

chaud soleil de l'après-midi. J'étais assis dans la véranda. Cela faisait un moment que je ne lui avais pas parlé, parce qu'une nouvelle belle-mère avait une fois de plus envenimé nos rapports. Mais ce jour-là mon père m'a souri en montant les marches ; il a scruté mon visage et ouvert la bouche pour dire quelque chose, quand ma belle-mère est sortie de la maison. Il a détourné les yeux puis il a regardé ma belle-mère, qui faisait semblant de ne pas me voir. Ils sont rentrés ensemble dans la maison. Refoulant mes larmes, j'ai rejoint Junior au croisement où on attendait le camion. Nous avions l'intention de nous rendre à la ville voisine, distante de cinq kilomètres, pour voir notre mère. Tant que notre père avait payé pour l'internat et que nous allions à l'école, nous la voyions le week-end lorsque nous rentrions à la maison. Maintenant que notre père refusait de payer, nous allions la voir tous les deux ou trois jours. Cette fois-là, nous l'avons retrouvée au marché et nous l'avons accompagnée pendant qu'elle achetait de quoi nous faire à manger. Au début, son visage était triste, mais après qu'elle nous a serrés dans ses bras son expression s'est éclairée. Elle nous a dit que notre petit frère Ibrahim était à l'école et que nous passerions le prendre en revenant du marché. Elle nous tenait la main en marchant et se tournait vers nous comme pour s'assurer que nous étions bien là.

— Je suis désolée de ne pas avoir assez d'argent pour vous envoyer de nouveau à l'école, nous a-t-elle dit. J'essaie de régler ce problème.

Après une pause, elle a demandé :

— Comment est votre père, en ce moment ?

— Ça va, ai-je répondu. Je l'ai vu cet après-midi.

Comme Junior gardait le silence, elle l'a regardé dans les yeux.

— Ton père est un homme bien et il t'aime beaucoup. Malheureusement, on dirait qu'il attire le genre de belle-mère qui ne vous convient pas.

À l'école, notre petit frère de huit ans jouait au foot dans la cour avec ses camarades. Il était bon pour son âge. Dès qu'il nous a vus, il s'est précipité vers nous. Il s'est collé contre moi pour comparer nos

tailles et voir s'il m'avait rattrapé. Ma mère s'est esclaffée. Le visage rond d'Ibrahim rayonnait, de la sueur se formait dans les rides qu'il avait sur le cou, comme ma mère. Nous sommes allés tous les quatre chez elle. Je tenais la main de mon petit frère qui me parlait de l'école et me défiait de faire un match de foot avec lui après le dîner. Ma mère vivait seule et se consacrait totalement à Ibrahim. Elle disait qu'il lui posait quelquefois des questions sur notre père. Quand Junior et moi étions à l'internat, elle avait emmené Ibrahim le voir et chaque fois elle avait pleuré lorsque mon père avait serré mon frère contre lui, parce qu'ils étaient tous les deux si heureux de se retrouver. Perdue dans ses pensées, ma mère souriait, peut-être en revivant ces moments.

Trois jours après cette visite, sur le quai de Mattru, je l'imaginais en pleurs, courant vers l'école de mon petit frère, j'imaginais mon père se précipitant à la maison, son casque sous le bras, et j'étais pétrifié d'angoisse.

*

Avec Junior et Talloi, je suis monté dans un canoë et de la main j'ai adressé un triste signe d'au revoir à nos amis tandis que l'embarcation s'éloignait du quai. Nous avons débarqué sur l'autre rive, où les réfugiés affluaient, de plus en plus nombreux. Une femme portant ses tongs sur sa tête a dit en nous croisant, sans nous regarder :

— Trop de sang a été versé, là où vous allez. Même les bons esprits ont fui cet endroit.

Dans les buissons, le long du fleuve, des femmes gémissaient d'une voix implorante – « *Nguwor gbor mu ma oo* », « Dieu nous vienne en aide » – et criaient les noms de leurs enfants – « Yusufu, Jabu, Foday... » –, des gosses à demi nus marchaient seuls et suivaient le flot en pleurant – « *Nya nje oo, nya keke oo* », « Ma mère, mon père ». Des chiens se faufilaient entre les gens qui continuaient à courir même s'ils étaient loin du danger. Les bêtes

reniflaient l'air, cherchaient leurs maîtres du regard. Mon sang s'est glacé.

*

Après avoir marché dix kilomètres, nous sommes parvenus à Kabati, le village de ma grand-mère. Il était désert. Des traces de pas dans le sable menaient à l'épaisse forêt qui s'étendait au-delà des maisons.

À la tombée du jour, des réfugiés ont commencé à arriver de la région minière. Leurs murmures, les pleurs des enfants fatigués de marcher pour retrouver des parents perdus, les vagissements des bébés affamés ont couvert les chants d'oiseaux et les stridulations des criquets. Assis dans la véranda de ma grand-mère, nous avons écouté et attendu.

— Les gars, vous pensez que c'est une bonne idée de retourner à Mogbwemo ? a demandé Junior.

Avant que Talloi ou moi ayons pu répondre, une Volkswagen s'est approchée en grondant et tous les gens qui marchaient sur la route se sont jetés dans les fourrés. Nous nous sommes mis à courir nous aussi, mais nous n'avons pas eu le temps d'aller loin. Mon cœur battait à se rompre. La voiture s'est arrêtée devant la maison de ma grand-mère et, de l'endroit où nous étions tapis, nous avons vu que l'homme qui se trouvait au volant n'était pas armé. Tandis que les gens ressortaient lentement des fourrés, il est descendu du véhicule, s'est agenouillé et a vomi du sang. Il était blessé au bras. Quand il a cessé de vomir, il s'est mis à sangloter. C'était la première fois que je voyais un adulte pleurer comme un enfant et j'ai senti mon cœur se serrer. Une femme l'a pris par les épaules et l'a fait se relever. Il est retourné à la Volkswagen et a ouvert la portière côté passager. La femme qui y était appuyée est tombée sur le sol. Du sang coulait de ses oreilles. Des mères ont couvert de leurs mains les yeux de leurs enfants.

À l'arrière de la voiture, il y avait trois autres morts, deux fillettes et un garçon, dont le sang avait aspergé les sièges et le plafond. J'aurais voulu m'éloigner mais j'en étais incapable. Mes jambes étaient engourdies, tout mon corps était paralysé. Plus tard, j'ai appris que l'homme avait essayé de s'enfuir avec sa famille et que les rebelles avaient mitraillé sa voiture. La femme qui l'avait pris par les épaules et qui pleurait maintenant avec lui a tenté de le consoler en lui disant que lui au moins aurait la chance de pouvoir les enterrer et de savoir où ils reposeraient. Elle semblait connaître la guerre un peu mieux que le reste d'entre nous.

Le vent était tombé et le jour faisait rapidement place à la nuit. D'autres réfugiés traversaient le village. Un homme portait dans ses bras le cadavre de son fils qu'il croyait encore vivant. Couvert du sang de son enfant, il courait en répétant : « Je t'emmène à l'hôpital, tout ira bien. » Il lui était peut-être nécessaire de se raccrocher à de faux espoirs, car ils l'aidaient à fuir le danger. Suivait un groupe d'hommes et de femmes, la plupart atteints par des balles perdues et dont les plaies saignaient encore. Plusieurs d'entre eux ne se sont rendu compte qu'ils étaient blessés que lorsqu'ils se sont arrêtés de courir. Quelques-uns se sont évanouis. J'avais envie de vomir, la tête me tournait. Le sol se dérobaît sous moi et les voix des gens me semblaient éloignées de l'endroit où je me tenais, tremblant.

La dernière victime qu'on a vue ce soir-là était une femme portant son bébé sur son dos. Du sang coulait le long de sa robe et laissait une trace derrière elle. L'enfant avait été tué alors qu'elle s'enfuyait. Heureusement pour la mère, les balles n'avaient pas traversé le corps du bébé. La mère s'est arrêtée devant nous, s'est assise par terre et a détaché l'enfant. C'était une fillette. Les yeux grands ouverts, un sourire innocent figé sur ses lèvres. On voyait les balles dépasser de son corps, qui commençait à gonfler. La mère s'accrochait à sa petite fille et la berçait. Elle était trop malheureuse pour pleurer.

Junior, Talloi et moi nous sommes regardés et nous avons compris que nous devons retourner à Mattru : nos parents ne

pouvaient plus être à Mogbwemo. Certains des blessés affirmaient que Kabati était le prochain village sur la liste des rebelles et nous ne voulions pas être là quand ils débouleraient. Même ceux qui avaient du mal à marcher s'efforçaient de fuir. L'image de cette femme et de son enfant me hantait tandis que je reprenais le chemin de Mattru. Je me suis à peine rendu compte du trajet. Quand je buvais de l'eau, je ne ressentais aucun soulagement, malgré ma soif. Je ne voulais pas retourner sur les lieux que cette femme avait fuis. Les yeux de l'enfant mort m'avaient fait comprendre que tout était perdu.

*

« On critique tout quand on a dix-neuf ans. » C'était ce que mon père répondait quand je lui demandais comment était la vie en Sierra Leone en 1961 après l'indépendance. Le pays était une colonie britannique depuis 1808. Sir Milton Margai était devenu le premier Premier ministre et avait dirigé le pays sous la bannière du SLPP (Parti du peuple de Sierra Leone) jusqu'à sa mort, en 1964. Son frère, sir Albert Margai, lui avait succédé jusqu'en 1967, moment où Siaka Probyn Stevens, leader de l'APC (Congrès de tout le peuple), avait remporté les élections, suivies par un coup d'État. Stevens était revenu au pouvoir en 1968 et, quelques années plus tard, il avait proclamé le régime du parti unique. Cela avait été le début de la « politique pourrie », comme disait mon père. Je me demandais ce qu'il aurait dit de la guerre que je fuyais maintenant. J'avais entendu des adultes déclarer que c'était une guerre révolutionnaire, visant à nous libérer d'un gouvernement corrompu. Mais un mouvement de libération tire-t-il sur des civils innocents, sur des enfants, sur une petite fille ? Je n'avais pas de réponse à cette question et ma tête était lourde des images qu'elle contenait. Tandis que nous marchions, j'ai commencé à avoir peur de la route, des montagnes au loin, des buissons de chaque côté.

Nous sommes arrivés à Mattru tard dans la nuit. Junior et Talloi ont raconté à nos amis ce dont nous avons été témoins. Moi, je

gardais le silence et je me demandais encore si ce que j'avais vu était réel. Cette nuit-là, quand j'ai enfin sombré dans le sommeil, j'ai rêvé que j'étais blessé au côté droit et que les gens passaient devant moi sans m'aider, qu'ils couraient tous pour sauver leur vie. Je tentais de ramper vers les buissons, mais un homme surgi de nulle part s'est dressé au-dessus de moi, avec un fusil. Je ne pouvais distinguer son visage, car il était à contre-jour. Il a braqué son arme sur ma blessure et appuyé sur la détente. Je me suis réveillé, j'ai porté à mon flanc droit une main hésitante. J'avais peur, je n'étais plus capable de faire la différence entre le rêve et la réalité.

*

Tous les matins à Mattru, nous descendions au quai pour avoir des nouvelles de Mogbwemo, mais au bout d'une semaine le flot de réfugiés venant de cette direction s'est tari. Des troupes gouvernementales déployées à Mattru ont établi des postes de contrôle devant le quai et à tous les autres lieux stratégiques de la ville. Convaincus que l'attaque rebelle viendrait du fleuve, les soldats ont mis de l'artillerie lourde en position sur la rive et décrété un couvre-feu à dix-neuf heures. Les soirées étaient longues et tendues, car nous n'arrivions pas à dormir et nous devions être rentrés de bonne heure. Dans la journée, Gibrilla et Kaloko venaient nous voir. Assis dans la véranda, tous les six, nous discussions de ce qui se passait.

— Je ne crois pas que cette folie durera longtemps, a calmement assuré Junior.

Il m'a regardé comme pour me convaincre que nous rentrerions bientôt.

— Ça sera fini dans un mois ou deux, a renchéri Talloi en fixant le sol.

— Il paraît que les soldats sont déjà en train de repousser les rebelles de la zone minière, a bégayé Gibrilla.

Nous étions tous d'accord : la guerre n'était qu'une période passagère qui ne durerait pas plus de trois mois.

Junior, Talloi et moi écoutions du rap en apprenant les paroles par cœur pour éviter de ressasser les événements. Naughty by Nature, LL Cool J, Run-DMC. et Heavy D & The Boyz : nous n'avions emporté en partant que ces cassettes et les vêtements que nous portions. Je me souviens d'avoir écouté « Now That We Found Love » par Heavy D & The Boyz en regardant les arbres qui, à la sortie de la ville, remuaient à contrecœur dans le vent. Derrière, les palmiers demeuraient immobiles, comme s'ils attendaient quelque chose. J'ai fermé les yeux, et les images de Kabati ont envahi mon esprit. J'ai tenté de les chasser en évoquant des souvenirs d'avant la guerre.

Ducôté du village où vivait ma grand-mère, il y avait une forêt dense et, de l'autre, des caféiers. Une rivière passait devant des grappes de palmiers, se perdait dans un marais au-delà duquel des champs de bananiers s'étiraient vers l'horizon. La route de terre battue qui traversait Kabati était semée d'ornières et de flaques où des canards se baignaient dans la journée. Dans les jardins des maisons, des oiseaux nichaient parmi les branches des manguiers.

Le matin, le soleil se levait derrière la forêt. Ses rayons passaient d'abord entre les feuilles et peu à peu, avec le chant des coqs qui annonçaient vigoureusement le jour, le globe doré se hissait au-dessus des arbres. Le soir, les singes sautaient de branche en branche pour regagner le perchoir où ils dormiraient. Entre les caféiers, les poules se hâtaient de mettre leurs poussins à l'abri des faucons. Au-delà des champs, les palmiers agitaient leurs feuilles dans le vent. On voyait parfois un paysan grimper à un tronc pour en faire couler la sève qui donnerait le vin de palme.

Dans le crépuscule, on entendait les femmes piler le riz dans les mortiers. Effrayés par le bruit, les oiseaux s'envolaient puis revenaient, curieux, en gazouillant. Les criquets, les grenouilles, les crapauds et les chouettes appelaient la nuit de leurs cris en sortant de leur cachette. De la fumée montait des cuisines au toit de

chaume ; les paysans rentraient des champs avec des lanternes et allumaient parfois un feu.

« Nous devons prendre exemple sur la lune », répétait un vieux du village aux gens qui passaient devant sa maison pour aller chasser, chercher de l'eau ou labourer. Je me souviens d'avoir demandé à ma grand-mère ce qu'il voulait dire. Elle m'a expliqué que cet adage rappelait qu'on devait toujours bien se conduire et être bon envers autrui.

Elle a ajouté :

— Les gens se plaignent quand la chaleur du soleil est insupportable, et aussi quand il pleut ou qu'il fait froid. Mais personne ne bougonne quand la lune luit. Tout le monde est heureux, tout le monde aime la lune à sa façon. Les enfants observent ses ombres et jouent dans sa clarté ; les adultes se rassemblent sur les places pour conter des histoires et danser toute la nuit. Beaucoup de choses heureuses arrivent quand la lune luit. Voilà quelques-unes des raisons pour lesquelles il faut prendre exemple sur la lune.

Et elle a conclu :

— Tu dois avoir faim, je vais te préparer du manioc.

Après avoir entendu les explications de ma grand-mère, je me suis mis à observer la lune. Chaque nuit, quand elle apparaissait dans le ciel, je m'allongeais dehors et je la regardais. En voulant découvrir pourquoi elle était si attirante, je me suis retrouvé fasciné par les formes que je décelais sur son disque. Certains soirs, je voyais une tête d'homme, barbu et coiffé d'une casquette de marin. D'autres soirs, un homme qui coupait du bois avec une hache et quelquefois une femme pressant un bébé contre son sein.

Aujourd'hui, quand j'ai l'occasion d'observer la lune, je revois les mêmes images que lorsque j'avais six ans, et je suis content de voir que cette partie de mon enfance est restée gravée en moi.

2

Je pousse une brouette rouillée dans une petite ville où l'air empeste le sang et la chair brûlée. Le vent m'apporte les gémissements de ceux dont le dernier souffle quitte leur corps mutilé. Je passe devant eux, je vois qu'ils ont perdu un bras, une jambe, leurs intestins se déversent par leur ventre béant, de la cervelle sort de leur nez et de leurs oreilles. Les mouches enivrées par le carnage tombent dans les flaques de sang et meurent. Les yeux des agonisants sont plus rouges que le sang qui coule de leur corps et on dirait que leurs os vont percer d'une seconde à l'autre la peau de leur visage émacié. Mes *crapes* éculées sont couvertes d'un sang qui semble couler de mon short de l'armée. Comme je n'éprouve aucune douleur physique, je ne suis pas sûr d'être blessé. Je sens contre mon dos la chaleur du canon de mon AK-47. Je ne me rappelle pas quand je m'en suis servi pour la dernière fois. J'ai l'impression qu'on m'a enfoncé des aiguilles dans le cerveau et je n'arrive pas à savoir si c'est le jour ou la nuit. La brouette, devant moi, contient un cadavre enveloppé dans un drap blanc. Je ne sais pas pourquoi je porte ce corps en particulier au cimetière.

Arrivé là-bas, j'ai du mal à soulever le mort, c'est comme s'il résistait. Je le prends dans mes bras, je cherche un endroit où il pourra reposer. Mes muscles commencent à me faire mal et chaque fois que j'avance un pied une douleur me transperce, des orteils à la colonne vertébrale. Je m'effondre, le cadavre dans les bras. Des taches de sang apparaissent sur le drap qui le recouvre. Je l'allonge sur le sol, je soulève le drap, en commençant par les pieds. Le corps est criblé de balles ; l'une d'elles a fracassé la pomme d'Adam et expédié des fragments dans le fond de la gorge. Je dévoile enfin le visage du mort. C'est le mien.

Couvert de sueur, je suis resté quelques minutes étendu sur le plancher frais où je suis tombé avant d'allumer la lampe pour me libérer totalement du monde des rêves. Une douleur m'a parcouru le dos. J'ai fixé le mur rouge de brique nue de la pièce en tentant de reconnaître l'air de rap beuglé par la radio d'une voiture qui passait. Secoué par des frissons, je me suis efforcé de penser à ma nouvelle existence à New York, où je vivais depuis plus d'un mois, mais mon esprit, franchissant l'Atlantique, est retourné en Sierra Leone. Je me suis vu, armé d'un AK-47, marchant entre des caféiers avec un peloton composé d'un grand nombre de jeunes garçons et de quelques adultes. Nous nous apprêtions à attaquer une bourgade où il y avait des munitions et des vivres. En quittant les champs, nous sommes tombés inopinément sur un autre groupe armé sur le terrain de football jouxtant les ruines de ce qui avait été un village. Nous avons tiré jusqu'à ce que le dernier être vivant de l'autre groupe s'écroule, puis nous nous sommes approchés des cadavres en échangeant de grandes tapes dans les mains. L'autre groupe était composé de jeunes garçons comme nous, mais nous nous moquions d'eux. Nous avons pris leurs munitions, nous nous sommes assis sur leurs corps et avons mangé les aliments cuits qu'ils portaient. Autour de nous, du sang frais coulait des impacts de balles dans leurs corps.

*

Je me suis levé, j'ai mouillé une serviette blanche avec un verre d'eau et je l'ai nouée autour de ma tête. J'avais peur de m'endormir, mais rester éveillé ramenait aussi des souvenirs douloureux. Des souvenirs que parfois j'aurais voulu extirper même si j'ai conscience qu'ils constituent une partie importante de ma vie, de ce que je suis à présent. J'ai veillé toute la nuit, attendant dans l'angoisse le lever du jour pour pouvoir retourner à ma nouvelle vie, redécouvrir le bonheur que j'avais connu enfant, la joie qui était demeurée vivante en moi même quand rester en vie était un fardeau. Aujourd'hui,

j'évolue dans trois mondes : mes rêves et les expériences de ma nouvelle existence, qui font surgir des souvenirs du passé.

3

Nous sommes restés à Mattru plus longtemps que prévu. Nous n'avions aucune nouvelle de nos familles et nous ne savions pas quoi faire, hormis attendre et espérer.

Nous avons entendu dire que les rebelles étaient stationnés à Sumbuya, une petite ville située à une trentaine de kilomètres au nord-est de Mattru. Cette rumeur a bientôt fait place aux messages apportés par ceux que les rebelles avaient épargnés pendant les massacres. Ils informaient simplement la population de Mattru que les rebelles arrivaient et comptaient sur un bon accueil puisqu'ils se battaient pour nous. L'un des messagers était un homme jeune qu'ils avaient marqué à leurs initiales, RUF (Front révolutionnaire uni), avec une baïonnette chauffée à blanc, et dont ils avaient coupé tous les doigts à l'exception des pouces. Ils donnaient à cette mutilation le nom d'« Un seul amour ». Avant la guerre, les gens levaient le pouce pour se dire « Un seul amour », expression popularisée par la passion du reggae.

Après avoir reçu le message de ce malheureux, les habitants de Mattru sont allés se terrer dans la forêt le soir même, mais la famille de Khalilou nous a demandé de ne pas bouger et de les rejoindre plus tard avec le reste de leurs affaires si la situation ne s'améliorait pas dans les jours suivants.

Cette nuit-là, j'ai remarqué pour la première fois de ma vie que c'est la présence physique des gens et leur esprit qui donnent de la vie à une ville. Privée d'un grand nombre de ses habitants, Mattru devenait effrayante, la nuit semblait plus sombre et le silence insupportablement perturbant. Normalement, les criquets et les oiseaux chantaient le soir avant que le soleil se couche, mais, cette fois, ils ne l'ont pas fait et la nuit est tombée très vite. La lune ne s'est pas levée ; l'air était immobile, comme si la nature elle-même avait peur de ce qui allait arriver.

*

La majorité de la population de la ville est restée cachée une semaine, et chaque jour de nouveaux habitants s'enfuyaient après l'arrivée d'un autre messenger. Mais les rebelles n'ont pas déferlé au jour dit et les gens ont commencé à revenir. À peine s'étaient-ils tous réinstallés qu'ils recevaient un nouveau message, porté cette fois par un évêque catholique bien connu qui faisait un travail missionnaire quand il était tombé aux mains des rebelles. Ils ne lui avaient rien fait à part le menacer de s'en prendre à lui s'il ne portait pas leur message. Les habitants sont retournés dans la forêt et nous sommes de nouveau restés, non pas cette fois pour nous occuper des affaires de la famille de Khalilou – nous les avons déjà cachées – mais pour prendre soin de la maison et acheter des aliments – riz, poisson, sel, poivre – que nous leur apporterions dans la forêt.

Au bout de dix autres jours, les rebelles n'étaient toujours pas là et tout le monde en a conclu qu'ils ne viendraient pas. La vie a repris dans la ville. Les écoles ont rouvert, les gens sont retournés à leurs habitudes. Cinq jours se sont écoulés tranquillement, et même les soldats ont commencé à se détendre.

J'allais parfois me promener seul le soir. Voir les femmes préparer le dîner me rappelait toujours le temps où je regardais ma mère cuisiner. Les garçons n'avaient pas le droit d'entrer dans la cuisine, mais elle faisait une exception pour moi en disant : « Il faut que tu apprennes à te faire à manger pour ta vie de *palampo*^[2]. » Elle s'interrompait, me donnait un morceau de poisson et reprenait : « Je veux des petits-enfants, alors ne reste pas un *palampo* toute ta vie. » Des larmes me montaient aux yeux tandis que je marchais sur les routes de gravier de Mattru.

*

Lorsque les rebelles ont fini par arriver, je faisais la cuisine. Le riz était cuit et la soupe au gombo était presque prête quand j'ai entendu un coup de feu claquer dans la ville. Junior, Talloi, Kaloko, Gibrilla et Khalilou, qui étaient dans la pièce, se sont précipités dehors. Immobiles, nous nous demandions si c'étaient les soldats qui avaient tiré. Une minute plus tard, trois autres détonations se sont rapidement succédé. Cette fois, nous avons commencé à nous inquiéter, mais l'un de nos amis a cherché à nous rassurer :

— C'est juste les soldats qui essaient leurs armes.

Le silence s'est fait dans la ville, et pendant plus d'un quart d'heure on n'a plus entendu de coups de feu. Je suis retourné dans la cuisine et j'ai servi le riz. Une fusillade a alors éclaté, terrifiante, comme si le tonnerre avait frappé les toits de tôle. Incapables de réfléchir, les gens se sont mis à crier et à courir, se bousculant, piétinant ceux qui étaient tombés. Ils n'avaient pas le temps d'emporter quoi que ce soit, ils fuyaient pour sauver leur vie. Les mères avaient perdu leurs enfants, dont les cris apeurés se mêlaient aux détonations. Les familles, séparées, laissaient derrière elles tout ce pour quoi elles avaient travaillé toute une vie. Mon cœur battait plus vite que jamais.

Les rebelles pénétraient dans la ville, tiraient en l'air et dansaient joyeusement en formant un demi-cercle. Il y a deux façons d'entrer dans Mattru : par la route ou en traversant le fleuve Jong. Les rebelles avaient attaqué par la route, forçant les civils à courir vers le fleuve. Un grand nombre d'entre eux, terrorisés, se jetaient dans l'eau et n'avaient rapidement plus la force de nager. Les soldats, qui d'une manière ou d'une autre avaient prévu l'assaut et se savaient inférieurs en nombre, avaient quitté la ville avant même l'arrivée des rebelles. C'était une surprise pour Junior, Talloi, Khalilou, Gibrilla, Kaloko et moi, qui avons eu la réaction instinctive de nous réfugier là où les soldats auraient dû être. Plantés devant les tas de sacs de sable, nous ne savions plus quoi faire. Nous nous sommes remis à courir, cette fois vers l'endroit d'où provenaient le moins de coups de feu.

Il n'y avait qu'une route pour sortir de la ville et tout le monde se ruait dans cette direction. Les mères criaient les noms de leurs enfants perdus et les enfants perdus criaient en vain. Mes copains et moi courions ensemble en tâchant de rester groupés. Pour parvenir à la route, il fallait traverser une zone marécageuse bordant une colline. Dans le marais, nous avons dépassé des gens pris dans la boue, des handicapés à qui on ne pouvait pas porter secours parce que quiconque s'arrêtait mettait sa propre vie en danger.

Après le marais, les vrais ennuis ont commencé, car les rebelles se sont mis à tirer sur les habitants plutôt qu'en l'air. Ils ne voulaient pas que les civils abandonnent la ville, parce qu'ils entendaient se servir d'eux, en particulier des femmes et des enfants, comme bouclier pour se protéger de l'armée. Ils pourraient ainsi rester plus longtemps sur place.

Nous étions parvenus en haut d'une colline broussailleuse, derrière le marais, dans un espace dégagé qu'il nous fallait traverser pour rejoindre la forêt. Voyant que des civils allaient l'atteindre, les rebelles ont tiré au lance-roquettes, à la mitrailleuse, à l'AK-47, au G3[3], avec toutes les armes dont ils disposaient. Mais nous savions que nous n'avions pas le choix, il fallait que nous traversions, parce que pour nous, jeunes garçons, il était trop risqué de rester en ville. Les adolescents étaient immédiatement recrutés et marqués au fer des lettres *RUF*, là où cela chantait aux rebelles. Non seulement vous étiez marqué à vie, mais vous ne pouviez plus vous échapper parce que, lorsque les soldats tombaient sur un jeune garçon portant le sigle des rebelles sur le corps, ils l'abattaient sans même poser de questions, et les civils armés faisaient de même.

Immédiatement après une nouvelle explosion, nous nous sommes relevés et nous avons couru, tête baissée, sautant par-dessus les cadavres frais, zigzaguant d'un buisson en feu à l'autre. Nous étions presque arrivés à la forêt quand nous avons entendu le sifflement d'une autre roquette. Accélérant encore, nous avons foncé sous les arbres avant qu'elle touche le sol. Les gens qui nous suivaient ont eu moins de chance et ont été atteints par des fragments du projectile. L'un d'eux beuglait qu'il était aveugle.

Personne n'osait sortir à découvert pour lui venir en aide. Ses cris ont cessé quand une autre explosion a déchiqueté son corps, dont les morceaux ensanglantés sont retombés sur les buissons proches. Tout s'est passé très vite.

*

Les rebelles ont envoyé plusieurs de leurs hommes aux trousses de ceux qui avaient réussi à gagner la forêt. Ils nous ont pourchassés en nous tirant dessus. Nous avons couru plus d'une heure sans nous arrêter. C'est incroyable ce que nous avons couru vite et longtemps. Je ne transpirais pas, je ne me fatiguais pas. Junior était devant moi et derrière Talloi. Toutes les trois ou quatre secondes, mon frère criait mon nom pour s'assurer que je n'étais pas à la traîne. Je percevais la tristesse de sa voix et la mienne tremblait quand je lui répondais. Gibrilla, Kaloko et Khalilou étaient derrière moi, pantelants, et j'en entendais un qui, la respiration sifflante, se retenait de pleurer. Talloi avait toujours été très rapide à la course, même quand nous étions petits, mais ce jour-là nous avons réussi à le suivre. Au bout d'une heure environ, peut-être plus, les rebelles ont renoncé à nous poursuivre et sont retournés à Mattru.

4

Pendant plusieurs jours, nous avons suivi tous les six un étroit sentier bordé de chaque côté d'épais fourrés. Devant moi, Junior ne balançait pas les bras comme il en avait l'habitude pour traverser le jardin en rentrant de l'école. J'aurais voulu savoir ce qu'il pensait, mais tout le monde se taisait et je n'osais pas rompre le silence. Je me demandais où était ma famille, si je la reverrais un jour ; j'espérais que tous étaient sains et saufs et n'avaient pas le cœur brisé en songeant à Junior et à moi. Des larmes se formaient dans mes yeux, mais j'avais trop faim pour pleurer.

Nous dormions dans des villages abandonnés, couchés sur le sol nu, espérant que le lendemain nous trouverions autre chose à manger que du manioc. Nous étions passés par un village où il y avait des bananes plantains, des oranges et des noix de coco. Khalilou, le meilleur grimpeur d'entre nous, est monté aux arbres et a cueilli autant de fruits qu'il pouvait. Nous avons fait bouillir les bananes en ajoutant du bois dans le feu encore vivace d'une cuisine extérieure. Son occupant avait sans doute déguerpi en nous voyant arriver. Les bananes n'avaient pas bon goût parce que nous n'avions ni sel ni autre ingrédient, mais nous les avons dévorées jusqu'au dernier morceau pour avoir quelque chose dans l'estomac. Nous avons mangé ensuite des oranges et des noix de coco, nous ne trouvions rien de plus substantiel. Chaque jour notre faim croissait, au point que nous avions mal au ventre et que notre vue se troublait parfois. Nous n'avions pas d'autre choix que de retourner discrètement à Mattru avec quelques personnes que nous avons rencontrées en chemin, pour récupérer l'argent que nous avons laissé là-bas et nous acheter à manger.

En traversant la ville calme et presque déserte, qui nous semblait à présent étrangère, nous avons vu des marmites de nourriture pourrie abandonnées par les fuyards. Des cadavres, des vêtements et toutes sortes d'objets jonchaient le sol. Dans une véranda, un vieillard assis dans un fauteuil paraissait endormi, mais il avait un trou dans le front. À ses pieds gisaient les corps de deux hommes. Leurs membres et leurs parties génitales étaient empilés près d'une machette abandonnée. J'ai vomi, je me sentais fiévreux, mais il fallait continuer.

Nous avons couru sur la pointe des pieds, prudemment, en évitant les rues principales. Adossés aux murs des maisons, nous inspections les ruelles de gravier avant de passer de l'une à l'autre. À un moment, juste après avoir traversé la route, nous avons entendu des pas. Nous nous sommes rués dans une véranda et nous nous sommes cachés derrière des piles de briques. Nous avons vu deux rebelles vêtus de jeans baggy et de tee-shirts blancs. Des tongs aux pieds, la tête ceinte d'un foulard rouge, ils portaient leur fusil derrière le dos et escortaient un groupe de jeunes femmes aux bras chargés de marmites, de sacs de riz, de mortiers et de pilons. Nous les avons suivis des yeux jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue, avant de nous remettre à marcher. Finalement, nous sommes arrivés à la maison de Khalilou. Les portes étaient brisées, les pièces saccagées. Comme toutes les autres maisons de la ville, elle avait été pillée. Une balle s'était enfoncée dans l'encadrement de la porte ; des verres brisés estampillés Star, une marque de bière populaire dans le pays, et des paquets de cigarettes vides étaient éparpillés sur le sol de la véranda. Il n'y avait plus rien dans la maison qui puisse servir. La seule nourriture disponible, c'était du riz dans des sacs trop lourds pour que nous puissions les porter et qui nous auraient ralentis. Par chance, l'argent était toujours là où je l'avais dissimulé, dans un petit sachet en plastique sous le pied du lit. Je l'ai glissé dans ma chaussure et nous sommes repartis vers le marais.

Tous les six, plus les gens qui étaient venus avec nous, nous nous sommes retrouvés au bord du marais comme prévu et nous avons commencé à traverser l'espace dégagé par groupes de trois. J'étais

dans le deuxième, avec Talloi et une autre personne. Nous nous sommes mis à ramper quand le premier groupe, qui était déjà passé, nous a fait signe d'y aller. Il y avait des cadavres partout et les mouches festoyaient. Parvenu de l'autre côté, j'ai vu des rebelles juchés sur une petite tour dominant le terrain, près du quai. Le groupe suivant était composé de Junior et de deux autres. Au moment où ils traversaient, quelque chose est tombé de la poche de l'un d'eux sur une casserole en aluminium abandonnée sur le sol. Le bruit a attiré l'attention des gardes, qui se sont tournés dans sa direction. Le cœur serré, j'ai vu mon frère étendu par terre, immobile, essayant de se faire passer pour un cadavre. Plusieurs coups de feu tirés en ville ont détourné l'attention des rebelles. Junior et les deux autres sont passés. Il avait le visage maculé et respirait fort en serrant les poings.

Ralenti par le gros sac qu'il portait, un garçon du dernier groupe s'est fait repérer par les gardes, qui ont aussitôt ouvert le feu. Des rebelles postés au pied de la tour se sont mis à courir et à tirer sur nous. Nous avons murmuré au garçon : « Lâche ton sac et presse-toi, les rebelles arrivent. Vite ! » Mais il ne nous a pas écoutés. Juste après qu'il a traversé l'espace dégagé, le sac est tombé de son épaule et s'est coincé entre des souches d'arbre. Tout en fuyant, j'ai vu le garçon s'obstiner à tirer sur son sac. Nous avons couru aussi vite que nous pouvions jusqu'à ce que nous ayons semé les rebelles. C'était le crépuscule et nous avons marché en silence vers le grand soleil rouge et le ciel immobile qui attendait l'obscurité. Le garçon qui nous avait fait repérer n'a pas réussi à rejoindre le premier village habité où nous sommes arrivés.

Cette nuit-là, nous étions provisoirement heureux d'avoir de l'argent et nous espérions acheter du riz cuit avec des feuilles de manioc ou des feuilles de pommes de terre pour le dîner. Nous échangeions des tapes dans la main en approchant du marché du village et nos estomacs grondaient à l'odeur d'huile de palme qui s'échappait des huttes. Mais quand nous avons atteint les étals, nous avons découvert, très déçus, que les marchands ne vendaient plus rien. Certains gardaient leur nourriture pour le cas où la

situation empirerait, d'autres refusaient de la vendre sans donner de raison.

Après tous nos ennuis, tous les risques que nous avons pris pour récupérer l'argent, il était devenu inutile. Nous aurions eu moins faim si nous étions restés au village au lieu de faire des kilomètres à pied pour aller à Mattru et en revenir. J'aurais voulu pouvoir rendre quelqu'un responsable de cette situation, mais il n'y avait personne contre qui se retourner. Nous avons pris une décision qui avait abouti à ce résultat. C'était un des aspects typiques de la guerre : les choses changeaient en quelques secondes, nul ne maîtrisait quoi que ce soit. Nous avons encore à apprendre cette leçon et à mettre en œuvre une tactique de survie, car c'était à cela que le problème se réduisait. Cette nuit-là, nous avons eu si faim que nous avons volé de la nourriture aux gens pendant qu'ils dormaient. C'était le seul moyen de survivre.

5

Notre faim était si grande que nous avions des crampes d'estomac et que boire de l'eau nous faisait mal. C'était comme si quelque chose nous rongerait les entrailles. Nos lèvres étaient parcheminées, nos jointures douloureuses. Je sentais mes côtes quand je me touchais le flanc. Nous ne savions pas où trouver à manger. Les oiseaux et d'autres animaux comme les lapins avaient disparu. Nous devenions irritables et nous tenions à l'écart les uns des autres, comme si rester ensemble aiguissait encore notre faim.

Un soir, nous avons même pourchassé un petit garçon qui mangeait deux épis de maïs. Il avait environ cinq ans et les savourait en les tenant à deux mains, mordant dedans alternativement. Sans même échanger un mot ni un regard, nous nous sommes jetés sur lui tous ensemble et, avant qu'il se rende compte de ce qui arrivait, nous lui avons pris son maïs. Nous l'avons partagé entre nous six et chacun a dévoré sa maigre portion tandis que le garçon en larmes courait se plaindre à ses parents. Ceux-ci ne sont pas venus nous faire la leçon. Ils pensaient sans doute que nous devions avoir désespérément faim pour voler ainsi à leur fils ses épis de maïs. Plus tard dans la soirée, la mère de l'enfant nous en a donné un à chacun. Je me suis senti coupable pendant quelques minutes, mais dans notre situation il n'y avait pas beaucoup de place pour les remords.

Je ne connaissais pas le nom du village dans lequel nous nous trouvions et je n'ai pas cherché à le savoir ; de même, nous n'avons jamais su les noms des autres villages et petites villes que nous avons traversés ni comment nous y étions parvenus. Nous étions trop occupés à tenter de surmonter les obstacles quotidiens. Finalement, la faim nous a à nouveau ramenés à Mattru. C'était dangereux, mais nous nous en fichions.

*

Avec l'été, la prairie jaunissait.

Nous la parcourions l'un derrière l'autre, la chemise sur les épaules ou sur la tête, quand soudain trois rebelles se sont levés de l'herbe sèche et ont braqué leurs fusils sur Gibrilla, qui marchait en tête. L'un d'eux a appuyé le canon de son arme sous le menton de mon ami.

— Il tremble comme un singe tombé dans l'eau ! a lancé le rebelle en riant à ses compagnons.

Quand les deux autres sont arrivés à ma hauteur, j'ai baissé la tête pour éviter leur regard. Le plus jeune me l'a relevée avec sa baïonnette, encore dans son fourreau. Tout en scrutant mon visage, il l'a dégainée et l'a fixée au canon de son fusil. Je tremblais tellement que mes lèvres remuaient. Il a eu un sourire froid.

Les trois rebelles, dont aucun ne devait avoir plus de vingt ans, nous ont ramenés au village que nous venions de traverser. L'un d'eux portait un jean et une chemise de l'armée sans manches, un foulard rouge autour de la tête. Les deux autres étaient en jean et blouson de toile de jean, une casquette de base-ball à l'envers sur le crâne et des Adidas neuves aux pieds. Tous trois arboraient des montres chères aux deux poignets. Toutes ces choses avaient été prises de force aux gens ou pillées dans les maisons et les boutiques.

Ils parlaient beaucoup en marchant et ce qu'ils disaient ne semblait pas amical, mais je n'entendais pas les mots qu'ils prononçaient car je ne pensais qu'à ma mort prochaine. Je luttais pour ne pas m'évanouir.

*

À l'approche du village, deux des rebelles ont couru vers l'avant. J'ai pensé : Nous voilà six contre un. Mais celui qui était resté avec nous avait un pistolet-mitrailleur et un long ceinturon rempli de

balles autour de la taille. Il nous a fait mettre sur deux rangées de trois, les mains sur la tête. Il se tenait derrière nous, l'arme braquée sur nos crânes, et à un moment il a dit :

— Si y en a un qui bouge, je zigouille tout le monde. Alors, respirez pas trop fort, parce que ça pourrait être la dernière fois.

Il s'est esclaffé et son rire s'est répercuté dans la forêt lointaine. J'ai prié pour que mes amis et mon frère ne fassent aucun mouvement brusque, n'essaient même pas de se gratter. Ma nuque était devenue chaude, comme si elle s'attendait à recevoir une balle d'une seconde à l'autre.

Quand nous sommes arrivés au village, les deux rebelles partis en avant avaient rassemblé tous ceux qui s'y trouvaient. Il y avait plus de quinze personnes, surtout des jeunes garçons, plusieurs filles et quelques adultes. Les rebelles nous ont parqués dans l'enclos d'une maison proche de la brousse. Il commençait à faire noir. Ils ont posé leurs grosses torches électriques sur les mortiers à riz pour voir tout le monde. Tandis que nous nous tenions sous la menace de leurs armes, un vieil homme qui s'était échappé de Mattru a traversé le pont en bois branlant qui menait au village. Le plus jeune des rebelles s'est approché, l'a attendu au pied du pont et l'a amené devant nous. L'homme avait une soixantaine d'années mais paraissait très affaibli. La faim et la peur creusaient son visage. Le rebelle l'a fait tomber, a appuyé son arme contre sa tête et lui a ordonné de se relever. Les genoux tremblants, le vieil homme a réussi à se remettre debout. Les rebelles se moquaient de lui et nous forçaient à rire avec eux en nous menaçant de leurs armes. Je me suis esclaffé bruyamment, mais au fond de moi je pleurais.

— Pourquoi t'es parti de Mattru ? a demandé un rebelle au vieil homme tout en examinant sa baïonnette.

Il a mesuré avec ses doigts la longueur de la lame et l'a approchée du cou du prisonnier.

— On dirait que ça colle, a-t-il ajouté en faisant mine d'enfoncer la baïonnette. Alors, tu réponds ?

Les veines de son front saillaient, ses yeux rougis fixaient le visage du vieux, dont les paupières battaient de manière

incontrôlable. Avant la guerre, un jeune homme n'aurait jamais osé parler d'une façon aussi grossière à une personne plus âgée. Nous avions grandi dans une société qui exigeait de tous une bonne conduite, en particulier des jeunes, qui devaient respecter leurs aînés et tous les membres de la communauté.

— J'ai quitté la ville pour chercher ma famille, a dit le vieil homme d'une voix effrayée en tentant de reprendre sa respiration.

Le rebelle armé du pistolet-mitrailleur fumait une cigarette, adossé à un arbre. Furieux, il s'est approché du prisonnier et a braqué son arme sur le front du vieil homme.

— T'es parti parce que tu nous aimes pas. T'es parti parce que t'es contre notre cause de combattants de la liberté. C'est ça, hein ?

Le vieil homme a fermé les yeux et s'est mis à sangloter.

Je me suis dit : Quelle cause ? C'était bien la seule liberté qui me restait : penser. Ils ne pouvaient pas le voir. Pendant que l'interrogatoire se poursuivait, l'un des rebelles a peint *RUF* sur les murs de toutes les maisons du village. Je crois qu'il ne connaissait même pas son alphabet, qu'il savait juste à quoi ressemblaient un R, un U et un F. Quand il a eu fini, il s'est approché, a pressé le canon de son arme contre la tête du vieil homme et lui a lancé :

— T'as quelque chose à dire avant de mourir ?

Le vieux était incapable de parler. Ses lèvres remuaient, mais il n'arrivait pas à prononcer un mot. Le rebelle a appuyé sur la détente et j'ai vu une langue de feu jaillir du canon. J'ai baissé la tête, mes genoux se sont mis à trembler, mon cœur à battre de plus en plus vite. Quand j'ai relevé les yeux, le vieil homme tournait en rond comme un chien qui essaie de se mordre la queue.

— Ma tête ! hurlait-il. Mon cerveau !

Les rebelles riaient.

Finalement, il s'est arrêté et a lentement porté les mains à son visage, comme une personne qui se découvre dans un miroir.

— Je vois ! J'entends ! s'est-il écrié avant de s'évanouir.

Le gars ne l'avait pas abattu, il avait seulement tiré tout près de sa tête. La réaction du vieil homme amusait beaucoup les rebelles.

Ils se sont tournés vers nous et ont annoncé qu'ils allaient choisir parmi nous ceux qui seraient recrutés, puisque c'était l'unique objectif de leur patrouille. Ils nous ont ordonné de nous mettre sur une rangée, tous, les hommes, les femmes, et même des enfants plus jeunes que moi. Ils sont ensuite passés devant nous en tentant de nous regarder dans les yeux. Ils ont d'abord choisi Khalilou, puis moi et quelques autres. Chaque personne sélectionnée devait se tenir sur une autre rangée, en face de la première. Junior n'a pas été pris et je me retrouvais séparé de lui, en passe de devenir un rebelle. J'ai cherché son regard, mais il a baissé la tête. C'était comme si nous appartenions désormais à des mondes différents, comme si le contact se brisait entre nous. Puis, pour une raison ou une autre, les rebelles ont décidé de procéder à une nouvelle sélection. L'un d'eux a dit qu'ils avaient mal choisi, parce que la plupart d'entre nous tremblaient comme des femmelettes.

— On veut des hommes forts, pas des faiblards.

Il nous a poussés vers les autres. Junior s'est glissé à côté de moi et m'a discrètement donné un coup de coude. J'ai levé les yeux vers lui, il m'a caressé la tête.

— Arrêtez de bouger pendant qu'on choisit ! a beuglé un rebelle.

Cette fois, ils ont pris Junior. Nous, ils nous ont amenés au bord du fleuve, suivis à quelques mètres par ceux qui avaient été retenus. Tendant un bras dans notre direction, un rebelle a annoncé aux autres :

— On va vous initier en tuant ceux-là devant vous. C'est pour vous rendre forts. Vous reverrez plus jamais ces gens, sauf si vous croyez à une vie après la mort.

Il s'est frappé la poitrine du poing et a éclaté de rire.

Je me suis retourné vers Junior, qui clignait des yeux pour retenir ses larmes et serrait les poings pour les empêcher de trembler. Je me suis mis à pleurer en silence et j'ai soudain été pris de vertige. Un des garçons choisis a vomi. Un rebelle l'a poussé vers nous en le frappant à la tête de la crosse de son fusil. Le visage ensanglanté, le garçon s'est remis à marcher.

— Vous en faites pas, les gars, la prochaine tuerie, c'est pour vous, a commenté un rebelle en riant.

Ils nous ont fait nous agenouiller sur la rive, les mains derrière la nuque, mais soudain des coups de feu ont retenti à proximité du village. Deux des rebelles ont couru se mettre à couvert parmi les arbres les plus proches, le troisième s'est jeté à terre en braquant son arme en direction des détonations.

— Vous croyez que c'est...

Sa question a été couverte par d'autres coups de feu. Les rebelles ont riposté, tous les prisonniers se sont éparpillés dans les buissons pour sauver leur peau. Nous voyant nous enfuir, les rebelles nous ont tiré dessus. J'ai couru dans la brousse aussi vite que j'ai pu, je me suis allongé sur le sol derrière un tronc abattu. Comme la fusillade se rapprochait, j'ai rampé plus profondément dans la forêt. Une balle a ricoché sur un arbre et s'est enfoncée près de moi dans le sol. Je me suis figé, j'ai retenu ma respiration. De l'endroit où j'étais, je voyais les balles rougeoyantes traverser la nuit. J'entendais mon cœur battre et, comme je m'étais mis à haleter, j'ai plaqué une main sur ma bouche et mon nez pour contrôler ma respiration.

Plusieurs prisonniers ont été repris et je les ai entendus gémir sous les coups que les rebelles leur infligeaient. Les cris aigus d'une femme ont percé la forêt et la peur dont ils étaient chargés a pénétré dans mes veines. Je me suis remis à ramper et j'ai trouvé une cachette, où je suis resté des heures sans bouger. Les rebelles, qui occupaient encore le village, poussaient des jurons hargneux et tiraient en tous sens. À un moment, ils ont fait semblant de partir, et l'un de ceux qui s'étaient échappés est retourné au village. Ils l'ont capturé et je les ai entendus le battre. Quelques minutes plus tard, il y a eu des coups de feu puis une épaisse fumée est montée vers le ciel. Les rebelles avaient mis le feu au village, les flammes éclairaient la forêt.

*

Près d'une heure s'était écoulée et la fusillade avait peu à peu cessé. Étendu sous mon arbre, réfléchissant à ce que je devais faire, j'ai entendu murmurer derrière moi. D'abord j'ai eu peur, puis j'ai reconnu les voix : Junior et mes amis. Le hasard avait voulu qu'ils fussent dans la même direction que moi. Hésitant encore à les appeler, j'ai attendu d'avoir la certitude que c'était bien eux.

— Je crois qu'ils sont partis, a chuchoté Junior.

Cette fois, j'étais tellement sûr de les avoir retrouvés que ma voix, d'elle-même, les a appelés :

— Junior, Talloi, Kaloko, Gibrilla, Khalilou ?

Ils se sont tus.

— Junior, tu m'entends ?

— Oui, a-t-il répondu, on est là, près du tronc pourri.

Ils m'ont guidé vers eux, puis nous avons rampé vers les maisons pour retourner au sentier. Après l'avoir trouvé, nous avons pris la direction du village où nous avions souffert de la faim. J'ai échangé un regard avec Junior et il m'a finalement adressé le sourire qu'il avait retenu lorsque j'étais face à la mort.

Le trajet s'est fait en silence. Aucun de nous ne parlait. Je savais que nous marchions, mais je ne sentais pas mes pieds toucher le sol.

Au village, nous avons attendu l'aube autour d'un feu, sans prononcer un mot. Chacun semblait être dans un monde différent, ou plongé dans ses pensées.

Le lendemain matin, nous avons recommencé à nous parler comme au sortir d'un cauchemar ou d'un rêve qui nous avait donné une nouvelle vision de la vie et de la situation dans laquelle nous étions. Nous avons décidé de quitter le village le lendemain pour nous rendre dans un endroit sûr, loin de celui où nous nous trouvions. Nous n'avions aucune idée de la direction qu'il fallait prendre ni de la manière de trouver cet endroit, mais nous étions résolus à le chercher.

Pendant la journée, nous avons lavé nos vêtements. Comme nous n'avions pas de savon, nous les avons simplement trempés puis mis à sécher au soleil, et nous avons attendu, nus, dans un buisson proche. C'était décidé : nous partirions de bonne heure le lendemain matin.

6

Former un groupe de six garçons n'était pas un avantage pour passer inaperçus, mais nous devions rester ensemble pour avoir une meilleure chance de surmonter les problèmes que nous affrontions quotidiennement. Les gens étaient terrifiés par les garçons de notre âge. Ils avaient entendu des rumeurs selon lesquelles les rebelles avaient forcé des jeunes gens à tuer leurs parents et à incendier leurs villages. Ces enfants patrouillaient maintenant dans des unités spéciales qui mutilaient et massacraient des civils. Ceux qui avaient été victimes de ces atrocités montraient leurs cicatrices pour en apporter la preuve. Chaque fois que les gens nous voyaient, nous leur rappelions les tueries, et la peur leur serrait de nouveau le cœur. Certains étaient prêts à se battre pour protéger leur famille et leur communauté. C'est pourquoi nous avons décidé d'éviter les villages en passant par la brousse. Ainsi, nous serions en sécurité et nous n'effraierions pas les gens. C'est une des conséquences de la guerre civile. Les gens cessent de se faire confiance et chaque inconnu devient un ennemi. Même ceux qui vous connaissent sont très prudents dans la façon dont ils vous parlent, dont ils se comportent avec vous.

Un jour, alors que nous venions de quitter les abords d'un village que nous avions contourné, un groupe d'hommes grands et musclés a jailli des buissons devant nous sur le sentier. Brandissant des machettes et des fusils de chasse, ils nous ont ordonné de nous arrêter. Ces hommes étaient les gardes volontaires de leur village et le chef leur avait demandé de nous amener à lui.

Une foule s'était rassemblée dans son enclos pour notre arrivée. Les gardes nous ont jetés à terre et nous ont entravé les pieds avec de la corde. Puis ils nous ont attaché les mains derrière le dos en tirant sur nos bras jusqu'à ce que nos coudes se touchent. La

douleur me faisait monter des larmes. J'ai essayé de me mettre sur le dos, mais c'était encore pire.

— Vous êtes des rebelles ? Des espions ? a demandé le chef en frappant le sol de son bâton.

— Non.

Nos voix tremblaient.

— Si vous ne me dites pas la vérité, ces hommes vous lesteront de pierres et vous jetteront dans le fleuve, a-t-il menacé.

Nous lui avons répondu que nous étions des lycéens, qu'il y avait un malentendu...

— À l'eau, les rebelles ! a rugi la foule.

Les gardes nous ont fouillés, l'un d'eux a trouvé une cassette de rap dans ma poche et l'a tendue au chef, qui a demandé qu'on la passe.

You down with OPP – Yeah, you know me

You down with OPP – Yeah, you know me

You down with OPP – Yeah, you know me

Who's down with OPP ? – Every last homie[\[4\]](#).

Il a ordonné qu'on arrête la musique, a réfléchi en se caressant la barbe puis s'est tourné vers moi.

— Dis donc, comment tu t'es procuré cette musique étrangère ?

J'ai répondu que nous étions des rappeurs. Comme il ne savait pas ce qu'était le rap, j'ai fait de mon mieux pour le lui expliquer :

— C'est comme raconter des paraboles, mais dans la langue de l'homme blanc.

J'ai ajouté que nous étions aussi danseurs et que nous avions un groupe à Mattru, quand nous allions au lycée.

— Mattru ?

Il a appelé un jeune homme du village, lui a demandé s'il nous connaissait et s'il nous avait entendus raconter des paraboles dans la langue des Blancs. Le jeune connaissait mon nom, ceux de mon

frère et de mes amis. Il se souvenait de spectacles que nous avions donnés. Aucun de nous ne le connaissait, pas même de vue, mais nous lui avons adressé des sourires chaleureux comme si nous le reconnaissions. Il nous a sauvé la vie.

Les villageois nous ont détachés, nous ont offert du manioc et du poisson séché. Nous avons mangé, nous les avons remerciés et nous nous sommes préparés à repartir. Le chef et quelques-uns de ceux qui nous avaient lié les mains et les pieds nous ont proposé un endroit où loger au village. Nous les avons remerciés de leur générosité et nous sommes partis : nous savions que les rebelles finiraient par arriver dans ce village.

Lentement, nous avons suivi un sentier à travers une forêt épaisse. Les arbres se balançaient mollement dans le vent. Le ciel semblait chargé d'une fumée grise qui ternissait l'éclat du soleil.

Au crépuscule, nous sommes arrivés dans un village de maisons en terre abandonné et nous nous sommes assis sur le sol d'une véranda. J'ai regardé Junior, dont le visage était couvert de sueur. Il était silencieux, ces derniers temps. Il a ébauché un sourire, puis son visage s'est refermé. Il s'est levé, est sorti dans la cour. Immobile, il a fixé le ciel jusqu'à ce que le soleil disparaisse. En revenant à la véranda, il a ramassé une pierre avec laquelle il a joué toute la soirée. Je l'observais en espérant que nos regards se croiseraient de nouveau et qu'il parlerait alors de ce qui se passait dans sa tête. Mais il ne levait pas les yeux. Il jouait avec la pierre, le regard rivé au sol.

Un jour, il m'avait appris à faire des ricochets. Nous étions allés chercher de l'eau et il m'avait dit qu'il connaissait un nouveau tour de magie qui faisait marcher les pierres sur l'eau. Penchant son corps de côté, il avait jeté des pierres et chacune d'elles avait marché sur l'eau plus loin que la précédente. Il m'avait poussé à essayer, mais je n'y arrivais pas. Comme nous rentrions, les seaux sur la tête, j'avais trébuché et j'étais tombé, renversant toute mon eau. Junior m'avait donné son seau, avait pris celui qui était vide et était retourné au fleuve. Quand il était revenu à la maison, il m'avait tout de suite demandé si je m'étais fait mal en tombant. Je lui avais

répondu que j'allais bien, mais il avait quand même examiné mes genoux et mes coudes, puis il m'avait chatouillé. En le regardant maintenant, assis dans la véranda d'une maison d'un village inconnu, j'avais envie qu'il me demande si j'allais bien.

Gibrilla, Talloi, Kaloko et Khalilou regardaient tous la cime des arbres qui entouraient le village. Gibrilla était assis, le menton sur les genoux. Quand il expirait, tout son corps bougeait. Talloi tapait du pied par terre, comme pour s'empêcher de penser à notre situation. Kaloko ne tenait pas en place et poussait un soupir chaque fois qu'il changeait de position. Khalilou demeurait immobile et silencieux. Son visage n'exprimait aucune émotion et on aurait dit qu'il avait laissé son esprit errer ailleurs. J'aurais voulu savoir ce que Junior ressentait, mais je n'ai pas trouvé le bon moment pour rompre le silence ce soir-là. Je le regrette encore.

Le lendemain matin, un groupe est passé par le village. Il y avait parmi les réfugiés une femme qui connaissait Gibrilla, et elle lui a dit que sa tante se trouvait dans un village situé à une cinquantaine de kilomètres. Elle nous a indiqué le chemin. Nous avons bourré nos poches d'oranges encore vertes – elles avaient un goût amer insupportable, mais nous n'avions rien d'autre à manger – et nous sommes partis.

*

Kamator était très loin de Mattru, que les rebelles contrôlaient encore, mais les villageois étaient sur leurs gardes et prêts à réagir. En échange de nourriture et d'un endroit où dormir, ils nous ont demandé de faire le guet. À cinq kilomètres du village, il y avait une colline du haut de laquelle on pouvait suivre du regard sur plus d'un kilomètre le sentier menant au village. C'est là que nous montions la garde du petit matin à la tombée de la nuit. Nous l'avons fait pendant un mois et il ne s'est rien passé. Nous connaissions assez les rebelles pour savoir que nous devions nous préparer à leur arrivée, mais avec le temps notre vigilance s'est émoussée.

La saison des semailles approchait. Les premières pluies avaient ramolli le sol. Des oiseaux commençaient à construire leurs nids dans les manguiers. Chaque matin, l'aube humidifiait la terre de sa rosée. À midi, l'odeur du sol mouillé, irrésistiblement puissante, me donnait envie de me rouler par terre. L'un de mes oncles avait l'habitude de dire en plaisantant qu'il aimerait mourir à cette période de l'année. Le soleil se levait plus tôt et brillait d'un éclat plus vif dans un ciel bleu presque sans nuages. Au bord du chemin, l'herbe était à moitié sèche, à moitié verte. On voyait les fourmis disparaître dans leurs trous, chargées de nourriture. Malgré nos efforts pour les convaincre du contraire, les villageois étaient sûrs que les rebelles ne viendraient pas. Ils nous ont ordonné de cesser de faire le guet et nous ont emmenés dans les fermes.

*

J'avais toujours assisté aux travaux des champs en spectateur et je ne me suis rendu compte de leur difficulté que pendant ces quelques mois de ma vie, en 1993, lorsque j'y ai participé dans le village de Kamator. Ses habitants étant tous fermiers, je ne pouvais pas y couper.

Avant la guerre, quand je rendais visite à ma grand-mère pendant la saison des moissons, la seule chose qu'elle me laissait faire, c'était répandre du vin sur le sol autour de la ferme pour remercier les ancêtres et les dieux de nous donner une terre fertile, un riz sain et une bonne récolte.

À Kamator, la première tâche qu'on nous a confiée consistait à défricher un lopin de terre grand comme un terrain de football. Quand nous sommes allés regarder la végétation que nous étions censés couper, j'ai compris que nous avions de dures journées devant nous. Il y avait beaucoup de palmiers, chacun entouré d'arbustes aux branches entrecroisées. Le sol était tapissé de feuilles pourries qui avaient assombri la couleur jaunâtre de la terre. On entendait les termites remuer sous la couche de feuilles.

Chaque jour, nous nous baissions et nous nous redressions pendant des heures, abattant haches et machettes sur les arbres qu'il fallait couper au ras du sol pour qu'ils ne repoussent pas rapidement. Parfois, quand nous ramenions la hache ou la machette en arrière, son poids nous déséquilibrait et nous basculions dans les buissons, où nous restions un moment étendus à frotter nos épaules endolories. L'oncle de Gibrilla secouait la tête en marmonnant : « Quels paresseux, ces jeunes de la ville ! »

*

Le premier jour, il nous a donné à chacun une parcelle à défricher, et nous avons mis trois jours à le faire. Lui, il a nettoyé la sienne en moins de trois heures.

Lorsqu'il me voyait m'attaquer à la brousse, la machette à la main, c'était plus fort que lui, il éclatait de rire. Puis il me montrait comment la manier correctement. Je passais plusieurs minutes à m'escrimer sur un arbuste qu'il aurait abattu d'un seul coup.

Les deux premières semaines ont été extrêmement pénibles. J'avais le dos et les muscles douloureux. Pire encore, mes paumes étaient écorchées, gonflées, couvertes d'ampoules. Mes mains n'étaient pas habituées à tenir une machette ou une hache. Après le défrichage, il fallait laisser sécher la végétation coupée puis y mettre le feu. Nous regardions l'épaisse fumée monter dans le ciel bleu.

Nous avons ensuite planté du manioc. Pour cela, nous creusions de petits trous dans le sol avec une houe. Ce travail exigeait de rester courbé pendant des heures et nous l'interrompions avec soulagement pour aller chercher des tiges de manioc. Nous les coupions en petits morceaux et nous les placions dans les trous. Pendant ce labeur, nous entendions uniquement le murmure des paysans qui fredonnaient, le battement d'aile occasionnel d'un oiseau, le claquement sec d'une branche qui se brisait dans la forêt proche, les saluts de voisins qui passaient sur le chemin pour aller à leurs champs ou rentrer au village.

À la fin de la journée, je m'asseyais parfois sur la place du village et je regardais les jeunes garçons jouer. L'un d'eux, âgé de sept ans environ, était toujours celui qui provoquait les bagarres, et sa mère le ramenait à la maison par l'oreille. Je me revoyais en lui. J'avais été moi aussi un enfant turbulent qui passait son temps à se battre, à l'école et au bord du fleuve. Quelquefois, je lançais des pierres aux gosses que je n'arrivais pas à rosser. Depuis que nous n'avions plus de mère à la maison, Junior et moi étions les marginaux de notre communauté. La séparation de nos parents avait laissé sur nous des marques que même les enfants les plus jeunes pouvaient voir. Le soir, nous faisions l'objet des commérages.

« Les pauvres garçons », disaient les uns.

« Ils n'auront jamais une bonne éducation », disaient d'autres avec inquiétude en nous regardant passer.

À l'époque, j'étais tellement furieux qu'ils aient pitié de nous que je donnais parfois des coups de pied au derrière de leurs enfants, à l'école, surtout ceux dont le regard nous signifiait : « Nos parents parlent beaucoup de vous. »

*

Nous avons travaillé pendant trois mois dans les champs de Kamator et je ne m'y suis jamais fait. Le seul moment que j'appréciais, c'était la coupure de l'après-midi, quand nous allions nous baigner dans la rivière. Je m'asseyais sur le fond sableux et je laissais le courant m'entraîner vers l'aval, où je refaisais surface pour remettre mes vêtements sales et retourner travailler. Le plus triste, c'est que tout ce labeur n'a servi à rien puisque les rebelles sont finalement venus et que tous les habitants se sont enfuis, abandonnant les champs aux animaux et aux mauvaises herbes.

C'est pendant l'attaque du village de Kamator que mes amis et moi avons été séparés. C'est aussi la dernière fois que j'ai vu Junior, mon frère aîné.

7

Les rebelles ont attaqué de nuit, par surprise. Aucune rumeur n'avait annoncé leur approche. Surgissant de nulle part, ils sont entrés dans le village.

Il était à peu près vingt heures, moment de la dernière prière de la journée. L'imam ne s'est rendu compte de ce qui se passait que lorsqu'il était trop tard. Debout devant les fidèles, tourné vers l'est, il récitait avec véhémence une longue sourate. Or, une fois que la prière a commencé, plus personne n'a le droit de dire quelque chose qui n'y soit pas lié. Je n'étais pas allé à la mosquée ce soir-là, mais Kaloko s'y trouvait. Il m'a raconté que lorsque les habitants se sont aperçus de l'arrivée des rebelles, ils ont quitté silencieusement la mosquée, un par un, laissant l'imam seul dans le bâtiment. Quelques fidèles avaient bien essayé de le prévenir à voix basse, mais il n'avait pas écouté leurs murmures. Les rebelles l'ont fait prisonnier et lui ont demandé dans quelle partie de la forêt les gens se cachaient. L'imam a refusé de leur répondre. Ils lui ont ligoté les mains et les pieds avec du fil électrique, l'ont attaché à un poteau en fer et ont mis le feu à son corps. Puis ils ont laissé ses restes à demi calcinés sur la place du village. Kaloko a assisté à la scène depuis sa cachette dans la brousse.

Au moment de l'attaque, Junior se trouvait dans la véranda. Moi, j'étais dehors, assis sur les marches. L'assaut a été si soudain que je n'ai pas eu le temps d'aller chercher mon frère et que j'ai couru seul dans la forêt.

Cette nuit-là, j'ai dormi adossé à un arbre. Le lendemain matin, j'ai retrouvé Kaloko et nous sommes retournés ensemble au village. Le cadavre de l'imam gisait toujours sur la place. Je pouvais imaginer les souffrances qu'il avait endurées à la grimace qui découvrait ses dents. Toutes les maisons avaient brûlé, il n'y avait aucun signe de vie nulle part.

Nous avons cherché Junior et nos copains dans la forêt, mais nous ne les avons pas trouvés. Nous avons rencontré une famille que nous connaissions et qui nous a laissés nous cacher avec elle près du marais.

Nous y sommes restés deux semaines, deux semaines qui nous ont paru des mois. Les jours passaient très lentement et je m'occupais l'esprit en réfléchissant aux possibilités offertes. Cette folie prendrait-elle fin ? Y avait-il un avenir pour moi au-delà de la brousse ? Je pensais à Junior, à Gibrilla, Talloi et Khalilou. Avaient-ils pu s'échapper ? Je perdais tous ceux qui m'étaient chers, ma famille, mes amis. Je me suis souvenu que, le jour où nous nous étions installés à Mogbwemo, mon père avait organisé une cérémonie pour bénir notre maison. Il avait invité nos nouveaux voisins et, se levant pendant la cérémonie, il avait dit d'une voix forte : « Je prie les dieux et les ancêtres pour que ma famille demeure toujours unie. » Il nous avait regardés. Ma mère portait mon petit frère dans ses bras, Junior et moi nous tenions de chaque côté, un caramel dans la bouche.

L'un des anciens s'était levé à son tour pour répondre à mon père : « Je prie les dieux et les ancêtres pour que ta famille demeure toujours unie, même quand l'un de vous passera dans le monde des esprits. À la famille et à la communauté. » Le vieil homme avait élevé ses mains ouvertes. Mon père avait rejoint ma mère, nous avait fait signe, à Junior et à moi, de nous rapprocher. Puis il nous avait entourés de ses bras. Les personnes présentes avaient applaudi, un photographe avait pris quelques instantanés.

J'ai pressé mes doigts contre mes paupières pour contenir mes larmes et j'ai émis le souhait de retrouver ma famille unie.

*

Tous les trois jours, nous retournions à Kamator voir si des gens étaient revenus, mais c'était chaque fois en vain, car il n'y avait aucun signe de vie. Le silence dans le village était effrayant. J'avais

peur quand le vent soufflait en secouant les toits de chaume, et j'avais l'impression d'être hors de mon corps. Il n'y avait aucune trace sur le sol : même les lézards n'osaient plus s'aventurer dans le village. Les oiseaux et les criquets restaient silencieux. Les battements de mon cœur résonnaient à mes oreilles plus fort que le bruit de mes pas. À chacune de nos visites, nous emportions des balais pour effacer nos traces quand nous regagnions notre cachette dans la forêt. La dernière fois que nous sommes retournés au village, Kaloko et moi, des chiens dévoraient les restes brûlés de l'imam. L'un rongeait un bras, un autre une jambe. Au-dessus d'eux, des vautours tournoyaient, attendant leur tour de s'abattre sur le corps.

*

J'étais agacé de vivre dans la peur. C'était comme si j'attendais à chaque instant que la mort vienne, et j'ai finalement décidé d'aller quelque part où je connaîtrais au moins un peu de paix. Kaloko craignait de partir, il pensait qu'en quittant la brousse nous marcherions vers la mort. Il a choisi de rester dans le marais.

N'ayant pas de sac, j'ai rempli mes poches d'oranges, j'ai noué les lacets de mes *crapes* : j'étais prêt. Après avoir dit au revoir à tout le monde, j'ai pris la direction de l'ouest. À peine avais-je quitté notre cachette et fait quelques pas sur le chemin que je me suis senti comme enveloppé d'une couverture de tristesse. Je me suis mis à pleurer, sans savoir pourquoi. Peut-être parce que j'avais peur de ce qui m'attendait. Assis au bord du sentier, j'ai attendu que mes larmes cessent de couler, puis je suis reparti.

J'ai marché toute la journée sans rencontrer une seule personne sur le chemin ni dans les villages que je traversais. Je ne voyais aucune trace de pas, et le seul bruit que j'entendais était celui de ma respiration.

J'ai marché cinq jours, de l'aube au crépuscule, sans croiser un seul être humain. La nuit, je dormais dans les villages abandonnés.

Tous les matins, je décidais de mon sort en choisissant la direction que j'allais suivre. J'avais pour principe d'éviter de reprendre celle d'où je venais. Dès le premier jour, je n'avais plus d'oranges, mais j'en trouvais d'autres dans chaque village où je dormais. Quelquefois, je tombais sur un champ de manioc. Je déterrais des racines et les mangeais crues. L'autre nourriture disponible dans la plupart des villages, c'étaient les noix de coco. Je ne savais pas grimper aux cocotiers ; j'avais essayé, sans succès.

Un jour, tenaillé par la faim et la soif, je suis arrivé dans un village où il n'y avait rien à manger, sauf des noix de coco qui pendaient aux arbres et semblaient me défier de les cueillir. C'est difficile d'expliquer ce qui s'est passé, mais j'ai commencé à monter rapidement le long d'un tronc. Le temps que je me rende compte de ce que je faisais, que je pense à mon inexpérience dans ce domaine, j'étais en haut de l'arbre et je détachais des noix de coco. Je suis redescendu aussi vite et j'ai cherché de quoi les fendre. Par chance, j'ai trouvé une vieille machette et je me suis attaqué aux coquilles dures. Après avoir mangé, je me suis allongé dans un hamac et j'ai dormi un moment.

Je me suis réveillé reposé en me disant : J'ai maintenant assez d'énergie pour remonter dans l'arbre cueillir d'autres noix de coco pour la route. Rien à faire : je n'arrivais même pas à grimper jusqu'au milieu du tronc. J'ai essayé plusieurs fois, et chaque tentative était plus pitoyable que la précédente. Je n'avais pas ri depuis longtemps, mais je suis parti d'un long rire incontrôlable.

*

Le sixième jour, je suis enfin entré en contact avec des êtres humains. Je venais de quitter le village où j'avais passé la nuit quand j'ai entendu devant moi des voix qui montaient et retombaient en fonction de la direction du vent. J'ai quitté le sentier et j'ai avancé prudemment, prenant garde de ne pas marcher sur les feuilles sèches de la forêt pour ne faire aucun bruit.

Caché derrière un buisson, j'ai découvert dans la rivière les gens que j'avais entendus. Ils étaient huit, quatre jeunes garçons d'une douzaine d'années – mon âge –, deux filles, un homme et une femme. Ils se baignaient. Après les avoir observés un moment et avoir estimé qu'ils étaient inoffensifs, j'ai décidé de me baigner moi aussi. Pour ne pas les effrayer, je suis retourné sur le sentier et je me suis approché.

L'homme a été le premier à me voir. Je l'ai salué :

— *Kushe-oo*. Comment ça va, monsieur ?

Ses yeux ont scruté mon visage souriant. Comme il ne répondait pas, j'ai pensé qu'il ne parlait peut-être pas krio et je lui ai dit bonjour en mendé, la langue de ma tribu :

— *Bu-wah. Bi ga huin ye na*.

Toujours pas de réponse. Je me suis déshabillé et j'ai plongé dans la rivière. Lorsque j'ai refait surface, tous avaient cessé de nager, mais ils étaient restés dans l'eau. L'homme, qui devait être le père, m'a demandé :

— Qui es-tu et où vas-tu ?

Il était mendé et comprenait aussi le krio.

— Je suis de Mattru et je ne sais pas où je vais.

Essuyant l'eau de mon visage, j'ai poursuivi :

— Où allez-vous, vous et votre famille ?

Il a esquivé ma question en feignant de ne pas l'avoir entendue. Je lui ai alors demandé s'il connaissait le plus court chemin pour Sherbro, une île du sud de la Sierra Leone et l'un des endroits les plus sûrs à l'époque, à ce qu'on disait. Il m'a répondu que si je continuais à marcher vers la mer, je finirais par trouver des gens qui sauraient m'expliquer comment aller à Sherbro. Il était clair au ton de sa voix qu'il n'avait pas confiance en moi et ne voulait pas que je reste dans les parages. J'ai regardé les visages curieux et sceptiques des enfants et de la femme. J'étais content de voir d'autres figures et en même temps déçu que la guerre ait gâché le plaisir de rencontrer des gens. Même un garçon de douze ans n'inspirait plus

confiance. Je suis ressorti de l'eau, j'ai remercié l'homme et j'ai pris la direction qu'il avait indiquée.

Malheureusement, je ne connais pas les noms de la plupart des villages qui m'ont abrité et nourri pendant cette période. Je n'y ai croisé personne à qui poser la question, et dans cette partie du pays il n'y avait aucun panneau portant le nom d'un quelconque village.

8

J'ai marché deux jours sans dormir, ne m'arrêtant que pour boire aux ruisseaux. J'avais l'impression que quelqu'un me poursuivait. Souvent, effrayé par mon ombre, je me mettais à courir. Tout, autour de moi, me semblait curieusement agressif. Même l'air semblait vouloir m'assaillir et me briser le cou. Je savais que j'avais faim, mais je n'avais ni l'envie de manger ni la force de chercher de la nourriture. J'avais traversé des villages incendiés où des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants de tous âges jonchaient le sol comme des feuilles après l'orage. Leurs yeux montraient encore de la peur, comme si la mort ne les avait pas délivrés de la folie qui continuait à se répandre. J'avais vu des têtes tranchées par des machettes ou écrasées par des briques, des rivières tellement remplies de sang que l'eau semblait avoir cessé d'y couler. Chaque fois que je revoyais ces scènes en pensée, j'accélérais le pas. Parfois, je fermais les yeux pour ne plus penser, mais l'œil de mon esprit refusait de se fermer et continuait à m'accabler d'images. Mon corps se contractait de peur, j'avais la tête qui tournait. Je voyais les feuilles des arbres remuer, mais je ne sentais pas le vent.

Le troisième jour, je me suis retrouvé au cœur d'une forêt profonde, sous des arbres énormes dont le feuillage empêchait de voir le ciel. Je ne me rappelais plus comment j'étais arrivé là. La nuit approchant, j'ai trouvé un arbre aux branches assez basses pour que je puisse y grimper. Elles se mêlaient à celles de l'arbre voisin pour former une sorte de hamac. J'y ai dormi, suspendu entre terre et ciel.

Le lendemain matin, malgré mon dos douloureux d'avoir passé la nuit dans les arbres, j'étais résolu à sortir de cette forêt. Parvenu à une source qui sourdait d'un gros rocher, je me suis assis pour me reposer et j'ai aperçu un grand serpent sombre qui battait en retraite dans les buissons. J'ai trouvé un bâton pour me protéger et je suis

resté un long moment à remuer les feuilles pour éviter de penser. Mais mon esprit continuait à me tourmenter et je me suis remis en route, frappant le sol de mon bâton. J'ai marché jusqu'au soir et je me suis finalement retrouvé à l'endroit où j'avais dormi la veille. J'ai dû reconnaître que j'étais perdu et qu'il me faudrait un moment pour me sortir de là. En attendant, j'ai rendu mon nouveau foyer un peu plus confortable en ajoutant des feuilles aux branches entremêlées qui m'avaient servi de lit.

J'ai fait le tour des lieux pour me familiariser avec le voisinage. En parcourant ma nouvelle demeure, j'ai balayé les feuilles mortes. Avec un bâton, j'ai tracé une ligne sur le sol, de l'arbre où je dormais jusqu'à la source où j'avais rencontré mon nouveau voisin, le serpent. J'en ai surpris un autre en train de boire et il s'est figé en me voyant. Pendant que je continuais à tracer ma ligne, je l'ai entendu s'éloigner en rampant. Après avoir achevé mon tour du propriétaire, je me suis assis et j'ai réfléchi à ma situation. J'ai conclu finalement qu'il valait peut-être mieux rester où j'étais. Quoique perdu et seul, j'étais pour le moment en sécurité.

*

Autour de la source poussaient des arbres qui m'étaient inconnus. Chaque matin, les oiseaux venaient en picorer les fruits mûrs. J'ai décidé d'en manger moi aussi, puisque c'était la seule nourriture à la ronde et que le choix était clair : mourir empoisonné ou mourir de faim. Si les oiseaux se nourrissaient de ces fruits et survivaient, je pouvais peut-être en faire autant. Les fruits avaient la forme d'un citron, une peau mêlant le jaune et le rouge. L'intérieur était craquant, juteux, semé de tout petits pépins. Cela sentait la mangue et l'orange mûres, avec quelque chose d'irrésistiblement appétissant. D'une main hésitante, j'en ai cueilli un, j'ai mordu dedans. Le goût était moins agréable que l'odeur mais satisfaisant. J'ai dû en manger une douzaine, puis j'ai bu de l'eau et j'ai attendu le résultat.

Je me suis rappelé les jours où Junior et moi nous rendions à Kabati et partions nous promener avec notre grand-père sur les sentiers entourant les plantations de café du village. Il nous montrait des arbres dont les feuilles et l'écorce servaient à faire des remèdes. À chacune de nos visites, grand-père nous donnait un remède spécial censé développer la capacité du cerveau à absorber et retenir des connaissances. Il le fabriquait en écrivant une prière arabe sur une *waleh* (ardoise) avec une encre tirée d'une autre décoction. Puis il lavait l'ardoise et recueillait l'eau, qu'il appelait *Nessie*, dans une fiole. Nous l'emportions et nous devions la boire en secret avant d'étudier pour nos examens. Cela fonctionnait. À l'école primaire et au collège, j'étais capable de mémoriser définitivement tout ce que j'apprenais. Quelquefois, cela marchait si bien que pendant l'examen c'était comme si j'avais devant les yeux mes notes et les pages de mes manuels. Encore aujourd'hui, j'ai une mémoire photographique qui me permet de me rappeler tous les détails de moments de ma vie quotidienne.

J'ai cherché dans la forêt la plante médicinale qui, selon mon grand-père, pouvait servir d'antidote à un empoisonnement. J'en aurais besoin si les fruits que j'avais mangés étaient toxiques, mais je n'ai pas trouvé la plante en question.

Comme je ne sentais toujours rien au bout de deux heures, j'ai décidé de me baigner. Je n'avais pas eu le temps de le faire depuis quelque temps. Mes vêtements étaient sales, mes chaussures crottées et mon corps collant de crasse. Lorsque j'ai fait couler de l'eau sur ma peau, elle est devenue gluante. Je n'avais pas de savon, mais j'avais repéré dans la forêt un coin où poussait une herbe pouvant le remplacer. C'était ma grand-mère qui, pendant une de mes visites d'été, me l'avait fait connaître. Lorsqu'on pressait une poignée de cette herbe, elle produisait une mousse qui donnait au corps une odeur fraîche. Après avoir pris mon bain, j'ai lavé mes vêtements, ou plus exactement je les ai trempés dans l'eau et je les ai mis à sécher sur l'herbe. Assis nu sur le sol, je me suis nettoyé les dents avec une branche d'aubier. Un cerf qui passait m'a lancé un regard méfiant avant de retourner à ses occupations. Je distrayais

mon esprit en écoutant les bruits de la forêt, les chants des oiseaux se mêlant aux cris des singes.

Le soir, mes vêtements étaient encore humides et je les ai enfilés pour que la chaleur de mon corps les sèche avant la tombée de la nuit. J'étais toujours en vie après avoir mangé les fruits sans nom et je m'en suis de nouveau gavé. Le lendemain, même menu au petit déjeuner, au déjeuner et au dîner. Le fruit inconnu était devenu ma seule source de nourriture. Il y en avait en abondance, mais je savais que, tôt ou tard, la réserve serait épuisée. J'avais l'impression que les oiseaux jetaient des coups d'œil furieux à cet homme qui engloutissait leur pitance.

*

Ce qu'il y a de plus éprouvant quand on est perdu dans la forêt, c'est la solitude. Elle devenait chaque jour plus dure à supporter. Quand on est seul, on pense trop, surtout quand on n'a pas grand-chose d'autre à faire. J'ai décidé de repousser toutes les pensées qui naissaient dans ma tête, car elles me rendaient trop triste. Outre manger, boire de l'eau, prendre un bain tous les deux jours, je passais le plus clair de mon temps à lutter mentalement contre moi-même pour éviter de songer à ce dont j'avais été le témoin, à me demander quel tour prendrait ma vie, où se trouvaient ma famille et mes amis. Plus je m'empêchais de penser, plus les journées me semblaient longues, plus ma tête me paraissait lourde. Je devenais agité, je résistais au sommeil, de crainte que mes pensées refoulées ne surgissent dans mes rêves.

J'avais peur, tout en cherchant alentour dans la forêt une autre nourriture que ces fruits, de rencontrer des animaux sauvages, tels des léopards ou des sangliers. Je restais près d'arbres auxquels je pourrais facilement grimper pour leur échapper. Je marchais aussi vite que je pouvais, mais plus je marchais, plus j'avais l'impression de m'enfoncer dans les profondeurs de la forêt. Plus j'avancais, plus les arbres devenaient hauts et massifs. Cela posait un problème, car

j'avais des difficultés à en trouver pourvus de branches assez basses pour me permettre de m'y hisser.

*

Un soir que je cherchais un arbre dont une branche fourchue me servirait de lit, j'ai entendu des grognements. Je ne savais pas exactement quel animal poussait ce genre de cris, mais ils se rapprochaient. J'ai grimpé dans un arbre pour me mettre à l'abri. À peine étais-je assis sur une branche qu'une harde de sangliers a déboulé. C'était la première fois que j'en voyais et ils étaient énormes, probablement plus hauts que moi s'ils se dressaient sur leurs pattes arrière. En passant sous moi, l'un d'eux s'est arrêté, a reniflé l'air : il devait sentir ma présence. Après leur passage, je suis redescendu et soudain deux bêtes massives se sont ruées sur moi. Elles m'ont pourchassé sur près d'un kilomètre, jusqu'à ce que je trouve un arbre dans lequel je puisse me hisser d'un bond. Les sangliers se sont mis à frapper de leurs défenses la base du tronc en grognant. Le reste de la harde les a rejoints et ils se sont tous acharnés contre l'arbre. J'ai grimpé plus haut. Ils ont finalement renoncé quand le premier criquet a appelé la nuit.

Ma grand-mère m'avait raconté l'histoire d'un chasseur qui avait recours à la magie pour se changer en cochon sauvage. Il menait la harde dans une partie découverte de la forêt où il reprenait forme humaine et abattait les bêtes. Un jour, un marcassin avait vu le chasseur mordre dans la tige de la plante qui lui permettait de redevenir un homme, et l'animal avait expliqué la chose à ses compagnons. La harde avait cherché cette plante dans toute la forêt et l'avait détruite partout où elle l'avait trouvée. Le lendemain, le chasseur s'était métamorphosé pour attirer la harde dans une clairière mais n'avait pas pu reprendre sa forme humaine. Les sangliers l'avaient déchiqueté. Depuis ce jour, ces animaux se méfient de tous les hommes car, chaque fois qu'ils en croisent un dans la forêt, ils croient qu'il est venu venger le chasseur.

Après avoir longuement inspecté les environs pour vérifier que les sangliers étaient bien partis, je suis descendu de l'arbre et j'ai recommencé à marcher. Je voulais m'éloigner de ce secteur avant l'aube afin de ne pas retomber sur la harde. J'ai marché toute la nuit et toute la journée du lendemain. Le soir, j'ai surpris des chouettes qui sortaient de leur cachette en s'étirant pour se préparer à une nuit de chasse. J'avais vite et en silence. Par hasard, j'ai posé le pied sur la queue d'un serpent qui s'est mis à siffler. Je me suis enfui. Quand j'avais six ans, mon grand-père avait fait pénétrer dans ma peau un baume qui me rendrait plus fort que les serpents et me protégerait de leurs morsures. Mais, une fois à l'école, j'avais commencé à douter de ce baume et j'avais perdu le pouvoir de faire s'arrêter net les serpents là où je passais.

Lorsque j'étais tout petit, mon père me disait : « Tant que tu vis, tu peux espérer des jours meilleurs. S'il n'y a plus rien de bon en réserve dans le destin d'un homme, il meurt. » J'ai pensé à ces paroles en marchant et elles m'ont aidé à continuer, même si je ne savais pas où j'allais. Elles ont soutenu mon esprit et l'ont gardé en vie.

J'avais passé plus d'un mois dans la forêt quand j'ai enfin rencontré des êtres humains. Les seuls êtres vivants que j'avais vus jusque-là étaient des singes, des serpents, des sangliers ou des cerfs : personne à qui parler. J'observais parfois les petits singes qui apprenaient à sauter de branche en branche, je regardais les yeux curieux d'un cerf étonné de ma présence. Le craquement des branches qui se brisaient était devenu ma musique. Certains jours, elles se cassaient avec un rythme plaisant à l'oreille, et l'écho de leur bruit résonnait un moment avant de se perdre dans les profondeurs de la forêt.

*

J'avais lentement, titubant de faim, de douleur et d'épuisement, lorsque j'ai aperçu des jeunes gens de mon âge à

l'endroit où deux sentiers se fondaient pour n'en plus faire qu'un. Je portais un pantalon que j'avais récemment trouvé accroché à un poteau dans un village abandonné. Il était trop grand pour moi et je l'avais serré à la taille avec une ficelle pour l'empêcher de tomber. Je suis arrivé au croisement en même temps que les autres et nous étions tous morts de peur. Incapable de m'enfuir, je les regardais et j'ai fini par reconnaître quelques visages. Sur les six garçons, trois – Alhaji, Musa et Kanei – avaient fréquenté le collège de Mattru en même temps que moi. Nous n'étions pas amis, mais nous avons été fouettés ensemble un jour pour avoir été grossiers envers un élève chargé de la discipline. Après la punition, que nous estimions tous injustifiée, nous avons échangé un signe de tête. Je leur ai serré la main.

Je pouvais dire à quelle tribu ils appartenaient grâce aux scarifications de leurs joues. Alhaji et Saidu étaient temnés ; Kanei, Jumah, Musa et Moriba étaient mendés. Ils se rendaient à un village appelé Yele, dans le district de Bonthe, ayant entendu dire qu'on y était en sécurité parce que les forces armées de Sierra Leone l'occupaient.

Je les ai suivis en restant quelques pas en arrière. Je me rendais compte que j'étais désormais mal à l'aise avec les gens. Kanei, qui devait avoir seize ans, m'a demandé ce que j'avais fait ces dernières semaines. J'ai souri sans répondre. Il m'a tapoté l'épaule comme s'il savait ce que j'avais enduré.

— La situation changera et tout ira bien, a-t-il assuré. Suffit de tenir encore un peu.

J'ai répondu par un autre sourire.

J'étais de nouveau dans un groupe de garçons. J'avais conscience que c'était un problème, mais je ne voulais plus être seul. Notre innocence avait été remplacée par de la peur et, aux yeux des autres, nous étions devenus des monstres. Nous n'y pouvions rien. Quelquefois, nous courions derrière les gens en criant que nous n'étions pas ce qu'ils croyaient, mais ça ne servait qu'à les effrayer davantage. Il nous était même impossible de demander notre chemin.

*

Nous marchions depuis plus de six jours quand nous avons rencontré un très vieil homme assis dans une véranda, au centre d'un village. Il avait le visage si ridé qu'on se demandait comment il pouvait être encore en vie, et cependant sa peau sombre brillait. Il parlait lentement, faisant rouler les mots entre ses mâchoires avant de les laisser sortir. Quand il ouvrait la bouche, les veines de son front devenaient visibles à travers sa peau.

— Tout le monde s'est sauvé quand on a appris que les « sept jeunes » venaient par ici, a-t-il dit. Moi, je ne pouvais pas m'enfuir, alors les autres m'ont laissé là. Personne n'avait envie de me porter et je ne voulais pas être un fardeau.

Nous lui avons expliqué d'où nous venions et où nous voulions aller. Il nous a demandé de rester un moment pour lui tenir compagnie.

— Vous devez avoir faim. Il y a des ignames dans cette hutte, là-bas. Vous pouvez en faire cuire pour vous et pour moi ? a-t-il demandé poliment.

Nous avons presque fini de manger quand il a déclaré :

— Mes enfants, ce pays a perdu son cœur. Les gens ne se font plus confiance. Autrefois, vous auriez été accueillis chaleureusement dans ce village. J'espère que vous trouverez la sécurité avant que la méfiance et la peur n'incitent quelqu'un à vous faire du mal.

Avec sa canne, il a tracé une carte sur le sol.

— Voici le chemin pour Yele.

— Comment vous appelez-vous ? lui a demandé Kanei.

— Vous n'avez pas besoin de savoir mon nom. Quand vous serez au prochain village, parlez seulement de moi comme du vieux qu'on a laissé derrière, a-t-il répondu, sans trace de tristesse dans la voix. Je ne vivrai pas assez longtemps pour voir la fin de cette guerre. Gardez votre mémoire pour d'autres choses, je ne vous dirai pas

mon nom. Si vous survivez, souvenez-vous de moi comme du vieil homme que vous avez rencontré. Il est temps pour vous de repartir.

De sa canne, il a indiqué le chemin et, tandis que nous nous éloignions, il a effacé la carte du pied et nous a dit au revoir de la main. Avant que nous ne puissions plus voir le village, je me suis retourné pour lancer un dernier regard au vieillard. Il avait la tête baissée, les deux mains sur sa canne. J'ai compris qu'il savait que sa vie serait bientôt finie et qu'il n'avait pas peur pour lui. C'était pour nous qu'il avait peur.

*

Quelqu'un avait lancé une rumeur sur les « sept jeunes » : nous. Plusieurs fois, nous nous sommes retrouvés encerclés par des hommes armés de machettes, déterminés à nous tuer jusqu'à ce qu'ils se rendent compte que nous n'étions que des enfants fuyant la guerre. Parfois, je fixais la lame des machettes en pensant à la douleur qu'elles pouvaient causer. D'autres fois, j'avais tellement faim et j'étais tellement fatigué que je m'en fichais. Dans les villages surpeuplés où nous nous arrêtions de temps à autre pour passer la nuit, les hommes nous tenaient à l'œil. Quand nous allions nous laver la figure à la rivière, les femmes prenaient leurs enfants dans leurs bras et se hâtaient de rentrer.

9

Un matin, juste après avoir traversé un village désert, nous avons entendu une sorte de grondement de gros moteurs, de fûts métalliques roulés sur une route goudronnée, de coups de tonnerre. Nous avons précipitamment quitté le sentier pour nous jeter à plat ventre dans les buissons. Du regard, nous nous interrogeons sur ces bruits étranges. Même Kanei, qui avait parfois des réponses à nos questions, était incapable de nous dire ce que nous entendions. Nous avons tous tourné les yeux vers son visage perplexe.

— Il faut savoir ce que c'est, sinon on ne pourra pas continuer vers Yele, a-t-il murmuré.

Il s'est mis à ramper en direction du bruit et nous avons suivi, faisant glisser nos corps en silence sur les feuilles pourries. Le grondement croissait à mesure que nous avançons et un vent fort secouait les arbres au-dessus de nous. Nous voyions clairement le ciel bleu mais rien d'autre. Kanei s'est redressé, a regardé autour de lui.

— C'est que de l'eau et du sable, partout, a-t-il dit.

— Qu'est-ce qui fait ce bruit, alors ? a demandé Alhaji.

— Je ne vois que de l'eau et du sable.

Kanei nous a fait signe d'approcher. Assis sur nos talons, nous avons tourné la tête dans toutes les directions pour trouver la source du bruit. Sans rien nous dire, Kanei est sorti des buissons et a marché sur le sable, vers l'eau.

C'était l'océan Atlantique. Le grondement que nous avons entendu était le bruit des vagues frappant la côte. J'avais déjà vu l'océan, mais jamais une côte aussi vaste, qui s'étendait au-delà de mon champ de vision. Le ciel, de son bleu le plus pur, semblait s'incurver et se fondre au loin avec l'océan. Mes yeux s'écarquillaient, un sourire se formait sur mes lèvres. Même au

cœur de la folie, il restait cette splendeur de la nature qui m'émerveillait et détournait mes pensées de mon sort.

Nous avons traversé la plage pour contempler les vagues. Elles arrivaient par trois. La première était basse mais assez puissante pour vous casser une jambe. La seconde était plus haute et plus forte que la précédente, et la troisième offrait tout un spectacle. Elle roulait, montait, montait. Nous avons déguerpi pour lui échapper et elle a frappé la côte avec une telle violence qu'elle a projeté du sable vers le ciel. Quand nous nous sommes retournés, nous avons vu que les vagues avaient parsemé la plage de débris divers, et de quelques gros crabes qui n'avaient pas eu la force de s'accrocher au fond mais qui étaient encore vivants.

Nous nous sommes tranquillement promenés sur le sable, car nous n'attendions pas d'ennuis dans cette partie du pays. Nous nous sommes poursuivis sur la plage, sautant en l'air, nous défiant à la course. Avec la vieille chemise d'Alhaji, nous avons fait un ballon et nous avons joué au foot. Chaque fois que l'un de nous marquait un but, nous exécutions une danse soukous. Nous criions, nous riions, nous beuglions nos chansons du collège.

Nous nous sommes remis à marcher à l'aube et nous avons vu le soleil se lever. À midi, nous avons aperçu devant nous un groupe de huttes vers lesquelles nous avons couru. En y arrivant, nous avons découvert avec inquiétude qu'il n'y avait personne. Des mortiers renversés avaient laissé leur riz rouler sur le sable, des jerricans perdaient leur eau et des feux sans surveillance continuaient à brûler sous les auvents des cuisines. Nous avons supposé que les rebelles étaient passés par là. Avant qu'une autre idée nous vienne, des pêcheurs ont surgi de derrière les huttes, armés de machettes et de harpons. Stupéfaits, nous n'avons pas eu le temps de nous enfuir et chacun de nous a crié « On est inoffensifs, on ne fait que passer ! » dans une des dix-huit langues locales que nous connaissions. Les pêcheurs nous ont frappés du plat de leurs armes jusqu'à ce que nous tombions par terre. Ils se sont assis sur nous, nous ont lié les mains et nous ont amenés à leur chef.

Ils avaient entendu une rumeur selon laquelle un groupe de jeunes, des rebelles, disait-on, se dirigeait vers leur village. Ils s'étaient donc armés et cachés pour défendre leurs foyers et protéger leurs familles. Cela n'aurait pas dû nous surprendre, mais nous ne nous y attendions pas, car nous pensions être à présent hors de danger. Ils nous ont posé une série de questions. D'où nous venions ? Où nous allions ? Pourquoi nous avions pris cette direction ? Alhaji, le plus grand d'entre nous, qu'on prenait parfois pour le plus âgé, a tenté d'expliquer au chef que nous passions par hasard. Les hommes nous ont ôté nos chaussures éculées, nous ont libérés et nous ont chassés en criant et en agitant harpons et machettes.

Nous n'avons compris la dureté du châtiment qu'ils nous avaient infligé que lorsque nous avons cessé de courir. Le soleil brillait au milieu du ciel, il faisait près de 50 °C et nous étions pieds nus. L'humidité était moindre sur la côte qu'à l'intérieur des terres et, comme il n'y avait pas d'arbres pour fournir de l'ombre, le soleil frappait directement le sable. C'était comme marcher sur une route goudronnée brûlante. La seule issue était de continuer à avancer quand même en espérant un miracle. Nous ne pouvions pas marcher dans l'eau ni sur le sable mouillé, parce que l'océan était profond à cet endroit et les vagues très dangereuses. Après avoir pleuré pendant plusieurs heures, je n'ai plus rien senti. Je continuais à marcher, mais je n'avais plus aucune sensation dans la plante des pieds.

*

Nous avons marché dans le sable brûlant jusqu'au coucher du soleil. Jamais je n'avais autant souhaité que le jour finisse. Je pensais que le crépuscule mettrait fin à mon calvaire, mais lorsque la chaleur a diminué, mes pieds sont redevenus sensibles. Chaque fois que je les levais, mes veines durcissaient et je sentais des grains de sable s'enfoncer dans mes plantes à vif. Les derniers kilomètres m'ont paru si longs que j'ai cru ne jamais en venir à bout.

Finalement, nous sommes arrivés à une hutte construite sur le sable. Personne n'avait la force de parler. Nous sommes entrés, nous nous sommes assis sur des rondins autour d'une cheminée. J'avais les larmes aux yeux, mais on ne m'entendait pas pleurer : j'avais la gorge trop sèche pour émettre un son. J'ai regardé autour de moi les visages de mes compagnons. Eux aussi pleuraient en silence. Hésitant, j'ai examiné la plante d'un de mes pieds. Les lambeaux de peau qui s'en étaient détachés étaient couverts de sang séché et de sable. On aurait dit que quelqu'un s'était servi d'une lame pour m'écorcher le pied des orteils au talon. Découragé, j'ai regardé le ciel par un trou percé dans le toit de chaume et j'ai tâché de ne plus penser à mes pieds.

Nous étions assis en silence dans la hutte quand l'homme qui y vivait est entré. Un instant, il a semblé sur le point de fuir, mais il a vu nos souffrances. Son regard s'est posé sur nos visages effrayés. Musa tenait un de ses pieds et tentait d'extirper les grains de sable de sa chair à vif. Les autres serraient leurs jambes contre leur poitrine pour que leurs pieds ne touchent pas le sol. L'homme a fait signe à Musa d'arrêter et il est ressorti.

Il est revenu quelques minutes plus tard avec un panier plein d'une certaine herbe. Il a allumé un feu et l'a mise à chauffer avant de la placer sous nos pieds suspendus en l'air. La vapeur montant vers nos plantes a peu à peu soulagé la douleur. L'homme est reparti sans rien dire.

Il est réapparu avec de la soupe au poisson frit, du riz et un seau d'eau. Il a posé la nourriture devant nous et nous a fait signe de manger. Il est de nouveau parti et revenu, cette fois avec un filet de pêche sur l'épaule, une paire d'avirons et une grosse lampe électrique.

— Vous sentez qu'y vont mieux, hein ?

Sans attendre de réponse, il nous a dit où trouver des nattes pour dormir, puis il a ajouté qu'il allait à la pêche et qu'il serait de retour le lendemain matin. Il ne nous a même pas demandé nos noms, ça ne devait pas lui paraître important, ni nécessaire, je suppose. Avant de nous quitter, il nous a donné une pommade et a insisté pour que

nous en enduisions nos pieds avant de nous coucher. Cette nuit-là, aucun de nous n'avait envie de parler.

Le lendemain, notre hôte inconnu nous a encore apporté à manger, et son sourire indiquait sa satisfaction de voir que nous allions mieux. Comme nous étions incapables de marcher, nous claudiquions dans la hutte en nous moquant mutuellement de notre maladresse, histoire de chasser l'ennui.

Kanei se targuait d'être un excellent joueur de foot et, quand Musa lui a lancé une cacahuète, il a avancé le pied pour shooter mais, se rendant compte qu'il risquait de se faire mal, il l'a brusquement ramené en arrière et l'a cogné contre une pierre. Grimaçant de douleur, il s'est mis à souffler sur la plante de son pied.

— Tu sais jouer au foot et tu as peur de taper dans une cosse de cacahuète vide ? l'a raillé Musa.

Nous nous sommes tous mis à rire, doucement d'abord, puis de plus en plus fort.

*

Musa était petit et replet, avec un visage rond et de minuscules oreilles, de grands yeux qui semblaient vouloir jaillir de sa figure. Ils brillaient chaque fois qu'il cherchait à nous convaincre de quelque chose.

Contrairement à Musa, Kanei était maigrelet. Il avait un visage long et calme, des cheveux très noirs dont il prenait grand soin chaque matin ou chaque fois que nous faisons halte près d'une rivière. Il se mouillait la tête et prenait le temps d'arranger ses cheveux.

— Hé, t'as rendez-vous avec une fille ? lui demandait Alhaji en gloussant.

Avec sa voix douce et cependant pleine d'autorité, Kanei semblait toujours savoir quoi dire et affronter mieux que nous certaines situations.

Lorsqu'il parlait, Alhaji ponctuait ses mots de gestes élaborés, comme s'il voulait que ses mains déjà grandes s'allongent encore vers celui à qui il s'adressait. Jumah et lui étaient amis. Ils marchaient côte à côte. Jumah hochait toujours la tête pour approuver ce qu'Alhaji l'efflanqué lui disait. Jumah utilisait sa tête plutôt que ses mains pour s'exprimer. La plupart du temps, il les gardait croisées derrière le dos, comme un vieux.

Saidu et Moriba étaient presque aussi silencieux que moi. Ils s'asseyaient toujours ensemble, à l'écart du groupe. Saidu respirait bruyamment pendant nos marches. Il avait de grandes oreilles qui semblaient se dresser comme celles d'un cerf quand il écoutait. Moriba lui disait qu'il devait avoir l'ouïe particulièrement fine. Moriba passait son temps à jouer avec ses mains, à en examiner les lignes et à se frotter les doigts en marmonnant.

Moi, je parlais à peine.

Je connaissais mieux Alhaji, Kanei et Musa, puisque nous avions fréquenté le même collège à Mattru. Nous ne parlions pas beaucoup de nos familles. Les quelques conversations que nous avions, en dehors des problèmes d'intendance, portaient sur le football et l'école, et puis nous retombions dans le silence.

*

Le quatrième jour, nous avons beaucoup moins mal aux pieds.

Nous avons fait un tour dehors et j'ai découvert que notre hutte n'était qu'à huit cents mètres du village. Le soir, nous pouvions voir de la fumée s'élever des cuisines.

Pendant une semaine, notre hôte nous a apporté de l'eau et de la nourriture matin et soir. Il avait les dents les plus blanches que j'aie jamais vues et il était tout le temps torse nu. Quand il venait nous voir, le matin, il mordillait parfois une brindille. Un jour, je lui ai demandé son nom.

— Pas la peine, a-t-il répondu en riant. Comme ça, personne ne risque rien.

Le lendemain, il nous a conduits à une autre partie de la côte et il a engagé la conversation en marchant. Nous avons appris qu'il était sherbro, une des nombreuses tribus de Sierra Leone. Quand nous lui avons raconté que nous étions venus de Mattru à pied, il n'en revenait pas. Il avait beaucoup entendu parler de la guerre, mais il n'arrivait toujours pas à croire aux choses que les gens auraient faites, selon les rumeurs. Il était né dans le village et ne l'avait jamais quitté. Des commerçants y passaient avec des vêtements, du riz et des épices qu'ils échangeaient contre du sel et du poisson. Il n'avait pas besoin d'aller où que ce soit. Si j'avais dû deviner son âge, je lui aurais donné une vingtaine d'années. Il devait se marier le mois suivant et il attendait ça avec impatience. Quand je lui ai demandé pourquoi sa hutte était à l'écart du village, il a répondu que c'était sa cabane de pêche, où il rangeait ses filets et faisait sécher son poisson pendant la saison des pluies.

Arrivés à l'océan, nous sommes descendus jusqu'à une crique où l'eau était calme et nous nous sommes assis sur la rive.

— Mettez vos pieds dans l'eau, faut les tremper, a-t-il dit.

D'après lui, l'eau salée soulagerait la douleur et nous empêcherait d'avoir le tétanos. Assis à côté de nous, il nous regardait et, chaque fois que je me tournais vers lui, il souriait, montrant ses dents blanches dans son visage noir. Le vent sec soufflant de la terre conjugué à l'air frais de l'océan avait un effet apaisant. J'aurais voulu savoir le nom de notre hôte, mais je me retenais de l'interroger.

— Faut venir tous les soirs tremper vos pieds dans l'océan, nous a-t-il recommandé. Y guériront en moins d'une semaine.

Il a inspecté le ciel, où des nuages commençaient à masquer les étoiles.

— Je dois aller m'occuper de ma barque. Retournez à la hutte, y va pleuvoir.

Il s'est mis à courir vers le village.

— Je voudrais être cet homme, a dit Alhaji. Il est heureux, content de son sort.

— Il a bon cœur, en plus, a ajouté Kanei. Je voudrais vraiment savoir son nom.

Nous étions tous d'accord avec lui. Nous sommes restés un moment plongés dans nos pensées avant qu'une averse soudaine nous en tire. Nous aurions mieux fait d'écouter notre hôte et de partir tout de suite. Nous sommes vite retournés à la hutte, où nous nous sommes assis autour du feu pour nous sécher et manger.

*

Nous étions chez notre hôte depuis deux semaines et nous allions beaucoup mieux quand, un matin, une vieille femme est entrée dans la hutte. Elle nous a réveillés et nous a dit de partir sur-le-champ. Elle nous a appris qu'elle était la mère de notre hôte, que les habitants du village avaient découvert notre présence et qu'ils étaient en route pour nous capturer. À la façon dont elle parlait, j'ai compris qu'elle savait depuis le début que nous étions dans la hutte. Elle nous apportait du poisson séché et de l'eau pour notre voyage. Nous n'avions pas assez de temps pour les remercier comme nous aurions dû, elle et son fils, de leur hospitalité, mais elle sentait apparemment notre reconnaissance et se souciait surtout de notre sécurité.

— Mes enfants, pressez-vous, ma bénédiction vous accompagne.

Sa voix tremblait de tristesse et elle a essuyé son visage affligé avant de sortir et de se diriger vers le village.

Nous n'avons pas été assez rapides pour échapper aux hommes du village. Douze d'entre eux nous ont pourchassés et fait tomber sur le sable avant de nous lier les mains.

À vrai dire, me rendant compte qu'ils finiraient par m'attraper, j'avais cessé de courir et je tendais les mains pour qu'on les ligote. L'homme qui me poursuivait a été un peu surpris. Il s'est approché prudemment et a fait signe à celui qui l'accompagnait, armé d'un bâton et d'une machette, de me tenir à l'œil. Pendant qu'il m'attachait les mains, nos regards se sont croisés. J'ai écarquillé les

yeux pour lui faire comprendre que je n'étais qu'un gamin de douze ans, mais, apparemment, il se préoccupait moins de mon âge que de sa sécurité et de celle de sa communauté.

Ils nous ont ramenés au village et nous ont fait asseoir sur le sable devant leur chef. J'étais déjà passé par là et je me demandais si l'expérience était nouvelle pour mes compagnons. Ils gonflaient tous la poitrine comme s'ils retenaient leurs larmes. Je commençais à m'inquiéter : la fois précédente, j'avais eu la chance de trouver dans le village quelqu'un qui m'avait connu à l'école et qui m'avait sauvé. Cette fois, nous étions loin de Mattru. Très loin de chez nous.

La plupart des hommes étaient torse nu, mais le chef portait une élégante tenue traditionnelle de coton, au col orné de broderies de fil jaune et marron dessinant des zigzags sur sa poitrine. Ses sandales en cuir paraissaient neuves et il tenait à la main un bâton où étaient sculptés des oiseaux, des canoës, toutes sortes d'animaux et une tête de lion sur le pommeau. Le chef nous a examinés un moment et, quand son regard s'est posé sur moi, je lui ai adressé un demi-sourire auquel il a répondu avec dédain en crachant sur le sol le jus de la noix de cola qu'il mâchait. D'une voix rauque, il nous a lancé :

— Vous, les jeunes, vous êtes devenus des démons, mais vous êtes mal tombés avec nous !

Il ponctuait ses mots en agitant son bâton.

— C'est le bout du chemin pour des diables comme vous, a-t-il poursuivi. Dans l'océan, même des vauriens ne peuvent pas survivre. Déshabillez-les, a-t-il ordonné aux hommes qui nous avaient capturés.

Je tremblais de frayeur, mais je ne pouvais pas pleurer. Alhaji, bredouillant de terreur, a tenté de dire quelque chose, mais le chef a renversé le tabouret sur lequel il était assis en déclarant :

— Nous ne voulons pas entendre un seul mot sortir de la bouche d'un démon.

Notre hôte sans nom et sa mère se tenaient dans la foule. Elle pressait la main de son fils chaque fois que le chef criait ou nous traitait de démons. L'homme qui me déshabillait a fait tomber de

mes poches mes cassettes de rap, les a ramassées et les a tendues au chef. Celui-ci a examiné longuement leurs jaquettes, notamment celle des Naughty by Nature, la posture militante et l'expression dure des visages des trois types qui se tenaient sur des rochers, un poteau électrique à l'arrière-plan. Intrigué, il a demandé qu'on apporte un lecteur de cassettes. L'un des villageois a dit que pour avoir ces cassettes étrangères nous devions êtres des pillards ou des mercenaires. Le chef a trouvé la première hypothèse plausible mais a rejeté la seconde, tout à fait stupide.

— Ces garçons ne sont pas des mercenaires, regarde-les !

Je me suis senti un peu soulagé qu'il utilise cette fois le mot « garçons » pour nous désigner et renonce à nous traiter de démons. Mais je me sentais très mal à l'aise, assis nu sur le sable. Cela n'avait rien d'agréable. La seule pensée de ce qui nous attendait peut-être m'angoissait, mais je m'efforçais de ne pas laisser mon visage exprimer ce que je ressentais. Les traits crispés, j'attendais que le chef décide de notre vie ou de notre mort.

Quand on lui a apporté le lecteur, le chef a mis la cassette, a appuyé sur le bouton.

*OPP, how can I explain it
I'll take you frame by frame it
To have y'all jumpin' shall we singin' it
O is for Other, P is for People[5]...*

Tous les villageois écoutaient attentivement, haussaient les sourcils et inclinaient la tête sur le côté en s'efforçant de comprendre quel genre de musique c'était. Le chef a brusquement arrêté la cassette. Des hommes étaient adossés à leurs huttes en terre rondes, d'autres assis par terre ou sur des mortiers. Ils ont retroussé les jambes de leurs pantalons de taffetas. Les femmes ont rajusté leurs robes. Les enfants nous fixaient, les mains dans leurs poches ou sous leur nez qui coulait.

— Mettez-le debout et amenez-le ici, a ordonné le chef.

Il m'a demandé où je m'étais procuré cette musique et quel était son intérêt. Je lui ai expliqué qu'on l'appelait rap et qu'avec mon frère et des amis – pas ceux avec qui j'étais en ce moment – je la pratiquais dans les spectacles de jeunes talents. Il a dû trouver ma réponse intéressante, car j'ai vu ses traits se détendre. Il a demandé à ses hommes de me délier et de me rendre mon pantalon.

— Maintenant, montre-nous, a-t-il réclamé.

J'ai rembobiné la cassette et j'ai dansé pieds nus dans le sable sur l'air d'« OPP ». Je n'y ai pris aucun plaisir et pour la première fois je me suis surpris à réfléchir aux paroles de la chanson, à écouter attentivement la subtilité instrumentale de son rythme. Je ne l'avais jamais fait avant parce que je connaissais les paroles par cœur et que je sentais le rythme. Cette fois, je n'ai rien senti. En sautant, en m'accroupissant, en agitant les bras et les pieds en cadence, je pensais à ma mort inévitable si on me jetait dans l'océan. Le front du chef s'est déridé. Il ne souriait pas encore, mais il a poussé un soupir qui signifiait que je n'étais qu'un enfant. À la fin de la chanson, il s'est caressé la barbe en disant que ma danse l'avait impressionné et qu'il trouvait mon interprétation « intéressante ». Il a demandé à écouter la cassette suivante, LL Cool J. J'ai mimé la chanson « I Need Love », « J'ai besoin d'amour ».

*When I'm alone in my room sometimes I stare at the wall
And in the back of my mind I hear my conscience call*[\[6\]](#)

Le chef a tourné la tête d'un côté à l'autre comme s'il s'efforçait de comprendre les paroles. Je l'ai observé pour voir s'il allait se rembrunir, mais une expression amusée est passée sur son visage. Il a donné l'ordre qu'on détache mes amis et qu'on leur rende leurs vêtements. Puis il a expliqué aux villageois qu'il y avait eu un malentendu, que nous n'étions que des enfants cherchant un refuge. Il a voulu savoir si nous nous étions installés dans la hutte de pêche de notre propre initiative ou si son propriétaire était au courant. J'ai répondu que l'idée venait de nous et que nous n'avions vu personne avant ce matin. Le chef a déclaré qu'il nous laissait

partir, mais que nous devions quitter immédiatement la région. J'ai récupéré mes cassettes et nous nous sommes mis en route. En marchant, nous avons regardé les marques de corde sur nos poignets et nous avons ri pour éviter de pleurer.

10

L'un des aspects les plus perturbants – mentalement et physiquement – de notre marche, c'est que nous ne savions ni où ni quand elle prendrait fin. Je n'avais aucune idée de ce que je ferais de ma vie. J'avais l'impression de repartir sans cesse de zéro. J'étais toujours en mouvement, toujours sur les chemins. Je restais parfois un peu derrière les autres et je réfléchissais à toutes ces choses. Survivre à chaque jour qui passait était devenu mon but dans la vie. Dans les villages où nous connaissions un peu de bonheur avec la nourriture et l'eau que les habitants nous offraient, je savais que ces moments étaient provisoires et que nous ne faisons que passer. Je n'arrivais jamais à être totalement heureux. C'était plus facile d'être constamment triste que de balancer entre deux sentiments, et cela m'a donné la détermination nécessaire pour continuer. Je n'étais jamais déçu puisque je m'attendais toujours au pire. Il y avait des nuits où je ne parvenais pas à dormir et où je fouillais la nuit du regard jusqu'à ce que mes yeux puissent voir au travers. Je songeais aux membres de ma famille et je me demandais s'ils étaient encore en vie.

Un soir que j'étais assis sur la place d'un village et que je pensais au chemin que j'avais parcouru, à ce que le sort me réservait peut-être encore, j'ai levé les yeux vers le ciel. D'épais nuages masquaient par moments la lune, mais elle réapparaissait chaque fois pour briller de tout son éclat. D'une certaine façon, mon errance était semblable à celle de la lune, même si les nuages qui venaient assombrir mon esprit étaient encore plus épais.

Je me suis souvenu de quelque chose que Saidu avait dit un soir après que nous avions survécu à une nouvelle attaque d'hommes armés de lances et de haches. Jumah, Moriba et Musa dormaient dans la véranda que nous occupions. Alhaji, Kanei, Saidu et moi écoutions la nuit. La respiration bruyante de Saidu rendait le silence

moins insupportable. Au bout de quelques heures, il avait déclaré d'une voix profonde, comme si quelqu'un parlait à travers lui : « Combien de fois encore on devra affronter la mort avant de trouver la sécurité ? » Il avait attendu un moment, puis, comme aucun de nous ne répondait, il avait poursuivi : « Chaque fois que des gens se ruent sur nous avec l'intention de nous tuer, je ferme les yeux et j'attends la mort. Même si je suis encore en vie, je sens qu'une partie de moi meurt chaque fois que j'accepte la mort. Bientôt, je mourrai totalement et il ne restera que mon corps vide marchant près de vous. Il sera plus silencieux que moi. »

Il avait soufflé dans ses mains pour les réchauffer puis s'était allongé sur le sol. Sa respiration s'était faite plus régulière et nous avions compris qu'il s'était endormi.

Et maintenant, assis sur un banc en bois contre le mur, je réfléchissais aux paroles de Saidu. Des larmes me montaient aux yeux. J'essayais de ne pas penser que je mourais lentement moi aussi en cherchant un lieu sûr. Je n'ai pu trouver le sommeil que lorsque la dernière brise de la nuit, celle qui apporte un irrésistible besoin de dormir, m'a délivré de mes pensées vagabondes.

*

Malgré la dureté de notre situation, nous avons de temps en temps la possibilité de faire quelque chose de normal qui nous rendait heureux un moment. Un matin, nous sommes arrivés à un village où les hommes, qui s'apprêtaient à partir à la chasse, nous ont proposé de les accompagner. Après la chasse, l'un d'eux a tendu le bras vers nous en criant :

— Nous allons faire la fête ce soir et les étrangers sont les bienvenus !

Les autres ont approuvé et ont repris le chemin du village. Ils chantaient en portant sur leurs épaules leurs filets et les animaux – des porcs-épics et un cerf – qu'ils avaient tués.

À notre arrivée au village, les femmes et les enfants ont applaudi pour nous accueillir. Il était plus de midi. Le ciel était bleu, le vent commençait à se lever. Quelques hommes ont partagé la viande entre les familles et ont confié le reste aux femmes afin qu'elles le fassent cuire pour la fête. Nous avons traîné dans le village et apporté de l'eau aux femmes qui préparaient à manger. La plupart des hommes étaient retournés travailler dans les champs.

En faisant seul le tour du village, j'ai trouvé un hamac dans l'une des vérandas. Je m'y suis allongé et balancé mollement pour mettre mes pensées en mouvement. Je me suis souvenu du temps où je rendais visite à ma grand-mère et dormais dans le hamac, à la ferme. En me réveillant, je la découvrais penchée sur moi, caressant mes cheveux. Elle me chatouillait puis me donnait un concombre à manger. Junior et moi nous disputions quelquefois le hamac. S'il réussissait à l'avoir, je desserrais les cordes pour le faire tomber quand il s'asseyait dedans. Découragé, il partait faire autre chose. Ma grand-mère, qui connaissait mes tours, se moquait de moi en m'appelant *carseloi*, « araignée ». Dans de nombreux contes mendés, l'araignée est le personnage qui berne d'autres animaux pour obtenir ce qu'elle veut, mais ses stratagèmes se retournent toujours contre elle.

Je me rappelais toutes ces choses quand je suis tombé du hamac. Trop paresseux pour me relever, je suis resté assis par terre et j'ai pensé à mes deux frères, à mon père, à ma mère et à ma grand-mère. J'aurais voulu être auprès d'eux.

Les mains derrière la nuque, je me suis étendu sur le dos en m'accrochant à mes souvenirs. Les visages de ma famille me semblaient loin et pour les ramener à moi je devais évoquer des souvenirs douloureux. Les vieilles mains douces de ma grand-mère me manquaient, de même que les bras de ma mère, qui me serrait contre elle lorsque j'allais la voir, comme pour me cacher et me protéger de quelque chose, de même que le rire de mon père quand nous jouions ensemble au foot et qu'il me poursuivait le soir avec un bol d'eau froide pour me faire prendre une douche, le bras de mon frère autour de mes épaules quand nous rentrions de l'école,

les coups de coude qu'il me donnait pour m'empêcher de dire des choses que je regretterais, et mon petit frère, qui me ressemblait beaucoup et qui disait quelquefois aux gens, quand il avait fait une bêtise, qu'il s'appelait Ishmael. Ces pensées m'attristaient tellement que j'en avais mal aux os. Je suis allé à la rivière, j'ai plongé dans l'eau, je me suis assis sur le fond, mais mes pensées m'avaient suivi.

Le soir, une fois les hommes rentrés, les femmes ont apporté la nourriture sur la place et l'ont répartie dans des plats, un pour sept personnes. Après le repas, les villageois ont commencé à jouer du tambour, nous nous sommes tous pris par la main et nous avons dansé au clair de lune. Durant une pause après plusieurs chants, l'un des hommes a annoncé que lorsque la danse serait finie – « et je ne sais pas combien de temps ça va durer encore », a-t-il ajouté en plaisantant –, les étrangers raconteraient des histoires « sur l'endroit d'où ils viennent ». Il a levé les mains et a fait signe aux tambours de recommencer à jouer. J'ai pensé à la plus importante des fêtes que nous célébrions dans ma ville à la fin de l'année. Les femmes chantaient les ragots, les drames, les disputes : tout ce qui était arrivé cette année-là.

Pourraient-elles chanter à la fin de la guerre ? me suis-je demandé.

Je me demandais également pourquoi les villageois étaient aussi gentils avec nous, mais je ne me suis pas attardé sur cette question, j'avais envie de profiter de l'instant. Les danses ont duré jusqu'à l'aube, et quand nous sommes partis, la plupart des villageois dormaient. Nous emportions un bidon en plastique de quatre litres rempli d'eau et la viande fumée qu'on nous avait donnée. Les vieux qui se chauffaient au soleil matinal, assis dans leurs vérandas, nous ont salué de la main en disant : « Que l'esprit des ancêtres soit avec vous, les enfants. »

En m'éloignant, je me suis retourné pour voir le village une dernière fois. Il ne s'était pas encore éveillé. Un coq a chanté pour dissiper les restes de la nuit et faire taire les criquets qui refusaient de laisser partir l'obscurité. Le soleil se levait lentement. Les tambours de la fête résonnaient encore dans ma tête, mais je me

gardais bien de m'abandonner à ce souvenir heureux. Regardant de nouveau devant moi, j'ai vu mes compagnons se dandiner sur le sable pour imiter les danses de la veille. Ils m'ont entouré en tapant dans leurs mains et en criant :

— Allez, montre-nous de quoi t'es capable ! Je ne pouvais pas refuser. J'ai remué les hanches en cadence et ils m'ont rejoint. Chacun de nous a posé les mains sur les épaules de celui qui le précédait et nous avons avancé en dansant au rythme de sons que nous faisions avec notre bouche. Je portais la viande fumée dans un petit sac que j'agitais en l'air pour accélérer nos pas. Nous avons longtemps dansé et ri mais, peu à peu, nous nous sommes arrêtés. C'était comme si nous savions tous que le bonheur, pour nous, ne pouvait être que passager. Étant donné que rien ne nous pressait, nous avons marché lentement et en silence après avoir cessé de danser. À la fin de la journée, nous avons bu toute l'eau que nous avions emportée.

À la tombée de la nuit, nous sommes arrivés dans un village très curieux. En fait, je ne suis pas sûr que c'était un village. Il y avait une seule grande maison et une seule hutte de cuisine, moins d'un kilomètre plus loin. Les marmites étaient couvertes de moisi. L'endroit semblait loin de tout.

— Ça, c'est un village que les rebelles n'auraient aucun mal à prendre, a dit Jumah en riant.

Nous avons fait le tour du lieu en cherchant une trace de présence. Apparemment, on y avait produit de l'huile de palme, parce qu'il y avait des graines de noix de palmier partout. Sur la rivière flottait un canoë abandonné dans lequel avait poussé une spirogyre. De retour à la vieille maison, nous avons discuté de l'endroit où dormir. Nous étions assis dehors devant la véranda et Musa a proposé de nous raconter une histoire de Bra l'Araignée.

— Non ! avons-nous tous protesté. On les connaît trop bien, ces histoires.

— Elles sont toujours bonnes, même quand on les a entendues cent fois, a-t-il argué. Ma mère m'a dit qu'une histoire mérite d'être

écoutée chaque fois qu'on la raconte. Alors, écoutez, s'il vous plaît. Je vais faire vite.

Il s'est éclairci la voix et a commencé :

— Bra l'Araignée vivait dans un hameau entouré de nombreux villages. À la fin de la saison des moissons, chacun d'eux organisait une fête, avec du vin et de la nourriture à profusion. Les gens mangeaient jusqu'à ce qu'ils puissent voir mutuellement leur reflet dans le ventre de l'autre.

— Quoi ? nous sommes-nous tous exclamés, surpris par ce détail qu'il avait ajouté.

— C'est *moi* qui raconte, je donne *ma* version. Attendez votre tour, nous a-t-il enjoint en se levant.

Nous avons écouté attentivement pour voir s'il allait encore enjoliver l'histoire. Il s'est rassis et a repris :

— Chaque village se spécialisait dans un plat. Celui de Bra l'Araignée, c'était la soupe de gombo avec de l'huile de palme et du poisson. Mmm ! Les autres villages cuisinaient des feuilles de manioc avec de la viande, des pommes de terre, etc. Chaque village annonçait fièrement que les plats préparés pour sa fête seraient savoureux. Tout le monde était invité à chaque fête et Bra l'Araignée entendait bien n'en manquer aucune. Elle échafauda un plan. Plusieurs mois avant la fête, elle tissa des cordes. Tandis que les villageois apportaient du bois sur la place, que les femmes pilaient du riz dans les mortiers, Bra l'Araignée étendait ses cordes dans sa véranda et les mesurait. Quand les hommes partirent à la chasse, Bra déroula ses cordes le long des sentiers allant de son village à tous les autres. Elle donna l'extrémité de chacune des cordes aux chefs, qui les attachèrent à l'arbre le plus proche.

« — Ordonne à tes gens de tirer sur la corde lorsque le repas sera prêt, dit-elle à chaque chef de sa voix nasillarde.

« Quand le jour de la fête arriva enfin, Bra se leva plus tôt que tout le monde. Elle s'assit au milieu de sa véranda et noua toutes les cordes autour de sa taille. Elle avait l'eau à la bouche en sentant les odeurs appétissantes qui montaient des huttes de cuisine.

« Malheureusement pour Bra, toutes les fêtes commencèrent au même moment et tous les chefs ordonnèrent en même temps de tirer sur la corde. Bra se retrouva suspendue au-dessus de son village, tiraillée dans toutes les directions. Elle cria à l'aide, mais les tambours et les chants couvrirent sa voix. D'en haut, elle vit les gens se presser autour des plats et se lécher les doigts après avoir mangé. Les enfants se rendaient à la rivière en mâchant des morceaux de poulet, de chèvre ou de cerf. Chaque fois que Bra l'Araignée tentait de se libérer, les villageois tiraient plus fort sur la corde, pensant que c'était le signe que Bra était prête à venir à leur fête. À la fin du festin de son village, un enfant l'aperçut et prévint les anciens. Ils coupèrent les cordes et la firent descendre. D'une voix à peine audible, elle demanda à manger, mais il ne restait rien. Les fêtes étaient finies partout. Bra était restée trop longtemps attachée, et voilà pourquoi les araignées ont la taille aussi mince.

— Cette histoire m'a donné faim, a dit Alhaji en s'étirant. Mais elle était bonne, jamais je ne l'avais entendue comme ça.

Nous avons tous ri parce que nous savions qu'il taquinait Musa pour les détails qu'il avait ajoutés.

À peine Musa avait-il achevé son conte que la nuit est descendue sur le village. C'était comme si le ciel s'était brusquement retourné, passant du côté clair au côté sombre, apportant le sommeil à mes compagnons. Nous avons placé la viande fumée et le bidon d'eau près de la porte de la pièce que nous occupions. Je suis resté avec mes amis, mais je n'ai pas trouvé le sommeil avant le petit matin. Je me rappelais les soirées que je passais au coin du feu avec ma grand-mère. « Tu grandis tellement vite, me disait-elle. J'ai l'impression que c'est hier qu'on a célébré la cérémonie où tu as reçu ton nom. » Elle me regardait, les yeux brillants, avant de me la raconter une fois de plus.

Tous les membres de la communauté étaient présents. Avant la cérémonie, on avait préparé à manger en abondance, avec l'aide de tout le monde. Tôt le matin, les hommes avaient égorgé un mouton, l'avaient dépecé et avaient partagé sa viande entre les meilleures cuisinières du village pour que chacune d'elles prépare son meilleur

plat. Pendant que les femmes faisaient la cuisine, les hommes, dans la cour, se souhaitaient mutuellement la bienvenue d'une ferme poignée de main, riaient, s'éclaircissaient bruyamment la voix avant de parler. Les garçons qui traînaient autour d'eux pour écouter leurs conversations étaient chargés de certaines tâches : tuer les poulets derrière les huttes de cuisine, fendre du bois...

Près des huttes de cuisine au toit de chaume, les femmes chantaient en pilant le riz dans des mortiers. Elles lançaient leur pilon en l'air, claquaient plusieurs fois dans leurs mains avant de le rattraper, se remettaient à piler et à chanter. Les femmes les plus expérimentées claquaient non seulement plusieurs fois dans leurs mains mais faisaient aussi des gestes de « remerciement », le tout en harmonie avec leur chant. Dans les huttes, des filles assises par terre attisaient les braises du charbon de bois avec un éventail en bambou, une vieille assiette, ou simplement en soufflant sous les grosses marmites.

À neuf heures du matin, le repas était prêt. Tous avaient mis leurs plus beaux habits. Les femmes étaient particulièrement élégantes avec leurs jupes, chemisiers et robes aux superbes motifs, le *lappei* – longue pièce de coton enroulée autour de la taille –, ainsi que leurs extravagants foulards. Tous étaient d'humeur joyeuse et prêts à entamer la cérémonie qui durerait jusqu'à midi.

« L'imam est arrivé tard », racontait ma grand-mère.

On lui a présenté un grand plateau de métal sur lequel on avait disposé de la *leweh* (pâte de riz) et, sur le côté, des noix de cola et de l'eau dans unealebasse. Après s'être assis sur un tabouret au milieu de la cour, il a retroussé les manches de sa tunique blanche, a pétri la *leweh* et l'a divisée en plusieurs portions soigneusement moulées, puis a posé sur chacune une noix de cola. Il a lu plusieurs sourates du Coran et, après la prière, il a aspergé le sol d'eau pour convier les esprits des ancêtres.

L'imam a ensuite fait signe à ma mère de m'amener à lui. C'était la première fois que je sortais de la maison. Ma mère s'est agenouillée devant l'imam, qui m'a mouillé le front avec de l'eau de laalebasse et a récité d'autres prières, suivies de la proclamation de

mon nom. « On l'appellera Ishmael », a-t-il dit, et tout le monde a applaudi. Les femmes se sont mises à chanter et à danser. Ma mère m'a passé à mon père, qui m'a soulevé au-dessus de la foule, puis chacun m'a tenu un instant dans ses bras. J'étais devenu un membre de la communauté, appartenant à tous et dont tous prendraient soin.

On a alors apporté la nourriture sur de grands plats. Les anciens ont commencé à manger les premiers, tous dans un seul plat. Ils ont été suivis par les hommes puis par les garçons, avant que les femmes et les filles reçoivent leur part. Des chants et des danses ont couronné la fête. Pendant les réjouissances, j'étais confié à de vieilles femmes qui ne dansaient plus beaucoup. Elles me pressaient contre elles, me souriaient en m'appelant leur « petit mari ». Elles m'ont raconté mes premières histoires sur la communauté, et quand j'ai souri, elles ont commenté : « Il adore les histoires. Eh bien, tu es bien tombé, petit. »

J'ai souri à nouveau, comme en ce temps-là, en me rappelant le visage heureux de ma grand-mère à la fin de son récit. Mes compagnons ronflaient, alors que le vent du bout de la nuit rendait mes paupières lourdes.

*

À notre réveil, la viande fumée avait disparu. Nous nous sommes accusés les uns les autres du vol. Kanei a examiné les lèvres de Musa, qui s'est fâché, et ils ont commencé à se battre. J'allais les séparer quand Saidu m'a montré le sac déchiré au bord de la véranda.

— Ce n'est pas l'un de nous, a-t-il dit. Regardez, le sac est encore fermé. Une bête, sûrement, a chapardé la viande et elle ne doit pas être loin.

Il a pris un bâton et s'est dirigé vers les buissons. Moriba s'est penché, a indiqué les empreintes laissées sur le sol par l'animal. Plusieurs d'entre nous ont fait le tour du village tandis que les

autres suivaient les traces sur le sentier menant à la rivière. Nous étions sur le point d'abandonner les recherches quand Saidu a crié, de derrière le grenier du village :

— J'ai trouvé le voleur et il est en colère !

C'était un chien, occupé à mâchonner le dernier morceau de la viande fumée. En nous voyant approcher, il a aboyé et a abrité son butin entre ses pattes arrière.

— Sale cabot ! C'est à nous, ça !

Alhaji a pris le bâton de Saidu pour chasser l'animal, qui a disparu en emportant le morceau de viande dans les buissons. Secouant la tête, Saidu a ramassé le bidon d'eau et s'est dirigé vers le sentier. Nous l'avons tous suivi, Alhaji tenant encore le bâton.

Cet après-midi-là, nous avons cherché dans la brousse des fruits semblant comestibles. Nous ne parlions pas beaucoup en marchant. Le soir, nous nous sommes arrêtés au bord du sentier pour nous reposer.

— J'aurais dû le tuer, ce chien, a marmonné lentement Alhaji en roulant sur le dos.

J'ai demandé pourquoi.

— Oui, pourquoi ? a dit Moriba en écho. Ça n'aurait rien changé.

— Pour lui apprendre à manger la seule nourriture qu'on avait ! a répliqué Alhaji avec colère.

— Ça nous aurait fait de la bonne viande, a dit Musa.

— Je ne crois pas. En plus, on aurait eu du mal à la préparer.

Je me suis tourné vers Musa, qui était allongé près de moi.

— Vous me dégoûtez, les gars, à dire des choses pareilles.

Jumah a craché par terre, Musa s'est levé et a dit :

— Écoutez-moi...

— Il va encore raconter une histoire, a soupiré Alhaji.

— Oui, a confirmé Musa, enfin, pas vraiment une histoire. Mon père travaillait pour les Malais et il m'a dit qu'ils mangeaient du chien. Alors, si Alhaji avait tué ce chien, j'aurais bien aimé essayer d'en manger. Comme ça, quand j'aurais revu mon père, je lui aurais

dit quel goût ça a. Et il n'aurait pas été en colère, parce que j'avais une bonne raison de manger du chien...

Nous avons tous pensé en silence à nos familles. Musa avait réveillé en nous des choses auxquelles nous avons peur de penser.

*

Musa était chez lui à Mattru avec son père quand l'attaque s'était déclenchée. Sa mère était allée au marché acheter du poisson pour le repas du soir. Son père et lui avaient couru vers la place et l'avaient retrouvée, mais, alors qu'ils s'enfuyaient de la ville, elle était restée en arrière et ils ne s'en étaient aperçus que lorsqu'ils s'étaient arrêtés pour se reposer dans le premier village où ils étaient parvenus. En pleurant, le père avait dit à Musa de l'attendre pendant qu'il retournait chercher sa femme. Musa avait voulu l'accompagner. « Non, fils, reste ici, je te ramènerai ta mère », avait répondu le père. Peu après son départ, le village avait été attaqué et Musa avait dû fuir. Depuis, il n'avait pas cessé de fuir.

Alhaji était allé chercher de l'eau à la rivière quand les rebelles avaient donné l'assaut. Rentrant chez lui en courant, il avait trouvé la maison vide et avait crié en vain le nom de ses parents, de ses deux frères et de sa sœur.

Kanei s'était enfui avec ses parents mais avait perdu ses deux sœurs et ses trois frères dans la confusion. Ses parents et lui avaient sauté dans un bateau avec beaucoup d'autres pour traverser le Jong. Alors qu'ils étaient au milieu du fleuve, les rebelles avaient commencé à tirer sur eux depuis la berge. Pris de panique, ils avaient fait chavirer le bateau. Kanei avait gagné l'autre rive à la nage. En se hissant sur la berge, il avait vu des gens se noyer en criant malgré leurs efforts pour ne pas couler. Les rebelles les regardaient mourir et riaient. Kanei avait pleuré toute la nuit en suivant les survivants qui se dirigeaient vers un village situé plus bas sur le fleuve. Là, des gens lui avaient dit que ses parents étaient

passés. C'était l'espoir de les retrouver qui l'aidait à tenir depuis des mois.

Jumah et Moriba étaient voisins, et des roquettes avaient détruit leurs maisons pendant l'attaque. Ils avaient couru au quai pour y chercher leurs parents, des commerçants, mais ne les avaient pas trouvés. Ils étaient allés voir dans la forêt, là où leurs familles s'étaient cachées quelques semaines plus tôt, mais ils n'y étaient pas plus.

La famille de Saidu n'avait pas réussi à quitter la ville au moment de l'attaque. Avec ses parents et ses trois sœurs, âgées de dix-neuf, dix-sept et quinze ans, il était resté caché sous le lit toute la nuit. Au matin, les rebelles avaient pénétré dans la maison et avaient trouvé les parents et les trois sœurs. Saidu se trouvait au grenier, où il était monté prendre ce qu'il leur restait de riz pour l'emporter dans leur fuite, quand les rebelles avaient fait irruption. Retenant sa respiration, Saidu avait entendu ses sœurs crier tandis que les rebelles les violaient. Son père avait voulu intervenir, un rebelle lui avait donné un coup de crosse. En larmes, la mère de Saidu avait demandé pardon à ses filles de les avoir mises au monde pour qu'elles soient victimes d'une telle folie. Après avoir abusé plusieurs fois des jeunes filles, les rebelles avaient pillé tous les objets de valeur de la famille. Ils avaient emmené les filles et les parents avec eux.

« Aujourd'hui encore, je porte la souffrance que mes sœurs et mes parents ont ressentie. Quand je suis descendu du grenier, après le départ des rebelles, j'étais incapable de me tenir debout. J'avais l'impression qu'on m'arrachait les veines du corps. J'ai encore cette impression maintenant, car je ne peux pas m'empêcher de penser à ce qui est arrivé ce jour-là. Qu'est-ce que mes sœurs avaient fait de mal ? » avait demandé Saidu après nous avoir raconté son histoire, un soir dans un village abandonné.

Ce jour-là, j'avais compris pourquoi il gardait tout le temps le silence.



— Il faut repartir, a soupiré Kanei en époussetant son pantalon.

Nous avons décidé de marcher la nuit. Pendant la journée, nous chercherions à manger et nous dormirions à tour de rôle. La nuit, on aurait dit que nous marchions avec la lune. Elle nous suivait sous les nuages et nous attendait à l'autre bout des sentiers de la forêt. Elle disparaissait à l'aube mais revenait le soir suivant au-dessus de nos têtes. À mesure que les nuits passaient, son éclat ternissait. Parfois, le ciel pleurait des étoiles qui filaient dans l'obscurité puis disparaissaient avant que nos vœux montent jusqu'à elles. Sous ces étoiles et sous ce ciel, j'avais entendu des histoires, mais maintenant c'était comme si c'était le ciel qui nous racontait une histoire tandis que ses étoiles tombaient et se cognaient les unes contre les autres. La lune se cachait derrière les nuages pour ne pas voir ce qui se passait.

Dans la journée, le soleil ne montait plus lentement dans le ciel, comme avant. Il devenait éclatant dès qu'il apparaissait et ses rayons faisaient mal aux yeux. Les nuages dans le ciel bleu se heurtaient violemment, détruisant mutuellement leurs formations.

Un après-midi que nous cherchions à manger dans un village abandonné, un corbeau est tombé sur le sol. Il n'était pas mort mais n'arrivait plus à voler. Nous savions que c'était anormal, mais nous avions faim et, au point où nous en étions, tout faisait ventre. Tandis que nous plumions l'oiseau, Moriba a demandé quel jour nous étions. Nous avons tous réfléchi un moment pour nous rappeler le nom du dernier jour où nous menions une vie normale. Kanei a rompu le silence :

— Appelez-le comme vous voulez, c'est un jour de fête en tout cas.

— Mais un jour bizarre, a ajouté Musa. Je ne le sens pas bien. On ne devrait peut-être pas manger ce corbeau...

— Si voir tomber un oiseau porte malheur, on est déjà malheureux de toute façon, a argué Kanei. Vous faites ce que vous

voulez, mais moi je le mange, cet oiseau.

Il s'est mis à fredonner, et quand il s'est tu, le monde est devenu étrangement silencieux. Le vent était tombé, les nuages et les arbres ne bougeaient plus, comme s'ils attendaient que se produise un événement inimaginable.

*

La nuit a parfois une façon bien à elle de nous parler, mais nous ne l'écoutons presque jamais. Celle qui a suivi le jour où nous avons mangé le corbeau était trop sombre. Il n'y avait aucune étoile dans le ciel et, en marchant, nous avions l'impression que l'obscurité s'épaississait. Nous n'étions pas dans une forêt dense, mais nous y voyions à peine et nous nous tenions par la main. Nous continuions à avancer parce que nous ne pouvions pas nous arrêter au milieu de nulle part. Après avoir marché des heures, nous sommes arrivés à un pont de rondins. La rivière coulait lentement dessous, comme assoupie. Au moment où nous nous apprêtions à traverser, nous avons entendu des pas de l'autre côté. Ils se dirigeaient vers nous. Nous nous sommes lâché la main pour nous cacher dans les fourrés. J'étais étendu par terre avec Alhaji, Jumah et Saidu.

De l'autre côté du pont sont apparues trois silhouettes vêtues de chemises blanches. Deux étaient de la même taille, la troisième plus petite. Elles portaient des vêtements sous le bras. Elles se tenaient par la main et, après avoir traversé, elles se sont figées, comme si elles sentaient notre présence. Elles ont marmonné quelque chose que je n'ai pas saisi parce que leurs voix bourdonnaient, comme si leur nez était obstrué. Puis les deux plus grandes ont tiré la petite par les bras. L'une voulait prendre la même direction que nous, l'autre la direction opposée. Le cœur battant, j'essayais de distinguer leurs traits, mais il faisait trop noir. Au bout d'une minute, elles ont décidé de continuer dans la direction d'où nous venions.

Nous ne sommes sortis de notre cachette qu'au bout de quelques minutes. Nous respirions tous difficilement. Kanei nous a appelés

l'un après l'autre à voix basse. Seul Saidu n'a pas répondu. Nous l'avons trouvé étendu au pied d'un buisson, nous l'avons secoué, nous avons crié son nom, mais il ne répondait pas. Alhaji et Jumah se sont mis à pleurer. Avec l'aide de Kanei, j'ai traîné Saidu sur le sentier et je me suis assis à côté de lui. Il ne bougeait toujours pas. Les mains tremblantes et la tête lourde, je me demandais ce que nous allions faire. Je ne me rappelle plus lequel d'entre nous a murmuré :

— C'est peut-être à cause du corbeau qu'on a mangé.

La plupart de mes compagnons pleuraient, mais moi je n'y arrivais pas. Je fixais la nuit comme si j'y cherchais quelque chose.

*

Le passage de la nuit au jour n'était pas progressif. L'obscurité se levait brusquement, laissant le soleil nous inonder de sa clarté. Nous étions tous assis au milieu du sentier où Saidu gisait toujours, le front moite de sueur, la bouche entrouverte. J'ai approché une main de son nez pour sentir s'il respirait. Les autres se sont levés, et quand j'ai retiré ma main, ils m'ont tous regardé, comme s'ils attendaient que je dise quelque chose.

— Je ne sais pas, ai-je murmuré.

Ils ont tous mis leurs mains sur leur tête. L'expression de leurs visages disait qu'ils craignaient d'entendre autre chose, quelque chose que nous savions possible mais que nous avions peur d'accepter.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? a demandé Moriba.

— On ne peut pas rester éternellement ici, a remarqué Musa.

— Il va falloir le porter jusqu'au prochain village, même si c'est loin, a dit Kanei. Aidez-moi à le lever.

Nous avons mis Saidu debout et Kanei l'a porté sur son dos de l'autre côté du pont. La rivière jusque-là tranquille s'est mise à couler bruyamment entre les rochers et les noix de palmier. À peine étions-nous sur l'autre rive que Saidu a commencé à tousser. Kanei

l'a fait asseoir et nous l'avons entouré. Il a vomi pendant quelques minutes, s'est essuyé la bouche avant de déclarer :

— C'est des fantômes qu'on a croisés, cette nuit. Je le sais.

Nous étions tous de son avis.

— J'ai dû m'évanouir quand ils se sont mis à parler.

Il a tenté de se relever et nous l'avons tous aidé. Il nous a repoussés en disant :

— Ça ira. Allons-y.

— Tu n'as pas froid aux yeux depuis que t'es ressuscité des morts, a commenté Musa.

Nous avons repris notre marche en riant. Mes mains ont recommencé à trembler, et cette fois j'ignorais pourquoi. La journée était lugubre et pendant tout le trajet jusqu'au prochain village nous n'avons pas arrêté de demander à Saidu si ça allait.

*

Il était midi quand nous sommes arrivés dans un village très peuplé. J'étais stupéfait de découvrir un endroit aussi animé et bruyant en pleine guerre. C'était le plus grand village que nous avions vu jusque-là et on devait probablement y tenir un marché. Des gens jouaient de la musique et dansaient, des enfants couraient, et l'odeur alléchante des galettes de manioc cuites dans l'huile de palme flottait dans l'air.

En traversant le village pour trouver un coin où nous asseoir à l'écart de la foule, nous avons croisé des visages familiers. Des gens nous saluaient d'un geste hésitant. Nous nous sommes assis sur un tronc d'arbre, sous un manguier. Une femme s'est approchée de nous et a déclaré en me désignant :

— Toi, je te connais.

Ses traits ne me disaient rien, mais elle a affirmé qu'elle nous connaissait, ma famille et moi. Selon elle, Junior était venu à ma recherche dans ce village quelques semaines plus tôt, et elle avait également vu ma mère, mon père et mon petit frère dans un village

voisin, situé à deux jours de marche. Elle nous a indiqué le chemin et a conclu en disant :

— Dans ce village, il y a beaucoup de réfugiés de Mattru et de la zone minière exploitée par la Sierra Rutil. Chacun de vous retrouvera peut-être sa famille ou en aura des nouvelles.

Elle s'est levée et nous a quittés. Moi, j'avais envie de partir tout de suite, mais nous avons finalement décidé de passer la nuit dans le village. Il fallait aussi que Saidu se repose, même s'il répétait qu'il allait bien. J'étais heureux de savoir que ma mère, mon père et mes deux frères avaient réussi à se retrouver. Peut-être même que mes parents se sont remis ensemble, ai-je pensé.

Nous sommes allés nous baigner à la rivière et nous avons joué à cache-cache dans l'eau. Tout le monde souriait.

Le soir, nous avons volé une marmite de riz et du manioc, et nous avons mangé sous les caféiers à l'entrée du village. Nous avons ensuite lavé la marmite avant de la remettre à sa place. Comme nous n'avions aucun endroit où dormir, nous avons choisi au hasard la véranda d'une maison une fois que tous ses habitants y étaient rentrés.

Cette nuit-là, je n'ai pas dormi. Mes mains se sont mises à trembler dès que mes compagnons ont commencé à ronfler. J'avais le pressentiment qu'un malheur allait arriver. Les chiens gémissaient en courant d'un bout à l'autre du village. Alhaji s'est redressé, est venu s'asseoir à côté de moi.

— Les chiens m'ont réveillé, a-t-il dit.

— Moi, je ne pouvais pas dormir, ai-je répondu.

— C'est parce que tu es impatient de revoir ta famille. Moi aussi.

Il s'est levé et a ajouté :

— Tu ne trouves pas le comportement des chiens curieux ?

L'une des bêtes s'est approchée et s'est mise à hurler. D'autres l'ont imitée. Leurs cris me perçaient le cœur.

— Si, ai-je répondu. On dirait des êtres humains qui pleurent.

— Exactement ce que je pensais. Je crois que les chiens voient des choses que nous ne voyons pas. Il se prépare quelque chose.

Silencieux, nous avons fixé l'obscurité. Les chiens ont hurlé jusqu'à ce que le ciel s'éclaircisse, puis les bébés ont pris le relais. Comme les gens commençaient à se lever, il fallait évacuer la véranda. Alhaji et moi avons réveillé les autres, mais quand Alhaji a secoué Saidu, il n'a pas réagi.

— Lève-toi, il faut partir, maintenant, a grogné Alhaji en le remuant plus fort.

Du bruit dans la maison annonçait que ses occupants se préparaient à sortir.

— Saidu, Saidu, a doucement chantonné Kanei. Il s'est peut-être encore évanoui.

Un homme est sorti de la maison avec un seau d'eau et nous a salués. Son sourire nous a fait comprendre qu'il savait depuis la veille au soir que nous étions couchés dans sa véranda.

— Ça devrait faire l'affaire, a-t-il dit en aspergeant d'eau froide le visage de Saidu.

Mais Saidu ne bougeait pas. Il demeurait étendu sur le ventre, le nez dans la poussière. Ses mains, tournées vers le ciel, étaient toutes blanches. L'homme l'a retourné et lui a tâté le pouls. Saidu avait le front plissé, couvert de sueur, la bouche ouverte. Des traces de larmes séchées marquaient le coin de ses yeux et ses joues.

— Vous connaissez quelqu'un dans ce village ? a demandé l'homme.

Nous avons tous fait non de la tête. Il a soupiré, reposé son seau et placé ses deux mains sur sa tête.

— Qui est le plus âgé ?

Kanei a levé la main. L'homme l'a entraîné dehors, lui a murmuré quelque chose à l'oreille et Kanei s'est mis à pleurer. Il nous a alors fallu accepter que Saidu nous avait quittés. Tous les autres pleuraient aussi, mais pas moi. J'avais la tête qui tournait et les mains tremblantes. Je sentais une chaleur au creux de mon ventre. Mon cœur battait lentement mais fort. L'homme et Kanei sont partis puis revenus avec deux villageois qui portaient une civière en bois. Ils ont placé Saidu dessus et nous ont demandé de les suivre.

Le même jour, les habitants du village ont lavé le corps de Saidu et l'ont préparé pour l'enterrement. Ils l'ont enveloppé d'un drap blanc et l'ont étendu dans un cercueil en bois posé sur une table, dans la salle de séjour de la maison dont la véranda nous avait tenu lieu de chambre.

— L'un de vous est-il de sa famille ? nous a demandé un homme grand, mince et musclé.

C'était le responsable des cérémonies d'enterrement du village. Nous avons tous répondu non et j'ai eu l'impression de renier Saidu, notre ami, notre compagnon de voyage. Il faisait partie de notre famille, mais ce que voulait l'homme, c'était un vrai parent qui puisse autoriser son enterrement.

— L'un de vous connaît-il sa famille ? a insisté l'homme.

Kanei a levé la main.

— Moi.

L'homme lui a fait signe de venir là où il se trouvait, de l'autre côté du cercueil. Il lui a parlé et j'ai essayé de deviner ce qu'il lui disait en décryptant les gestes qu'il faisait de la main droite. La gauche pressait l'épaule de Kanei, qui écoutait en hochant la tête.

Kanei est revenu s'asseoir avec nous sur un des tabourets fournis pour le service funèbre, auquel nous étions les seuls à assister, avec l'homme qui nous avait laissés dormir dans sa véranda. Les autres habitants étaient assis, silencieux, devant leurs maisons. Ils se sont levés quand nous avons traversé une partie du village pour nous rendre au cimetière.

Je n'arrivais pas à croire que Saidu nous avait vraiment quittés. Je m'accrochais à l'idée qu'il n'était qu'évanoui et qu'il se lèverait bientôt. Ce n'est que lorsque les fossoyeurs l'ont mis dans un trou et ont commencé à le recouvrir de terre que j'ai compris qu'il ne se relèverait jamais. Il ne restait de lui qu'un souvenir. Ma gorge est devenue douloureuse. Ayant du mal à respirer, j'ai ouvert la bouche. L'homme qui nous avait demandé si nous étions de la famille a lu des sourates. Alors seulement, je me suis mis à pleurer, laissant mes larmes tomber sur le sol et disparaître dans la poussière de

l'été. Les villageois qui avaient porté Saidu ont placé des pierres autour de la tombe pour retenir la terre.

Après l'enterrement, il n'y avait plus que nous dans le cimetière où s'alignaient des monticules de terre. Un petit nombre étaient plantés d'une latte de bois portant un nom. Les autres morts étaient anonymes. Saidu venait de les rejoindre. Nous sommes restés longtemps, comme si nous attendions quelque chose. Mais nous étions jeunes – nous avions tous treize ans à présent, excepté Kanei, qui en avait seize – et totalement désespérés. Je ne comprenais pas ce que je ressentais, et la confusion de mes sentiments me donnait mal à la tête. Nous avons quitté le cimetière à l'approche de la nuit. Le village était silencieux. Nous nous sommes assis sur le tronc d'arbre qui nous avait accueillis à notre arrivée. Aucun de nous ne songeait à aller dormir dans une véranda. Kanei nous a expliqué qu'il avait fallu enterrer Saidu tout de suite parce que la coutume du village interdisait d'attendre le lendemain. C'était ça ou partir en emmenant Saidu. Personne n'a répondu. Kanei a cessé de parler et les chiens ont recommencé à hurler.

Perturbés, nous nous sommes mis à aller et venir dans le village. La plupart des habitants ne dormaient pas, nous les entendions murmurer quand les chiens se taisaient ou allaient aboyer à l'autre bout du village. Je me suis souvenu que, quelques semaines plus tôt, Saidu nous avait expliqué que des parties de lui mouraient lentement chaque jour. Peut-être est-il mort totalement le soir où il nous a parlé d'une voix étrange après que nous avions survécu à l'attaque d'hommes armés de machettes, de haches et de lances, ai-je pensé. Mes mains et mes pieds ont été pris d'un tremblement qui s'est prolongé toute la nuit. Inquiet, j'appelais sans cesse mes amis par leur nom pour qu'ils ne s'endorment pas. Je craignais qu'ils ne meurent s'ils s'abandonnaient au sommeil. À la fin de la nuit, Kanei a dit que nous devrions partir pour le prochain village dès le lever du jour.

— Je ne supporterai pas de passer une autre nuit à entendre ces chiens. Ils me terrifient, a-t-il ajouté.



Ce matin-là, nous avons remercié les hommes qui nous avaient aidés à enterrer Saidu.

— Vous saurez toujours où il repose, nous a dit l'un d'eux.

J'ai acquiescé de la tête, mais je savais que nos chances de revenir dans ce village étaient minces, car nous ne maîtrisions absolument pas notre avenir. À peine étions-nous capables de survivre.

Quand nous avons quitté le village, tous les habitants se sont mis en rang pour nous regarder partir. J'avais peur : cela me rappelait le moment où nous avons traversé le village avec le corps de Saidu. Nous sommes passés devant le cimetière en prenant le chemin qui, nous l'espérions, nous conduirait à nos familles, et nous nous sommes arrêtés. Le soleil frappait les tombes, un léger vent agitait les arbres qui les entouraient et dont les branches se balançaient avec grâce. Une colonne de fumée s'échappant d'une maison s'élevait vers le ciel. Je l'ai regardée disparaître. Nous faisons nos adieux à notre ami dont, comme aurait dit ma grand-mère, « le voyage temporaire sur cette terre avait pris fin ». Le nôtre continuait.

En repartant, nous sanglotions tous. Le chant des coqs s'estompait, nous rendant plus conscients de notre silence, un silence qui demandait : qui sera le prochain ? La question était dans nos yeux quand nous nous regardions. Nous marchions d'un pas rapide, comme pour prolonger le jour, comme si nous redoutions que la nuit, en tombant, ne tourne une page incertaine de notre vie.

11

Nous avons marché jusqu'au moment où le chant des oiseaux, brisant le silence de la nuit, a annoncé le matin. Alors que nous étions assis au bord du chemin, Moriba s'est mis à sangloter. Il se tenait à l'écart, comme il le faisait avec Saidu, et jouait avec une branche pour distraire son esprit de ce qu'il ressentait. Tous les autres sauf moi se sont mis à pleurer aussi et se sont rapprochés de Moriba. Assis seul, je pressais mes mains contre mon visage pour retenir mes larmes. Au bout de quelques minutes, mes amis ont cessé de pleurer et nous sommes repartis sans dire un mot. Nous savions tous que nous ne pouvions pas nous abandonner longtemps au chagrin si nous voulions rester en vie.

— Je suis pressé d'arriver à ce village, a dit Alhaji en souriant. Ah, je vais serrer ma mère très fort dans mes bras ! Elle se plaint toujours quand je fais ça : « Arrête d'écraser mes vieux os si tu veux que je reste en vie. » Elle est marrante.

Kanei a tendu les bras comme pour attraper le soleil.

— J'ai le pressentiment qu'on va retrouver nos familles, ou tout au moins qu'on aura de leurs nouvelles, a-t-il dit en se tournant vers Alhaji. Il paraît que ta sœur est belle. Hé, je suis toujours ton copain, hein ?

Nous avons tous éclaté de rire ; Alhaji s'est jeté sur Kanei et ils ont lutté dans l'herbe. Puis ils nous ont rejoints sur le chemin en chantant un des airs de S. E. Rogie : « Me lance pas ce regard noir, me lorgne pas comme ça », et nous avons tous enchaîné, comme si c'était un des moments les plus heureux de notre vie. Puis, lentement, le silence est revenu.

Une partie du ciel était bleue, l'autre assombrie de nuages immobiles. Le vent a brisé une branche dans la forêt avec un craquement qui ressemblait à une plainte. Je n'ai pas été le seul à le remarquer : mes amis ont cessé de parler et ont tendu l'oreille. Le vent a forcé. Les feuilles des arbres se frottaient les unes contre les autres en lui résistant. D'autres branches se sont cassées et la plainte s'est faite plus forte. Les arbres semblaient souffrir, ils s'inclinaient dans toutes les directions, se giflaient les uns les autres. Les nuages ont envahi la partie bleue du ciel. Une averse a éclaté, avec du tonnerre et des éclairs, qui a duré moins d'un quart d'heure. Puis le ciel a retrouvé son bleu le plus pur. Je marchais, perplexe, sous le soleil, mes vêtements trempés. Le soir, il s'est remis à pleuvoir. Des trombes d'eau tombaient du ciel et nous fouettaient. Nous avons continué à marcher en nous essuyant le visage pour tenter d'y voir. Quand il est devenu impossible d'aller plus loin, nous nous sommes assis au pied de gros arbres et nous avons attendu. Chaque fois qu'un éclair illuminait la forêt, je voyais où étaient les autres. Ils avaient tous le visage sur les genoux, les bras croisés.

Les dernières heures de la nuit ont été longues. Quand la pluie a cessé, il faisait jour. Nous tremblions, l'extrémité des doigts pâle et fripée.

— On a l'air de poulets mouillés ! s'est exclamé Musa en riant quand nous sommes sortis de dessous les arbres.

Dans une clairière que le soleil commençait à atteindre, nous avons tordu nos maillots, les avons étendus sur des buissons et nous nous sommes assis au soleil, pour sécher nous aussi.

Il était presque midi quand nous avons remis nos vêtements humides et que nous sommes repartis. Au bout de quelques heures, nous avons entendu un coq chanter au loin. Musa a fait un bond et nous avons tous éclaté de rire.

Nous approchions enfin du village où nous retrouverions peut-être nos familles. Je ne pouvais pas m'empêcher de sourire. La forêt a fait place aux caféiers, des traces de pas sont apparues sur le sentier. Le vent nous apportait des bruits de voix, de riz pilé dans un

mortier. Certains maintenant qu'il y avait de la vie devant nous, nous avons pressé le pas. Après les caféiers, il y avait une petite bananeraie et nous sommes tombés sur un homme qui coupait des régimes mûrs. Nous ne pouvions pas voir son visage, que les feuilles nous dissimulaient.

— Bonjour, a dit Kanei.

L'homme nous a regardés par-dessus une feuille de bananier, a épongé la sueur de son front et s'est dirigé vers nous. Tandis qu'il avançait lentement en faisant bruire les feuilles sèches, la vue de son visage a ravivé ma mémoire.

Il était à présent plus ridé et plus maigre que la dernière fois que je l'avais rencontré. Il s'appelait Gasemu, Ngor[7] Gasemu, et c'était l'un des célibataires les plus connus de ma ville. Tout le monde alors parlait de lui. Les anciens disaient : « Il est assez âgé et responsable pour se trouver une bonne épouse, mais il préfère être seul, il aime cette vie sans attaches. » Il ne répondait jamais aux remarques et ne s'en offusquait pas. Il faisait lui-même sa cuisine, et quand il était las de la faire, il se contentait de *gari*[8] avec du miel. À une certaine époque, il lui arrivait de ne manger que ça pendant une semaine. Aussi ma mère avait-elle décidé de lui apporter une assiette pleine tous les soirs. « Cette mangeaille, c'est mauvais pour toi », lui disait-elle, et il souriait en se frottant la tête.

Arrivé au sentier, Gasemu s'est arrêté et a scruté nos visages. Il a souri et j'ai su que c'était bien le Ngor Gasemu que je connaissais, car il lui manquait une dent de devant.

— Vous voulez m'aider à apporter des bananes au village, les gars ? a-t-il demandé du ton que prennent les adultes pour faire comprendre aux jeunes qu'ils n'ont pas intérêt à répondre non. Allez, venez.

Il nous a fait signe de le suivre dans la bananeraie et nous lui avons emboîté le pas tandis qu'il agitait la main comme s'il nous tirait avec une ficelle invisible. Lorsque je me suis approché de lui, il a posé une main sur mon épaule et m'a caressé la tête.

— Tu fais toujours des bêtises ? s'est-il enquis.

— On n'a plus le temps pour les bêtises, maintenant.

— Tu as l'air triste. Ton front luisait naturellement quand tu étais enfant. Tes parents et moi, on trouvait ça curieux. On pensait que c'était parce que tu étais tout le temps heureux. Ta mère disait que tu souriais même en dormant. Mais ensuite, quand tu as commencé à faire des bêtises et à piquer des colères, ton front brillait encore plus. Là, on n'avait plus d'explication. Et maintenant que je te retrouve, il ne brille plus du tout.

Gasemu m'a longuement regardé, puis il s'est éloigné et a montré à mes compagnons comment soulever un régime de bananes et le porter sur l'épaule, pas sur la tête.

— Comme ça, vous ne le cassez pas en deux.

J'ai soulevé moi aussi un régime et j'ai attendu que Gasemu ramasse sa cruche d'eau, sa machette et le dernier régime.

— Comment tu... ai-je commencé.

Il m'a interrompu :

— Tes parents et tes frères seront heureux de te voir. Ils parlent de toi tous les jours et prient pour que tu sois en sécurité. Ta mère pleure tout le temps, elle supplie les dieux et les ancêtres de te rendre à elle. Ton frère aîné était parti à ta recherche, mais il est revenu il y a une semaine, avec une mine affligée. Je crois qu'il se reproche de t'avoir perdu.

Je me suis arrêté et j'ai laissé tomber mes bananes. Comme il continuait à avancer, j'ai rapidement ramassé le régime et je l'ai rejoint.

— Ils seront étonnés de te voir, a-t-il dit, marchant lentement devant moi.

J'avais envie de me débarrasser des bananes et de courir vers le village. Mes paupières battaient nerveusement, ma tête tournait, comme si le vent me traversait le cerveau. J'avais l'impression que mon cœur allait exploser d'excitation et de tristesse si j'attendais plus longtemps, mais l'étroitesse du sentier m'empêchait de dépasser ceux qui étaient devant moi.

Au bout de quelques minutes, nous sommes parvenus à une rivière et j'ai pensé, rempli de joie, que nous étions presque arrivés,

car la plupart des villages se trouvent au bord d'une rivière. Mais nous n'y étions pas encore.

— Le village se trouve derrière la colline, a annoncé Gasemu.

La pente était longue et le chemin flanqué de blocs de pierre poussés sur le côté par ceux qui l'avaient tracé. Il montait en lacets jusqu'au sommet, où nous avons tous dû nous reposer quelques minutes. Furieux de cette perte de temps, je me suis assis sur un rocher à l'écart du groupe. Mes yeux ont suivi le ruban brun poussiéreux qui descendait jusqu'à la forêt, où j'ai aperçu les toits de chaume et de tôle du village. Une partie de moi marchait déjà vers les maisons, l'autre attendait impatiemment sur la colline. Gasemu a fait passer sa cruche, que j'ai refusée. Quand elle lui est revenue, nous avons à nouveau soulevé les régimes et nous avons commencé à descendre. Je suis passé devant tout le monde pour être le premier et pouvoir marcher vite.

*

En descendant la colline, j'ai entendu des coups de feu. Des aboiements de chiens. Des cris. Laissant tomber les bananes, nous nous sommes mis à courir pour fuir la pente à découvert. Une épaisse fumée couronnée de flammèches montait du village.

Cachés dans les fourrés, nous avons écouté. Des enfants vagissaient, des hommes poussaient des cris qui perçaient la forêt et couvraient les hurlements aigus des femmes. Finalement, les coups de feu ont cessé et le monde s'est tu, comme s'il écoutait lui aussi. J'ai dit à Gasemu que je voulais aller au village. Il m'a retenu, mais je l'ai poussé dans les buissons et j'ai dévalé la pente. Je ne sentais pas mes jambes. Les maisons étaient en feu, des douilles de balles couvraient le sol comme des feuilles de manguiier le matin. Je ne savais pas où commencer à chercher ma famille. Gasemu et mes amis m'avaient suivi et, immobiles, nous regardions tous le village en flammes. Je suais à cause de la chaleur, mais je n'avais pas peur. Des clous sautaient des toits de tôle et, projetés sur un toit de

chaume voisin, augmentaient encore la colère du feu. Des cris et des coups sourds frappés à une porte ont résonné, quelques mètres plus bas. Nous avons couru le long des caféiers, derrière les maisons, jusqu'à celle d'où provenaient les cris. Il y avait des gens bloqués à l'intérieur, où le feu faisait déjà rage, sortant par les fenêtres et le toit. Avec un mortier, nous avons enfoncé la porte, mais il était trop tard. Deux personnes seulement se sont ruées dehors, une femme et un enfant. Enveloppés de flammes, ils se sont mis à courir dans le village, se heurtant aux obstacles qui leur barraient la route, repartant dans une direction puis dans une autre. La femme est tombée, elle a cessé de bouger. Avec un cri aigu, l'enfant s'est assis près d'un arbre et n'a plus remué. Tout s'est passé si vite que nous sommes restés immobiles, plantés sur le sol. Les cris de l'enfant résonnaient dans ma tête comme s'ils continuaient à vivre en moi.

Gasemu, qui s'était éloigné de l'endroit où je me trouvais, a poussé une exclamation à l'autre bout du village. Nous l'avons rejoint en courant. Plus de vingt corps gisaient face contre terre, alignés, reliés par le sang qui coulait de leurs blessures. Gasemu sanglotait en les retournant. Certains avaient les traits figés en un masque indiquant combien ils avaient eu peur en attendant que les balles les transpercent par-derrière. Quelques-uns avaient avalé de la terre, peut-être en respirant pour la dernière fois. C'étaient pour l'essentiel des hommes d'une vingtaine d'années.

D'autres sentiers du village étaient jonchés des restes à demi calcinés de ceux qui s'étaient battus pour s'échapper de leur maison en flammes et étaient finalement morts dehors. Ils étaient allongés sur le sol dans diverses postures de souffrance, les uns tendant les mains vers leur tête, où les os blancs des mâchoires étaient visibles, d'autres recroquevillés comme des enfants dans le ventre maternel.

Le feu commençait à mourir et je courais partout dans le village, cherchant quelque chose que je ne voulais pas voir. D'un regard hésitant, je scrutais les visages, les corps brûlés, mais ils étaient impossibles à identifier et il y en avait trop.

— Ils logeaient là, m'a dit Gasemu en me montrant une des maisons incendiées.

Les flammes avaient dévoré la porte et l'encadrement des fenêtres ; la terre des murs s'effritait, révélant les cordes par lesquelles un reste de feu continuait à se propager.

Tout mon corps était en état de choc, seuls mes yeux s'ouvraient et se fermaient lentement. Quand j'ai voulu remuer les jambes pour faire circuler mon sang, je me suis effondré, les mains sur le visage. J'avais l'impression que mes yeux devenaient trop grands pour leurs orbites. Je les sentais grossir. Soudain, la douleur a arraché mon corps à sa torpeur et je me suis précipité à l'intérieur de la maison. Sans la moindre peur, je suis passé d'une pièce enfumée à l'autre. Le sol était jonché de tas de cendres. J'ai hurlé de toutes mes forces. Pris de sanglots, j'ai frappé les murs minces qui continuaient à brûler. Mes poings et mes pieds heurtaient les cloisons brûlantes, mais je ne sentais rien. Quand Gasemu et les autres m'ont entraîné dehors, j'ai continué à donner des coups de poing et des ruades dans le vide.

— Je les ai cherchés, je ne les ai trouvés nulle part, a dit Gasemu.

J'étais assis par terre, les jambes allongées dans la poussière, la tête entre les mains. Fou de rage, j'avais l'impression que mon cœur allait exploser. En même temps, je sentais peser sur ma tête quelque chose d'extrêmement lourd qui me faisait mal au cou.

Si nous ne nous étions pas arrêtés au sommet de la colline pour nous reposer, si nous n'étions pas tombés sur Gasemu, j'aurais retrouvé ma famille, pensais-je. J'avais la tête brûlante comme si elle était en feu, elle aussi. J'ai plaqué mes mains sur mes tempes et je les ai pressées, vainement. Je ne savais pas ce qui m'arrivait. Je me suis levé, je me suis approché de Gasemu par-derrière, j'ai noué mes bras autour de son cou et j'ai serré.

— Je peux plus respirer, a-t-il bégayé en se débattant.

Il m'a repoussé, je suis tombé près d'un mortier. J'ai empoigné le pilon, je l'ai abattu sur Gasemu. Il s'est écroulé, s'est relevé, du sang lui coulait du nez. Mes amis me retenaient. Il m'a regardé et a murmuré tristement :

— Je ne pouvais pas savoir que ça arriverait.

Il est allé s'asseoir au pied d'un manguier en essuyant son nez ensanglanté.

Mes amis me maintenaient plaqué contre le sol et discutaient avec véhémence. Les uns affirmaient que c'était la faute de Gasemu si nous n'avions pas revu nos parents. Les autres répondaient que sans lui nous serions tous morts. Je m'en fichais. J'aurais préféré revoir ma famille, même pour mourir avec elle. Mes copains ont commencé à se battre. Alhaji a poussé Jumah contre une des maisons et le pantalon de ce dernier a pris feu. Jumah s'est mis à hurler en se roulant par terre et en se donnant des tapes pour éteindre les flammes. Il s'est relevé, a ramassé une pierre, l'a lancée sur Alhaji. Elle l'a atteint à l'arrière du crâne et du sang a coulé sur son cou. Furieux, Alhaji s'est rué sur Jumah, mais Gasemu est intervenu. Il a éloigné Alhaji, a pansé sa blessure avec un chiffon. Silencieux et furieux, nous l'avons regardé faire, dans les ruines du village où notre voyage semblait avoir pris fin.

— C'est la faute de personne, a dit lentement Gasemu.

Exaspéré par ses propos, j'allais de nouveau me jeter sur lui quand j'ai entendu des voix s'approchant du village. Nous nous sommes couchés à terre parmi les caféiers.

Un groupe d'une dizaine de rebelles est entré dans le village, riant, échangeant des tapes dans la main. Deux d'entre eux semblaient à peine plus âgés que moi. Leurs vêtements étaient tachés de sang et l'un des deux tenait par les cheveux la tête d'un homme. Du sang coulait encore là où il y avait eu le cou. L'autre portait un bidon d'essence et une grosse boîte d'allumettes. Les rebelles se sont assis par terre et ont joué aux cartes en fumant de la marijuana et en se vantant de leurs exploits.

— On a cramé trois villages, aujourd'hui, a dit le plus maigre du groupe avec un rire.

Un autre, le seul vêtu d'un uniforme complet, a renchéri :

— Ouais, en quelques heures seulement. Trois, c'est drôlement bien.

Jouant avec son arme, un G3, il a poursuivi :

— Moi, c'est surtout ici que j'ai pris mon pied. On a chopé tout le monde, personne s'est échappé. Du beau travail. Le commandant sera content.

Il a regardé le reste des rebelles, qui avaient cessé de jouer pour l'écouter. Ils l'ont approuvé de la tête avant de reprendre la partie.

— Dans les deux derniers villages, y en a qui ont réussi à se tirer, a remarqué l'autre rebelle, qui se tenait debout.

Il s'est frotté le front comme s'il se demandait pourquoi et a ajouté :

— Ils ont dû voir la fumée qui montait d'ici et ils ont compris qu'il se passait quelque chose. Faudrait changer de tactique. La prochaine fois, on attaquera tous les villages en même temps.

Les autres ne l'écoutaient pas avec autant d'attention que son compagnon en uniforme. Ils ont continué à jouer aux cartes et à bavarder pendant un long moment, et soudain, sans raison apparente, ils ont tiré en l'air. Quelqu'un de mon groupe a sursauté et a fait crisser des feuilles mortes de caféier. Abandonnant leurs cartes, les rebelles ont couru se mettre à couvert. Deux sont revenus vers nous, l'arme braquée devant eux. Ils ont fait rapidement quelques pas puis se sont accroupis. Comme si nous nous étions donné le mot, nous nous sommes tous levés d'un bond et nous avons foncé vers les arbres, poursuivis par les balles. Gasemu courait devant et semblait savoir où il allait. Nous l'avons tous suivi.

Parvenu à la lisière de la forêt, Gasemu s'est arrêté et a attendu que nous le rejoignons.

— Suivez ce sentier, nous a-t-il dit. Tout droit.

En me regardant, il a esquissé un sourire. Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'a rendu plus furieux encore. Je l'ai dépassé et j'ai descendu le sentier envahi d'herbe. J'étais derrière Alhaji, qui écartait les broussailles comme un plongeur remontant à la surface pour respirer. Des branches me giflaient, derrière nous les coups de feu se rapprochaient. Nous nous sommes enfoncés dans la forêt. Le chemin avait disparu, mais nous avons continué à courir jusqu'à ce que le ciel avale le soleil et donne naissance à la lune. Les balles sifflaient toujours derrière nous et nous pouvions maintenant les

voir, incandescentes, lorsqu'elles perçaient les buissons. La lune a disparu et a emporté les étoiles avec elle, faisant pleurer le ciel. Ses larmes nous ont sauvé des balles rougeoyantes.

Nous avons passé la nuit dans les fourrés détrempés. Nos poursuivants avaient renoncé. Gasemu sanglotait comme un enfant. J'avais toujours peur quand ce genre de chose arrivait. Petit, j'avais appris que les hommes ne pleurent que lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement. Gasemu se roulait sur le sol. Quand nous avons enfin trouvé le courage de le relever, nous avons découvert pourquoi il pleurait. Il avait été blessé pendant notre fuite. Sa jambe droite saignait et commençait à enfler. Il se tenait le flanc et refusait d'enlever sa main. Lorsque Alhaji l'a écartée, nous avons vu qu'il avait été touché là aussi. Libéré de la main qui le retenait, le sang s'est mis à s'échapper comme l'eau d'une rivière brisant une digue. Alhaji m'a demandé de l'arrêter en plaquant ma main sur la plaie. Le sang continuait à couler entre mes doigts. Gasemu m'a regardé ; ses yeux tristes commençaient à s'enfoncer dans leurs orbites. Il a réussi à lever péniblement sa main droite pour la poser sur mon poignet. Il avait cessé de sangloter, mais des larmes coulaient encore de ses yeux, moins fort cependant que le sang qu'il perdait. Ne supportant plus la scène, Musa s'est évanoui. Alhaji et moi avons défait la chemise de Gasemu et l'avons nouée autour de son torse pour arrêter le sang. Les autres nous regardaient, le visage tendu. Musa a repris conscience et les a rejoints.

Entre deux hoquets, Gasemu nous a expliqué qu'il y avait un *wahlee*[\[9\]](#) à proximité et que si nous retournions en arrière il nous montrerait comment trouver le sentier pour y aller. Nous avons manqué la bifurcation pendant la nuit. Gasemu a passé ses bras autour de mes épaules et de celles d'Alhaji. Nous l'avons soulevé et nous avons commencé à marcher lentement entre les buissons. Toutes les cinq minutes, nous le faisons asseoir et nous essuyions son front couvert de sueur.

Il était midi passé quand tout son corps s'est mis à trembler. Il nous a demandé de l'allonger par terre. Se tenant le ventre, il se roulait d'un côté à l'autre. Puis sa respiration s'est accélérée et il

s'est figé. Étendu sur le dos, il regardait le ciel. Un spasme a agité ses jambes puis ses bras et finalement ses doigts, mais ses yeux demeuraient ouverts, fixés sur la cime des arbres.

— Il faut l'emmener, a dit Alhaji d'une voix brisée.

J'ai passé un bras de Gasemu autour de mon cou, Alhaji a fait de même, et nous avons marché en le soutenant, ses pieds traînant par terre. Ses bras étaient froids, mais son corps continuait à transpirer et à saigner. Personne ne parlait. Nous savions tous ce qui s'était produit.

*

Lorsque nous sommes arrivés au *wahlee*, Alhaji a fermé les yeux de Gasemu, qui étaient restés ouverts. Assis à côté de lui, j'avais son sang sur ma paume et sur mon poignet. Je regrettais de l'avoir frappé avec un pilon et je me suis mis à pleurer doucement. Le soleil s'apprêtait à quitter le ciel, il était apparu pour emporter Gasemu avec lui. Incapable de penser, je sentais mon visage se durcir. Ma chair refusait de s'abandonner au vent frais du soir qui la caressait. De toute la nuit, je n'ai pu trouver le sommeil. Encore et encore, mes yeux se mouillaient de larmes puis séchaient. Je ne savais pas quoi dire. Durant quelques minutes, j'ai tenté d'imaginer ce que Gasemu avait ressenti lorsque ses doigts s'étaient crispés au moment où son corps exhalait son dernier souffle.

12

Nous devions marcher depuis des jours, je ne me souviens pas vraiment, quand deux hommes ont soudain surgi devant nous et nous ont fait signe, du canon de leur arme, de nous approcher. Nous sommes passés entre deux rangées de soldats portant des mitraillettes, des AK-47, des G3 et des lance-roquettes. Ils avaient le visage noirci comme s'ils avaient pris un bain de charbon de bois, et nous fixaient de leurs yeux rouges. Au bout de la double haie, quatre hommes gisaient sur le sol, l'uniforme trempé de sang. L'un d'eux, étendu sur le dos, les yeux grands ouverts et fixes, déversait ses entrailles par terre. J'ai détourné la tête et mon regard est tombé sur le crâne fracassé d'un autre homme. Il respirait encore et un endroit de son cerveau palpitait. J'avais envie de vomir, tout tournait autour de moi. L'un des soldats, qui mastiquait quelque chose, m'a regardé et a souri. Il a bu une gorgée à sa gourde et m'a jeté le reste de l'eau à la figure.

— Tu t'y feras, tout le monde finit par s'habituer.

Des coups de feu ont éclaté à proximité et les soldats se sont mis en mouvement en nous emmenant tous les six. Nous sommes arrivés à un fleuve sur lequel les bateaux en aluminium de l'armée flottaient doucement. Des cadavres de garçons d'une douzaine d'années vêtus de shorts kaki étaient entassés sur la berge. Cette fois encore, j'ai détourné les yeux. Les détonations se rapprochaient. Au moment où nous embarquions, une roquette tirée des buissons a explosé sur la rive. L'eau du fleuve bouillonnait. Un homme en pantalon de l'armée s'est rué vers nous en tirant. L'un des soldats de mon bateau a ouvert le feu, l'homme s'est écroulé. Les embarcations ont descendu le fleuve et nous ont laissés près d'un confluent. Un soldat nous a conduits à Yele, qui comptait une dizaine de maisons, occupées pour la plupart par les militaires. Ils avaient défriché la brousse tout autour du village, exception faite

pour l'accès par la rivière, contraignant ainsi l'ennemi à attaquer à découvert, nous ont-ils expliqué.

*

Au début, nous avons eu l'impression d'avoir enfin trouvé la sécurité à Yele. Le village résonnait toujours de conversations animées et de rires. Les adultes, civils et militaires, parlaient du temps, de la saison des semailles, de la chasse, jamais de la guerre. D'abord, nous n'avons pas compris pourquoi ils se comportaient de cette façon, puis leurs sourires nous ont convaincus peu à peu que nous n'avions plus à nous faire de souci. La seule chose qui assombrissait le climat du village, c'était la présence d'orphelins, une trentaine de garçons âgés de sept à seize ans. J'en faisais partie. Mais rien n'indiquait que notre jeunesse était menacée ni que nous en serions privés.

Nous logions avec d'autres garçons dans un vaste bâtiment de parpaings inachevé. Une bâche verte tenait lieu de toit et nous dormions par terre, à deux sur une minuscule couverture. Les soldats avaient établi leurs quartiers dans une autre maison en brique tout aussi inachevée, où ils se réunissaient sans les civils. Le soir, ils regardaient des films, jouaient de la musique et riaient. Ils fumaient de la marijuana, dont l'odeur envahissait tout le village. Dans la journée, ils se mêlaient aux civils et nous les aidions à la cuisine.

Avec Kanei, j'allais chercher de l'eau et je faisais la vaisselle. Les autres éminçaient les aubergines, les oignons, la viande, etc. J'aimais m'occuper de la corvée d'eau et de la vaisselle, c'était le seul moyen de me détourner de pensées qui me donnaient de sévères maux de tête.

À midi, nous avons expédié toutes les tâches quotidiennes, le repas du soir était prêt et n'attendait plus que d'être consommé. Tout le monde s'asseyait dans les vérandas des maisons, face à la place du village. Les parents peignaient les cheveux de leurs enfants,

les petites filles chantaient en se tapant dans les mains et quelques-uns des jeunes soldats jouaient au football avec les garçons. On entendait leurs cris joyeux jusqu'à la rivière. Pendant la journée, ce village ne vivait pas dans la peur.

Les parties de foot me rappelaient les matches que j'avais disputés lorsque ma famille venait de s'installer dans la ville minière de Mogbwemo. Je gardais en particulier le souvenir d'une finale que mon équipe, composée de Junior et de quelques copains, avait remportée. Mes parents y avaient assisté tous les deux. À la fin, ma mère avait applaudi, le visage rayonnant de fierté. Mon père s'était approché de moi et m'avait caressé la tête avant de me prendre la main droite et de la lever en proclamant que j'étais son champion. Il avait fait la même chose avec Junior. Ma mère nous avait apporté un bol d'eau et nous avait éventés avec son foulard pendant que nous buvions. L'excitation me faisait battre le cœur et je suais à grosses gouttes. Je me sentais léger, comme si j'allais m'envoler. J'aurais voulu que ce moment dure, non seulement pour célébrer notre victoire, mais aussi parce que le sourire de mes parents ce soir-là m'avait rendu si heureux que je sentais vibrer toutes les fibres de mon corps.

Mais là, dans le village des soldats, je restais à l'écart des jeux et j'allais m'asseoir derrière les maisons, fixant le vide jusqu'à ce que mes migraines s'atténuent provisoirement. Je n'en parlais à personne. Je ne mentionnais pas mes symptômes quand le « sergent-docteur », comme l'appelaient les civils, faisait mettre les familles en rang pour la visite. Le sergent-docteur soignait les fièvres, les rhumes et de nombreuses autres maladies, mais il ne demandait jamais si quelqu'un avait des cauchemars ou des maux de tête.

Le soir, Alhaji, Jumah, Moriba et Kanei jouaient aux billes sur le sol de ciment à la clarté de la lune qui passait par les carreaux. Musa, très apprécié des jeunes garçons, concluait toujours la soirée par une nouvelle histoire. Moi, je restais dans un coin, silencieux, les dents serrées, sans montrer à mes amis la douleur que me causaient mes migraines. En pensée, je revoyais des scènes

auxquelles j'avais assisté, les cris de souffrance des femmes et des enfants résonnaient dans ma tête. Je pleurais sans bruit tandis que la douleur cognait dans mon crâne comme le battant d'une cloche. Quelquefois, lorsque la migraine avait cessé, je parvenais à dormir un peu avant d'être réveillé par un cauchemar. Une nuit, j'ai rêvé que j'étais blessé à la tête. Je baignais dans mon sang et les gens passaient devant moi en pressant le pas. Un chien s'est approché, s'est mis à laper mon sang avidement en dénudant ses crocs. J'aurais voulu le chasser, mais j'étais incapable de bouger. Je me suis réveillé, couvert de sueur, et je n'ai pas pu me rendormir de la nuit.

*

Un matin, l'atmosphère s'est soudain tendue dans le village. Il était difficile de dire ce qui avait causé ce changement, mais il allait se passer quelque chose. Tous les soldats se sont rassemblés sur la place, en uniforme, avec armes et munitions, la baïonnette accrochée au ceinturon, le casque sous le bras. « Garde-à-vous », « repos », « garde-à-vous », « repos »... J'entendais la voix du sergent instructeur en allant chercher de l'eau à la rivière avec Alhaji. À notre retour, le sergent avait mis fin à l'exercice et c'était le lieutenant Jabati qui se tenait devant ses hommes, les mains jointes derrière le dos. Il leur a longuement parlé avant de les libérer pour le déjeuner. Tout en nous acquittant de nos corvées quotidiennes, nous essayions de saisir des bribes de ce qu'il leur racontait, mais, pour comprendre, nous aurions dû nous approcher, ce qui était hors de question. Toute la journée, nous nous sommes interrogés sur ce que le lieutenant avait pu dire.

Le soir, les soldats ont nettoyé leurs armes et tiré quelques coups en l'air de temps à autre. Chaque fois, les enfants les plus jeunes se réfugiaient entre les jambes de leurs parents. Les soldats fumaient du tabac ou de la marijuana. Certains se tenaient seuls à l'écart, d'autres jouaient aux cartes et échangeaient des plaisanteries,

d'autres encore regardaient un film sous une de leurs grandes tentes.

Assis dans la véranda de sa maison, le lieutenant Jabati lisait. Il ne levait pas la tête de son livre quand ses hommes se manifestaient, par des cris, des rires ou des sifflements. Il ne levait les yeux que lorsque le silence se faisait. Voyant que je l'observais, il m'a fait signe de venir m'asseoir près de lui. Il était de haute taille, presque chauve, avec de grands yeux et des pommettes saillantes. C'était un homme calme mais doté d'une autorité évidente, que tous ses hommes craignaient et respectaient. Son visage était si sévère qu'il fallait du courage pour croiser son regard.

— Tu as assez à manger ici ? m'a-t-il demandé.

— Oui, ai-je répondu en tâchant de voir ce qu'il lisait.

— Shakespeare, a-t-il dit. *Jules César*. Tu connais ?

— On l'a étudié au collège.

— Tu t'en souviens ?

— « Les lâches meurent bien des fois avant leur mort... » ai-je commencé.

Il a récité toute la tirade avec moi. Dès que nous avons eu fini, son visage a retrouvé sa sévérité et, ignorant ma présence, le lieutenant s'est replongé dans son livre. Les veines de son front saillaient puis disparaissaient tandis qu'il lisait ou réfléchissait à ce qu'il avait en tête. Je me suis éloigné sur la pointe des pieds alors que le ciel troquait sa clarté contre l'obscurité.

Quand j'avais sept ans, je récitais des monologues de Shakespeare aux adultes sur la place de ma communauté. Chaque fin de semaine, les hommes se réunissaient pour discuter, assis sur de longs bancs de bois, et lorsqu'ils avaient terminé, ils m'appelaient. Mon père toussait longuement pour réclamer le silence. Assis devant, les bras croisés, il arborait un sourire radieux. Je montais sur un banc et brandissais un bâton en guise d'épée et je commençais par *Jules César*. « Amis, Romains, compatriotes, prêtez-moi l'oreille... » Je récitais toujours des extraits de *Macbeth* et de *Jules César*, car c'étaient les pièces préférées des adultes. J'étais toujours prêt à le

faire, parce que cela me donnait l'impression que je maniais vraiment bien la langue anglaise.

*

Je ne dormais pas quand les soldats sont partis, au milieu de la nuit, l'écho du bruit de leurs bottes laissant dans le village une atmosphère étrange qui s'est prolongée jusqu'à l'aube. Les dix hommes restés pour protéger le village se sont tenus à leurs postes toute la journée. Lorsque le soir a agité les doigts pour faire signe à la nuit d'approcher, ils ont décrété le couvre-feu en tirant quelques coups de feu en l'air et en ordonnant à tout le monde de « rester dans les maisons, allongé par terre ». Ce soir-là, Musa n'a pas raconté d'histoire et Moriba n'a pas joué aux billes avec les autres garçons. Assis sur le sol, adossés au mur, nous écoutions la fusillade lointaine. Juste avant les dernières heures de la nuit, la lune est apparue entre les nuages et a montré son visage à la fenêtre ouverte avant d'être chassée par le chant d'un coq.

Le matin a ramené non seulement le soleil mais aussi les soldats, les quelques hommes qui avaient pu regagner le village. Leurs bottes qui avaient été soigneusement astiquées étaient couvertes de poussière. Ils se sont assis loin les uns des autres en serrant leur arme comme si c'était leur seul réconfort. L'un d'eux, la tête entre les mains, a balancé un moment son corps, puis il s'est levé, a marché dans le village et est revenu s'asseoir sur son parpaing. Il a répété ce manège toute la journée. Le lieutenant Jabati écoutait sa radio. À un moment, il l'a attrapée, l'a jetée contre le mur et est entré dans sa chambre. Nous, les civils, nous regardions, silencieux, la folie gagner plusieurs des soldats.

À midi, un groupe de plus de vingt hommes est arrivé au village. Surpris et ravi de ces renforts, le lieutenant a cependant rapidement caché ses sentiments. Les soldats se sont préparés et sont partis se battre. Il n'y avait plus rien à cacher, nous savions que la guerre était toute proche. Peu après le départ des soldats, les coups de feu

ont commencé à se rapprocher. Les hommes qui gardaient le village nous ont ordonné de rester dans les maisons. La fusillade s'est poursuivie jusqu'au soir, interrompant le chant des oiseaux et des criquets. Des soldats revenaient au village chercher des munitions et jouir d'un bref répit. Les hommes indemnes ramenaient des blessés, dont certains mouraient peu de temps après sous un bistouri, à la lumière d'une lampe. Ils ne rapportaient jamais les corps de leurs camarades morts. Les prisonniers étaient alignés et exécutés d'une balle dans la tête.

Cela a duré de nombreux jours : les hommes partaient pour le front, revenaient moins nombreux. Ceux qui restaient pour protéger le village devenaient nerveux, tiraient sur les civils qui allaient aux latrines, la nuit. Un soir, le lieutenant a rassemblé tout le monde sur la place.

— Il y a dans la forêt des hommes qui veulent détruire nos vies, a-t-il déclaré. Nous les avons combattus de notre mieux, mais ils sont trop nombreux. Ils sont tout autour du village.

De la main, il a tracé un cercle dans l'air et a repris :

— Ils ne renonceront pas avant d'avoir pris le village. Ils veulent nos vivres et nos munitions.

Il a marqué une nouvelle pause, puis :

— Certains d'entre vous sont ici parce que les rebelles ont tué leurs parents, d'autres parce que ce village était un endroit sûr. Il ne l'est plus. Nous avons besoin d'hommes et de garçons solides pour nous aider à combattre ces types et redonner au village sa sécurité. Si vous ne voulez pas vous battre ni nous aider, très bien. Mais vous n'aurez plus à manger et vous ne pourrez pas rester. Vous êtes libres de partir, nous ne voulons ici que des gens capables de nous aider. Il y a suffisamment de femmes pour faire la cuisine, ce qu'il nous faut, ce sont des hommes et des garçons pour nous aider à combattre les rebelles. C'est le moment de venger la mort de vos parents et de faire en sorte que d'autres enfants ne perdent pas les leurs.

Il a pris une longue inspiration.

— Demain matin, vous viendrez tous vous mettre en rangs ici et vous serez choisis pour les diverses tâches à remplir, a-t-il conclu

avant de quitter la place avec ses hommes.

Nous sommes restés un moment immobiles et silencieux, puis nous sommes retournés lentement là où nous dormions puisque le couvre-feu approchait. Une fois à l'intérieur, Alhaji, Kanei, Moriba, Musa et moi avons discuté à voix basse de ce que nous devions faire.

— Les rebelles tueront tout le monde, parce que, pour eux, on est des ennemis, des espions, ou des gens qui se sont rangés avec l'autre camp. C'est l'avis du sergent-chef, a rapporté Alhaji, résumant le dilemme auquel nous étions confrontés.

Les autres garçons, allongés sur leurs couvertures, se sont levés pour nous rejoindre tandis qu'Alhaji poursuivait :

— Il vaut mieux rester ici pour le moment. On n'a pas le choix. Si on quitte le village, on est morts.

*

— Attention, ordre du lieutenant ! Rassemblement immédiat sur la place ! a lancé un soldat dans un mégaphone.

Il n'avait pas prononcé le dernier mot que la place était déjà bondée. Tout le monde attendait ce moment qui déciderait de ce que nous allions faire. Quelques instants plus tôt, j'étais assis avec mes amis près de la fenêtre de la cuisine. Leurs visages étaient blêmes. Ils ne montraient pas leurs sentiments, mais la tristesse assombrissait leurs yeux. Quand je cherchais leur regard, ils détournaient la tête. J'avais à peine touché à mon petit déjeuner, la peur m'avait coupé l'appétit.

Comme nous nous glissions au dernier rang de la foule, des coups de feu ont claqué puis ont fait place à un silence plus insupportable encore.

Juché sur des parpaings pour que tous puissent le voir, le lieutenant a laissé ce silence s'insinuer dans nos os avant de faire signe à un groupe de soldats d'apporter devant nous deux corps, ceux d'un homme et d'un jeune garçon qui avaient vécu dans le

village. Le sang qui imprégnait leurs vêtements était encore frais, leurs yeux encore ouverts. Les villageois ont détourné la tête, les enfants et les bébés se sont mis à geindre. Après s'être éclairci la voix, Jabati a commencé à parler par-dessus les pleurs, qui ont cessé peu à peu.

— Je suis désolé de vous imposer ce spectacle macabre, surtout en présence d'enfants, mais nous avons tous déjà vu la mort, nous lui avons même serré la main pour certains.

Se tournant vers les cadavres, il a continué :

— Cet homme et cet enfant ont décidé de partir ce matin alors que je les avais prévenus que c'était dangereux. L'homme a fait valoir qu'il ne voulait avoir aucune part dans notre guerre, et j'ai accédé à son désir en les laissant s'en aller. Regardez ce qui leur est arrivé. Les rebelles les ont abattus dans la clairière, lui et son fils. Mes hommes ont rapporté leurs corps et j'ai décidé de vous les montrer pour que vous compreniez bien notre situation.

Pendant près d'une heure, le lieutenant a expliqué que les rebelles coupaient les têtes des villageois sous le regard de leurs familles, brûlaient des villages entiers avec leurs habitants, forçaient des fils à avoir des rapports sexuels avec leurs mères, éventraient des femmes enceintes pour sortir les bébés de leurs entrailles et les tuer. Il a craché par terre et a accumulé les détails atroces jusqu'à être sûr d'avoir énuméré toutes les souffrances que les rebelles avaient infligées aux gens ici rassemblés.

— Ils ont perdu tout ce qui les rendait humains, ils ne méritent pas de vivre. Voilà pourquoi nous devons les liquider jusqu'au dernier. Comme on se débarrasse d'un fléau. C'est le plus grand service que vous pouvez rendre à votre pays.

Il a dégainé son pistolet et tiré deux fois en l'air.

— Il faut tous les tuer ! a crié la foule. Il faut les éliminer de la surface de la terre !

Tous, nous haïssions les rebelles et nous étions déterminés à les empêcher de s'emparer du village. Les visages étaient maintenant tristes et tendus. Le soleil matinal avait disparu, faisant place à un temps sombre. On aurait dit que le ciel allait se briser et tomber sur

la terre. J'étais à la fois furieux et effrayé, mes amis aussi. Les mains derrière le dos, Jumah regardait en direction de la forêt. Moriba se tenait la tête. Kanei fixait le sol, et Musa serrait ses bras autour de sa poitrine. Alhaji se couvrait les yeux de la main gauche et je me tenais raide, les poings sur les hanches, pour empêcher mes jambes de trembler. Les femmes et les filles ont été envoyées à la cuisine, les hommes et les garçons au dépôt de munitions où les soldats regardaient leurs films et fumaient de l'herbe.

Nous nous dirigeons vers le bâtiment quand un soldat armé d'un G3 en est sorti et s'est planté dans l'encadrement de la porte. Il nous a souri, a levé son arme et tiré quelques balles vers le ciel. Nous nous sommes jetés à plat ventre et il a éclaté de rire en retournant à l'intérieur. Nous sommes entrés, nous nous sommes approchés des tentes dressées dans le bâtiment sans toit. Une bâche recouvrait les caisses de munitions et les fusils entassés contre le mur. Dans le seul espace commun, un énorme téléviseur était posé sur un tonneau cabossé. Quelques mètres derrière, il y avait un générateur et des bidons d'essence. Les soldats sont sortis de leurs tentes au moment où le sergent-chef nous conduisait vers le fond du bâtiment, où aucun de nous n'était encore allé. Il abritait plus de trente jeunes garçons, dont deux, Sheku et Josiah, avaient sept et onze ans. L'âge des autres, nous compris, s'étageait de treize à seize ans, exception faite de Kanei, qui en avait maintenant dix-sept.

Un soldat vêtu en civil, un sifflet autour du cou, s'est approché d'un râtelier d'AK-47 et en a remis un à chacun de nous. Quand mon tour est venu, j'ai baissé la tête et il l'a relevée jusqu'à ce que mon regard croise le sien. Puis il m'a tendu le fusil d'assaut, que j'ai pris d'une main tremblante. Lorsqu'il a ajouté le chargeur, je tremblais encore plus.

— Vous avez tous peur de deux choses, on dirait, a-t-il déclaré à la fin de la distribution. Regarder un homme dans les yeux et tenir un fusil. Vos mains tremblent comme si on le braquait sur vous.

Il a marché un moment de long en large devant la rangée et a repris, en levant l'AK-47 :

— Bientôt ce fusil sera à vous, alors vous avez intérêt à apprendre à ne plus en avoir peur. Ce sera tout pour aujourd'hui.

*

Ce soir-là, je suis resté un moment devant l'entrée de ma tente en espérant qu'un de mes amis viendrait me parler, mais seul Alhaji a passé le nez dehors. Il a regardé dans ma direction, puis il a détourné la tête et a fixé le sol. J'allais m'approcher de lui quand il est retourné sous sa tente. J'ai inspiré l'air frais de la nuit, où flottait une odeur de marijuana. Avec un soupir, j'ai moi aussi regagné ma tente et je suis resté assis sur le tapis de sol, la tête entre les mains, sans pouvoir dormir. C'était la première nuit que je restais éveillé sans avoir de migraine. Comme je me demandais pourquoi, un coq s'est mis à chanter dans l'obscurité. L'animal perturbé a chanté toute la nuit jusqu'à ce qu'enfin le jour se lève.

Mes deux compagnons de tente, Sheku et Josiah, les deux plus jeunes garçons du groupe, dormaient encore quand la cloche a sonné à six heures.

— Allez, debout, leur ai-je dit.

Je les ai secoués avec douceur, mais ils ont roulé sur le côté et ont continué à dormir. J'ai dû les tirer du tapis de sol par les jambes et les gifler pour les réveiller. Les soldats passaient déjà de tente en tente en jetant des seaux d'eau froide sur ceux qui dormaient encore.

Nous nous sommes rassemblés sur le terrain d'exercice, où on nous a distribué des shorts kaki, des tee-shirts de toutes les couleurs et de nouvelles *crapes*. Certains garçons ont eu des Adidas, d'autres des Nike. Moi, j'ai eu droit à des Reebok Pump noires et j'étais plus content de mes nouvelles baskets que de tout ce qui arrivait d'autre. J'ai enlevé mon vieux pantalon, dans les poches duquel se trouvaient les cassettes de rap. Tandis que j'enfilais mon short de l'armée, un soldat a ramassé mon pantalon et l'a jeté dans un feu destiné à brûler nos vieilles affaires. J'ai couru vers les

flammes, mais les cassettes avaient déjà commencé à fondre. Je suis retourné auprès des autres, les larmes aux yeux, les lèvres tremblantes.

Une fois revêtus de nos nouveaux habits, nous nous sommes mis en rang, les jambes écartées, les bras le long du corps. Pendant que nous attendions la suite, des soldats sont revenus du front pour recharger leurs fusils et remplir leurs musettes de munitions. Plusieurs d'entre eux avaient du sang sur leur uniforme et sur leur visage, mais ils ne s'en rendaient apparemment pas compte ou s'en fichaient. Ils ont avalé en vitesse leur petit déjeuner et sont repartis pour un endroit où ils n'avaient aucune envie de retourner. Adossés à un mur, les yeux clos, ils ont pris quelques inspirations et ont serré leur fusil avant de s'élancer vers la clairière.

*

Sheku et Josiah se tenaient près de moi, comme si le fait de partager une tente avec eux faisait de moi leur grand frère. Pendant l'exercice, ils m'observaient et répétaient mes gestes au lieu de regarder le soldat qu'on nous avait présenté comme le caporal Gadafi. C'était un type jeune – plus jeune que le lieutenant et le sergent-chef –, mais il était chauve et sa façon de se comporter le faisait paraître plus âgé. Il avait un visage grave et, même lorsqu'il souriait, on aurait dit qu'il avait un goût amer dans la bouche.

D'abord nous avons couru quelques minutes autour du bâtiment, puis nous avons appris à ramper dans les fourrés. Le caporal levait le poing, et quand il l'abaissait nous nous jetions à plat ventre et nous rampions rapidement, sans trop faire de bruit, jusqu'à l'arbre qu'il nous avait désigné. Nous nous relevions aussitôt, nous nous accroupissions pour nous mettre à couvert et nous retournions en courant au terrain d'exercice. Pendant la phase initiale de notre instruction, le caporal ne disait pas grand-chose. Il lâchait simplement parfois des « Pas mal », « Nul » ou « Plus vite ». Il se contentait le plus souvent de gestes de la main, parce que ce serait

notre seul moyen de communication une fois là-bas, nous rabâchait-il en indiquant la clairière : « Là-bas, un mot peut vous valoir une balle dans la tête. » En disant cela, il souriait et roulait les yeux pour nous faire rire. Après nous avoir fait courir et ramper un bon moment, on nous a distribué du pain et de la crème en nous donnant une minute pour manger. Tout ce que nous n'avions pas avalé à la fin des soixante secondes, on nous l'a repris. Le premier jour, aucun de nous n'a réussi à terminer, mais au bout d'une semaine nous étions capables d'ingurgiter n'importe quoi en une minute. C'est le seul aspect de l'exercice que nous avons vraiment assimilé.

*

Après ce petit déjeuner tardif, nous nous sommes alignés devant le caporal, qui nous a remis des AK-47. Quand mon tour est venu, il m'a regardé longuement, comme pour me dire qu'il me confiait quelque chose que je devais chérir. Il m'a enfoncé un doigt dans la poitrine et a tourné autour de moi. Revenu face à moi, il m'a de nouveau fixé de ses yeux rouges et a montré les dents comme s'il allait se jeter sur moi. Mes jambes se sont mises à flageoler. Quand j'ai compris qu'il souriait, j'ai tenté d'en faire autant, mais son sourire semblait avoir disparu à jamais et les veines de son front saillaient. Sans me quitter des yeux, il a plongé la main dans une caisse et y a pris un fusil, me l'a tendu des deux mains après avoir ôté le chargeur. Comme j'hésitais, il l'a plaqué contre ma poitrine. J'ai pris l'AK-47, j'ai salué et je suis retourné au bout de la rangée, trop effrayé pour regarder le fusil. Je n'en avais jamais tenu un aussi longtemps et ça me faisait peur. La seule expérience que j'avais des armes, c'était avec un jouet que j'avais fabriqué à l'aide de morceaux de bambou quand j'avais sept ans. Avec mes copains, je jouais à la guerre dans les plantations de café et les bâtiments abandonnés du village de ma grand-mère. « Pan ! pan ! » criions-nous, et le premier qui avait « tiré » annonçait aux autres qui il avait tué.

Nous avons repris les exercices précédents, mais en portant cette fois les AK-47 déchargés. Nous avons rampé avec le fusil dans le dos, couru en le tenant dans nos mains. Il était un peu lourd pour Sheku et Josiah, qui passaient leur temps à le faire tomber et à le ramasser. Après une pause d'une minute pour déjeuner, nous sommes passés à un autre exercice. Le caporal nous a emmenés dans une bananeraie proche, où nous nous sommes entraînés à enfoncer notre baïonnette dans un bananier.

— Dites-vous que ce bananier, c'est l'ennemi, a beuglé Gadafi, le rebelle qui a tué vos parents et qui est responsable de tout ce qui vous est arrivé !

Devant notre manque de conviction, il s'est étonné :

— C'est comme ça que vous attaquez quelqu'un qui a assassiné toute votre famille ? Moi, je lui ferais ça !

Il a pris sa baïonnette et s'est mis à poignarder l'arbre en criant.

— D'abord dans le ventre, puis dans le cou, dans la poitrine, et je lui arrache le cœur et je le lui montre, et je lui crève les yeux ! Rappelez-vous qu'il a sûrement fait pire à vos parents. Allez-y !

Nous avons percé les bananiers de coups de baïonnette rageurs jusqu'à ce qu'ils s'écroulent.

— Bien, a dit Gadafi, hochant la tête avec un sourire moins bref que d'habitude.

Pendant tout l'exercice, il a répété cette phrase : « N'oubliez pas que ce sont les rebelles qui ont exterminé votre famille et sont responsables de tout ce qui vous est arrivé. »

L'après-midi, nous avons appris à glisser le chargeur dans le fusil.

— Ne vous occupez pas du cran de sûreté, ça ne ferait que vous ralentir, a dit le caporal.

Vers le soir, nous avons appris à tirer en prenant pour cible des rectangles de contreplaqué fixés dans les branches d'arbustes à la lisière de la forêt. Comme Sheku et Josiah n'étaient pas assez forts pour lever leur arme, Gadafi leur a donné à chacun un tabouret haut sur lequel poser leur canon. À la fin de l'exercice de tir, il nous a

montré comment démonter notre fusil et le graisser : les AK-47 étaient si vieux qu'ils pouvaient s'enrayer à tout moment.

La nuit venue, à peine sous la tente, mes jeunes compagnons ont sombré dans le sommeil. Au lieu de sourire en dormant, Sheku marmonnait « Pan, pan, boum » et Josiah répétait « Un-deux » comme nous avions appris à le faire en poignardant les bananiers. Bien qu'épuisé, je n'arrivais pas à dormir. Mes oreilles sifflaient encore à cause des coups de feu et j'avais mal dans tout le corps. Pendant la journée, je n'avais pas eu le temps de réfléchir à ce qu'on me faisait faire, mais maintenant je pouvais. Oui, j'étais capable de me mettre en colère, de me figurer que je tirais sur un rebelle ou que je lui enfonçais ma baïonnette dans le ventre. « Les rebelles sont responsables de tout ce qui vous est arrivé. » J'imaginais que je capturais plusieurs rebelles d'un coup, que je les enfermais dans une maison que j'arrosais d'essence et à laquelle je mettais le feu. Nous les regardions brûler et je riaais.

J'ai été tiré de ces pensées par le chant d'un garçon nommé Lansana. Il occupait une tente voisine et fredonnait avant de s'endormir des chansons que je n'avais jamais entendues. Le soir de notre premier exercice de tir, sa voix s'est élevée, résonnant dans la forêt obscure, et chaque fois qu'il s'interrompait la nuit paraissait plus silencieuse.

13

Un matin – ça devait être un dimanche –, le caporal nous a annoncé qu'il n'y aurait pas d'exercice. Se tapotant la paume du plat de sa baïonnette, il a expliqué :

— Si vous êtes croyants, chrétiens, je veux dire, adorez votre Seigneur aujourd'hui, parce que vous n'aurez peut-être plus l'occasion de le faire. Rompez.

Nous sommes allés sur la place avec nos shorts et nos baskets, nous avons fait un match de foot, et pendant que nous jouions, le lieutenant est venu s'asseoir dans la véranda de sa maison. Nous nous sommes arrêtés pour le saluer.

— Continuez, nous a-t-il dit. Aujourd'hui, j'ai envie de voir mes soldats jouer au football.

Il a baissé la tête et s'est plongé dans *Jules César*.

Après le match, nous avons décidé d'aller nous baigner. C'était une journée ensoleillée, et en courant vers la rivière je sentais un vent frais sécher la sueur de mon corps. Nous avons nagé un moment, puis nous nous sommes divisés en deux groupes pour un jeu d'embuscade. La première équipe qui capturait tous les membres de l'autre avait gagné.

— Revenez, les gars, la récré est finie ! nous a crié le caporal.

Nous avons cessé de jouer et nous sommes retournés au village. En courant pour rattraper Gadafi, nous chahutions et nous nous poussions dans les fourrés.

Au village, le caporal nous a ordonné de nettoyer rapidement nos fusils et nous a distribué des sacs à dos et des musettes. Des soldats ont apporté deux caisses, l'une contenant des chargeurs, l'autre des balles en vrac. Gadafi nous a dit de prendre autant de munitions que nous pouvions en porter.

— Pas trop quand même, faut que vous soyez capables de courir vite, a-t-il précisé.

En remplissant mon sac à dos et ma musette, j'ai remarqué que plusieurs soldats adultes faisaient de même. Mes mains se sont mises à trembler, mon cœur à battre plus vite. Tous les autres garçons s'amusaient, car ils croyaient se préparer pour un nouvel exercice, mais je savais que ce n'était pas le cas. Alhaji, appuyé au mur du bâtiment, serrait son fusil comme une mère l'aurait fait de son bébé. Il avait compris, lui aussi.

— Debout, soldats ! a braillé le caporal, qui nous avait laissés un moment pour aller se changer.

Il était en tenue réglementaire, avec une musette et un sac à dos pleins de munitions, un G3 et un casque sous le bras. Nous nous sommes mis en rang pour l'inspection. Tous les garçons portaient des shorts kaki et des tee-shirts verts. Le caporal nous a donné des foulards verts en disant :

— Si vous voyez un type sans un foulard de cette couleur ou un casque comme le mien, tirez-lui dessus.

Il a aboyé les trois derniers mots, et tous les autres ont alors compris que ce n'était pas un exercice. Pendant que nous nouions les foulards autour de nos têtes, Sheku, qui se tenait près de moi, est tombé en arrière : il avait emporté trop de munitions. Le caporal a prélevé quelques chargeurs dans son sac et a relevé Sheku, qui transpirait et avait les lèvres tremblantes. Gadafi lui a tapoté le crâne et s'est à nouveau adressé à nous :

— Les autres porteront des caisses de munitions supplémentaires, pas la peine de vous surcharger. Maintenant, détendez-vous, on part dans cinq minutes.

Tandis que le caporal s'éloignait, nous nous sommes assis par terre et chacun s'est retranché dans ses pensées. Le chant quotidien des oiseaux avait fait place au cliquetis des armes des adultes qui se préparaient. Sheku et Josiah étaient à côté de moi, la mine sombre et l'œil humide. Tout ce que je pouvais faire, c'était leur caresser la tête pour les convaincre que ça se passerait probablement bien. Je me suis levé et je suis allé rejoindre mes copains. Nous avons

conclu un pacte : quoi qu'il arrive, nous essaierions de rester ensemble.

Un jeune soldat s'est approché avec un sac en plastique plein de pilules blanches. Il en a remis à chacun de nous avec un gobelet d'eau.

— Le caporal a dit que c'est pour vous donner de l'énergie, a-t-il expliqué avec un sourire énigmatique.

Tout de suite après avoir pris les pilules, nous nous sommes mis en route. Les soldats adultes marchaient devant. Certains portaient à deux une caisse de munitions, d'autres des mitrailleuses ou des lance-roquettes. Je tenais mon fusil d'assaut dans la main droite, le canon pointé vers le sol. Avec du ruban adhésif, j'avais attaché un chargeur de rechange à celui qui était engagé dans l'arme. Ma baïonnette battait sur ma cuisse gauche, ma musette contenait quelques chargeurs et des balles en vrac. Dans mon sac à dos, j'avais aussi des chargeurs et des balles. Josiah et Sheku traînaient leur fusil par le canon, parce qu'ils n'avaient pas la force de le porter. Comme nous étions censés rentrer le soir même, nous n'avions pris avec nous ni eau ni nourriture.

« Il y a beaucoup de ruisseaux dans la forêt », avait dit le lieutenant avant le départ.

Il s'était aussitôt éloigné, laissant le caporal compléter l'explication :

« Il Vaut mieux emporter des munitions que des vivres. Avec des munitions en plus, on trouvera de l'eau et de quoi manger. Mais si on se charge de nourriture, on ne verra pas la fin de la journée. »

De leur véranda, les femmes et les vieux du village ont regardé les soldats adultes nous entraîner dans la forêt, vers la clairière. Un bébé s'est mis à vagir dans les bras de sa mère, comme s'il savait ce qui nous attendait. La clarté du soleil dessinait nos ombres sur le sol.

*

Jamais de ma vie je n'avais eu aussi peur d'aller quelque part. Le simple bruissement d'un lézard filant sur le sol me terrifiait. Des larmes me montaient aux yeux, mais je luttais pour les refouler et je serrais mon fusil pour me donner du courage.

Nous nous sommes avancés dans les bras de la forêt, agrippés à nos AK-47. Nous respirions avec précaution, conscients que le moindre bruit pouvait causer notre mort. Le lieutenant marchait en tête de la file dans laquelle je me trouvais. Il a levé le poing, nous nous sommes arrêtés. Il a baissé le bras lentement, nous nous sommes assis sur nos talons, scrutant la forêt. J'aurais voulu me retourner pour voir le visage de mes amis, mais j'en étais incapable. Nous sommes repartis, nous faufilent entre les buissons jusqu'au bord d'un marécage où nous avons tendu une embuscade. Allongés sur le ventre, nous avons attendu.

J'étais à côté de Josiah. Ensuite, il y avait Sheku et un soldat adulte entre Jumah, Musa et moi. J'ai tourné la tête pour croiser leur regard, mais ils fixaient une cible invisible dans le marais. J'avais mal aux yeux et la douleur gagnait lentement ma tête. Mes oreilles étaient brûlantes, des larmes coulaient sur mes joues, pourtant je ne pleurais pas. Je sentais les veines de mes bras palpiter comme si elles respiraient de leur propre chef. Silencieux, tels des chasseurs, nous effleurions de l'index la détente de nos armes. L'absence de bruit me tourmentait.

Les arbustes du marais ont agité leurs branches au passage des rebelles. On ne les voyait pas encore, mais le lieutenant avait fait passer le mot par un murmure transmis d'un soldat à l'autre : « N'ouvrez le feu qu'à mon commandement. » Un groupe d'hommes en vêtements civils a émergé des buissons. Sur un signe de l'un d'eux, d'autres combattants sont apparus. Certains étaient aussi jeunes que nous. Ils se sont assis en cercle et ont commencé à discuter en agitant les mains.

Notre lieutenant a ordonné de tirer une roquette, mais le chef des rebelles a entendu le *wouf* qu'elle a fait en jaillissant de la forêt.

— En arrière ! a-t-il crié à ses hommes.

L'explosion n'a touché que quelques rebelles, dont les corps ont volé dans l'air. Une fusillade a éclaté.

J'étais immobile, mon AK-47 braqué devant moi, incapable de tirer. Mon index était paralysé. La forêt s'est mise à tourner. J'avais l'impression que le sol s'était retourné et que j'allais tomber. Je me suis raccroché d'une main à un tronc d'arbre. J'entendais les détonations, au loin, et les cris des mourants. J'avais basculé dans un cauchemar. Une giclée de sang m'a aspergé le visage. Dans ma torpeur, j'avais ouvert les lèvres et j'ai senti le goût du sang dans ma bouche. J'ai craché, je me suis essuyé la figure, j'ai vu d'où il provenait. Il coulait d'un soldat criblé de balles comme l'eau d'un canal dont on aurait ouvert les vannes en grand. Les yeux démesurément ouverts, il tenait encore son fusil. Mon regard était rivé sur lui quand j'ai entendu Josiah pousser un cri. Il a appelé sa mère de la voix la plus perçante que j'aie jamais entendue. Elle a vibré si fort dans ma tête que j'ai senti mon cerveau se décoller de mon crâne.

Des corps étaient comme empilés près d'un palmier dont les feuilles dégouttaient de sang. J'ai tourné la tête vers Josiah. Une roquette avait soulevé son petit corps, qui était retombé sur une souche. Il agitant les jambes tandis que son cri mourait. Il y avait du sang partout. On aurait dit que les balles pleuvaient sur la forêt. J'ai rampé jusqu'à Josiah et j'ai regardé ses yeux. Ils étaient pleins de larmes. Ses lèvres tremblaient, mais il n'arrivait pas à parler. Tandis que je le regardais, les larmes se sont changées en sang et de marron ses yeux sont devenus rouges. Il a tendu la main vers mon épaule comme s'il voulait la saisir et se redresser, mais son geste s'est arrêté net. Je n'ai plus entendu les coups de feu et c'était comme si mon cœur lui aussi s'était arrêté, comme si le monde entier s'était figé. J'ai couvert de ma main les yeux de Josiah, je l'ai soulevé de la souche. Il avait la colonne vertébrale brisée. Je l'ai allongé sur le sol et j'ai ramassé mon fusil. Je ne me suis rendu compte que je m'étais mis debout que lorsque j'ai senti quelqu'un me tirer par le pied. C'était le caporal. Ses lèvres remuaient, il me disait quelque chose que je n'entendais pas. Il m'a fait tomber, et

quand j'ai heurté le sol, j'ai senti mon cerveau bouger de nouveau dans ma tête et j'ai cessé d'être sourd.

— Baisse-toi ! braillait-il. Tire !

Il s'est éloigné de moi en rampant pour regagner sa position. Comme je tournais les yeux vers lui, mon regard s'est posé sur Musa, qui avait la tête couverte de sang et dont les mains semblaient trop détendues. J'ai regardé en direction du marais, que des rebelles tentaient de traverser en courant. Mon visage, mes mains, mon arme étaient tachés de sang. J'ai visé, j'ai tiré, j'ai tué un homme. Soudain, comme si quelqu'un les projetait dans ma tête, les images des massacres auxquels j'avais assisté depuis que la guerre m'avait touché ont défilé dans mon esprit. Chaque fois que je cessais de tirer pour changer de chargeur et que mes yeux se posaient sur mes deux jeunes amis sans vie, je me détournais et braquais mon AK-47 sur le marais, et je tuais d'autres rebelles. J'ai tiré sur tout ce qui bougeait jusqu'à ce qu'on nous donne l'ordre de battre en retraite.

Nous avons pris les fusils et les munitions sur les corps de mes copains, que nous avons laissés dans la forêt. Elle semblait avoir maintenant une vie propre, comme si elle avait capturé les âmes quittant les morts. Les arbres paraissaient incliner la tête pour prier. Nous nous sommes regroupés à quelques mètres de notre position initiale pour tendre une autre embuscade et nous avons recommencé à attendre.

Le crépuscule s'installait. Un criquet s'est mis à chanter, mais aucun de ses compagnons ne l'a imité et il s'est bientôt arrêté, laissant le silence amener la nuit. J'étais allongé près du caporal, dont les yeux étaient encore plus rouges que d'habitude. Entendant un bruit de pas sur les feuilles mortes, nous avons mis en joue. Des hommes et de jeunes garçons sont sortis des buissons. Quand ils ont été assez près, nous avons ouvert le feu, abattant les premiers. Nous avons poursuivi les autres dans le marais, où nous les avons perdus. Les crabes avaient déjà commencé à se repaître des yeux des cadavres. Des membres arrachés, des morceaux de crâne flottaient

sur l'eau rougie par le sang. Nous avons pris les armes et les munitions des morts.

Je n'avais pas peur de ces corps sans vie. Je les méprisais, je leur décochais des coups de pied pour les retourner. J'ai trouvé un G3, des munitions, et un pistolet que le caporal a gardé pour lui. J'ai remarqué que la plupart des morts, adultes ou adolescents, portaient quantité de bijoux au cou et aux poignets. Un garçon dont les cheveux non peignés étaient à présent imprégnés de sang portait un tee-shirt de Tupac Shakur avec une inscription signifiant « Tous les yeux sur moi » ; de notre côté, nous avons perdu quelques soldats adultes et mes deux amis. Musa le conteur nous avait quittés. Il n'y aurait plus personne pour nous raconter des histoires et nous faire rire quand nous en aurions besoin. Quant à Josiah, si je l'avais laissé dormir le premier jour de l'instruction, il ne serait peut-être pas allé au front ce matin-là.

*

Rentrés au village à la tombée de la nuit, nous nous sommes assis au pied d'un mur du bâtiment des soldats. Nous avons nettoyé nos armes et celles que nous avons prises aux ennemis morts, nous les avons graissées et nous avons tiré en l'air, comme si nous avions peur du silence. Nous sommes ensuite allés souper, mais je n'ai pas pu manger. J'ai seulement bu de l'eau. En allant me coucher, j'ai heurté un muret de ciment. Mon genou saignait, mais je ne sentais rien. Je me suis allongé sous ma tente, mon AK-47 sur la poitrine, le G3 que j'avais récupéré appuyé à un piquet. Il ne se passait rien dans ma tête, c'était le vide, et j'ai fixé le toit de la tente jusqu'à ce que, miraculeusement, je trouve le sommeil. J'ai rêvé qu'au moment où je soulevais le corps de Josiah un rebelle surgissait devant moi et pressait le canon de son arme sur mon front. À moitié réveillé, je me suis mis à tirer dans la tente, vidant mon chargeur de ses trente balles. Le caporal et le lieutenant sont arrivés et m'ont emmené dehors. J'étais couvert de sueur. Ils ont aspergé mon visage d'eau froide, ils m'ont fait avaler quelques pilules blanches de

plus. Je suis resté éveillé toute la nuit et je n'ai pas pu dormir pendant une semaine. Au cours de ces sept jours, nous avons fait deux autres sorties et je n'ai eu aucun problème pour tirer sur l'ennemi.

14

Mes maux de tête, ou ce que j'ai appris plus tard à appeler mes migraines, ont cessé lorsque mes corvées quotidiennes ont fait place à des activités plus militaires. Dans la journée, au lieu de jouer au football sur la place du village, je montais la garde en fumant de la marijuana et en sniffant du *brown brown*, un mélange de cocaïne et de poudre à canon – dont il y avait toujours une bonne quantité sur la table –, et en avalant bien sûr des pilules blanches, auxquelles j'étais devenu accro. Elles me donnaient une énergie incroyable. La première fois que j'ai pris toutes ces drogues en même temps, je transpirais tellement que j'ai ôté tous mes vêtements. Mon corps tremblait, ma vision était trouble et je n'entendais plus rien. Mais, une fois que je m'y suis habitué, elles ne m'ont plus procuré qu'un mélange d'énergie débordante et de torpeur. Je pouvais rester des semaines sans dormir. Le soir, nous regardions des cassettes, des films de guerre – *Rambo*, *Rambo II*, *Commando*, etc. –, grâce à un générateur ou parfois à une batterie de voiture. Nous voulions tous être comme Rambo, nous étions impatients d'imiter ses techniques de combat.

Quand nous étions à court de vivres, de drogue, de munitions et d'essence pour faire fonctionner le générateur, nous lançons un raid contre un camp rebelle installé dans une ville, un village ou dans la forêt. Nous attaquions aussi d'autres villages pour recruter des civils et piller tout ce que nous trouvions.

« Nous avons de bonnes nouvelles de nos informateurs. Nous partons dans quelques minutes pour tuer des rebelles et récupérer ce qui en réalité nous appartient », annonçait le lieutenant.

Son visage respirait la confiance ; ses sourires disparaissaient à peine ébauchés. Nous attachions autour de nos têtes les foulards verts qui nous différenciaient des rebelles et c'étaient nous, les jeunes, qui marchions en tête. Nous n'avions pas de cartes. On nous

disait simplement de suivre le sentier jusqu'à ce que nous recevions de nouvelles instructions, et nous ne posions pas de questions. Nous marchions de longues heures, faisant halte uniquement pour manger des sardines et du corned-beef avec du *gari*, sniffer du *brown brown* et avaler des pilules blanches. Ce cocktail nous donnait de la force et de la férocité. L'idée de la mort ne nous effleurait jamais et tuer était devenu pour nous aussi simple que boire de l'eau. Non seulement mon esprit avait craqué au cours de la première tuerie, mais il avait aussi cessé de tenir des comptes et d'avoir des remords, apparemment du moins. Après avoir mangé et pris de la drogue, nous montions la garde pendant que les adultes se reposaient un peu. Je me postais souvent en sentinelle avec Alhaji et nous comptions les secondes pour savoir combien de temps nous mettions à enlever un chargeur vide et à le remplacer.

— Un jour, je me ferai un village à moi tout seul, comme Rambo, m'a-t-il dit une fois en souriant, ravi de l'objectif qu'il s'était fixé.

— J'aimerais bien avoir un bazooka comme ceux de *Commando*. Ce serait beau, ai-je répondu.

Nous avons éclaté de rire.

Avant d'arriver à un camp rebelle, nous quitions le sentier pour nous glisser dans la forêt. Une fois le camp en vue, nous l'encerclions et nous attendions l'ordre du lieutenant. Les rebelles allaient et venaient. Certains s'asseyaient au pied d'un mur et s'assoupissaient ; d'autres, de jeunes garçons comme nous, montaient la garde en faisant tourner un joint. Chaque fois que je les regardais, pendant un raid, ma rage décuplait, car ils ressemblaient à ceux que j'avais vus jouer aux cartes dans les ruines du village où j'avais perdu toute ma famille. Quand le lieutenant donnait l'ordre de tirer, j'en abattais le plus possible, mais je ne me sentais pas mieux pour autant. Après la fusillade, nous pénétrions dans le camp, nous achevions les blessés, nous fouillions les maisons, nous récupérions des bidons d'essence, d'énormes quantités de marijuana et de cocaïne, des ballots de vêtements, des *crapes*, du riz, du poisson séché, du sel, du *gari* et beaucoup d'autres choses. Nous faisions sortir les civils – hommes, femmes, garçons

et filles – des huttes et des maisons où ils se cachaient et nous les forçons à porter le butin jusqu'à notre base.

Au cours d'un de ces raids, nous avons capturé quelques rebelles après un long échange de coups de feu et un grand nombre de morts chez les civils. Puis nous avons déshabillé et étroitement ligoté les prisonniers.

— D'où elles viennent, toutes ces munitions ? a demandé le caporal à l'un d'eux, un homme à la barbe quasiment tressée en dreadlocks.

Le rebelle a craché à la figure de Gadafi, qui lui a aussitôt tiré une balle dans la tête à bout portant. L'homme s'est effondré et du sang a lentement coulé de son crâne. Nous avons poussé des cris d'admiration lorsque le caporal est passé devant nous. Soudain Lansana, l'un des plus jeunes garçons de notre groupe, a été touché à la poitrine et à la tête par un rebelle tapi quelque part. Nous nous sommes déployés dans le village pour trouver le tireur embusqué et, lorsque nous l'avons capturé, le lieutenant l'a égorgé avec sa baïonnette. Le jeune homme a couru en tous sens avant de s'écrouler. Nous avons à nouveau crié et sifflé en brandissant nos armes.

— Si un type commence à faire des histoires, vous l'abattez, a ensuite déclaré le lieutenant.

Nous avons mis le feu aux toits de chaume et nous sommes partis en emmenant les prisonniers. Les flammes s'élevant des maisons semblaient se tordre de souffrance dans le vent de l'après-midi.

*

Avant notre départ, le lieutenant s'était adressé aux civils rassemblés par nos soins :

« Nous sommes ici pour vous protéger et nous ferons tout pour qu'il ne vous arrive rien. Notre boulot est sérieux et nous avons des soldats valeureux déterminés à défendre ce pays. Nous ne sommes pas comme les rebelles, cette racaille qui tue sans raison. Nous,

nous les tuons pour le bien de la patrie. Alors, respectez ces hommes qui combattent pour vous », avait-il dit en nous montrant.

Il avait continué à parler, débitant un long discours destiné à convaincre les civils que nos actes étaient justes et à soutenir le moral de ses hommes, y compris nous, les jeunes garçons. Je l'écoutais et j'avais l'impression d'occuper une place importante parce que je faisais partie d'un groupe qui me prenait au sérieux et que je ne fuyais plus personne. Maintenant, j'avais mon AK-47, au sujet duquel le caporal répétait constamment : « Ce fusil est la source de votre pouvoir. Il vous protégera et vous fournira tout ce dont vous avez besoin si vous savez bien vous en servir. »

Je ne me rappelle pas ce qui avait poussé le lieutenant à prononcer ce discours, car on faisait beaucoup de choses sans raison ni explication. Quelquefois, on nous envoyait au combat au milieu d'un film. Nous revenions des heures plus tard après avoir tué des tas d'ennemis et nous nous remettions à regarder le film, comme après un entracte. Notre temps se divisait entre se battre, regarder des films de guerre et se droguer. Aucun moment pour être seul ou réfléchir. Quand nous nous parlions, c'était uniquement pour commenter un film ou la façon dont le lieutenant, le caporal ou l'un de nous avait tué un rebelle. C'était comme si rien n'existait en dehors de notre réalité.

*

Le lendemain de ce discours, nous nous sommes entraînés à liquider les rebelles comme le lieutenant l'avait fait. Comme il n'y avait que cinq prisonniers et beaucoup de candidats bourreaux, le caporal a choisi quelques-uns d'entre nous – Kanei, trois autres garçons et moi – pour la démonstration. Les cinq rebelles ont été alignés devant nous, les mains liées dans le dos, sur le terrain d'exercice. Nous devions leur trancher la gorge au commandement du caporal. Celui dont le prisonnier mourrait le plus vite serait déclaré vainqueur. Nous avions nos baïonnettes en main et nous

étions censés regarder notre prisonnier dans les yeux en l'expédiant dans l'autre monde. Je fixais déjà le mien, dont le visage était boursoufflé par les coups. Ses yeux semblaient regarder quelque chose derrière moi. À l'exception de ses mâchoires serrées, son visage exprimait un grand calme. Je ne ressentais rien pour lui, je ne pensais pas vraiment à ce que j'allais faire, j'attendais simplement l'ordre du caporal. Le prisonnier n'était qu'un rebelle de plus responsable de la mort de ma famille, comme j'avais fini par m'en persuader.

Quand le caporal a donné le signal d'un coup de pistolet, j'ai saisi la tête du prisonnier et je l'ai égorgé d'un geste souple. Sa pomme d'Adam a cédé sous la lame, que j'ai tournée côté cranté en la ressortant. Ses yeux ont roulé dans leurs orbites et m'ont fixé un instant avant de se figer soudain en un regard effrayant. Il s'est écroulé sur moi en rendant son dernier soupir. Je l'ai repoussé, il est tombé par terre et j'ai essuyé ma baïonnette sur lui. Puis j'ai rejoint le caporal, qui avait un chronomètre à la main. Les corps des autres prisonniers s'agitaient dans les bras de mes compagnons et quelques-uns ont continué à remuer sur le sol. J'ai été proclamé vainqueur devant Kanei. Les garçons et les autres soldats qui formaient le public ont applaudi comme si je venais d'accomplir un exploit. J'ai été nommé « lieutenant des jeunes » et Kanei sergent. Nous avons fêté l'événement en nous défonçant et en regardant d'autres films de guerre.

J'avais une tente à moi dans laquelle je ne faisais que m'allonger, car je ne trouvais jamais le sommeil. Quelquefois, tard dans la nuit, le vent apportait à mes oreilles le fredonnement de Lansana, comme si les arbres murmuraient les airs qu'il avait chantés. Je les écoutais un moment, puis je tirais quelques balles dans la nuit pour les couvrir.

15

Les villages que nous prenions et dont nous faisons nos bases à mesure que nous progressions, les forêts dans lesquelles nous dormions sont devenues ma maison. Mon groupe était ma famille, mon fusil mon pourvoyeur et protecteur, ma règle tuer ou être tué. Mes pensées n'allaient pas beaucoup plus loin. Nous faisons la guerre depuis plus de deux ans et tuer était devenu une activité quotidienne. Je n'éprouvais de pitié pour personne. Mon enfance s'était enfuie sans que je m'en rende compte et j'avais l'impression que mon cœur s'était gelé. Je savais que le jour et la nuit se succédaient grâce au soleil et à la lune, mais je n'aurais pas su dire si on était un dimanche ou un vendredi.

À mes yeux, ma vie était normale. Tout a cependant commencé à changer dans les dernières semaines de janvier 1996. J'avais quinze ans.

Un matin, avec vingt membres de mon escouade, je suis parti chercher des munitions à Bauya, une petite ville située à une journée de marche au sud. Mes copains Alhaji et Kanei étaient du voyage. Nous étions tout excités à la perspective de revoir Jumah, qui était à présent cantonné là-bas. Nous avions envie de l'entendre raconter sa guerre, nous dire combien de rebelles il avait tués. J'étais aussi impatient de revoir le lieutenant et j'espérais qu'on trouverait le temps de parler de Shakespeare.

Nous avançons sur deux files de part et d'autre d'un sentier poussiéreux en scrutant la brousse de nos yeux injectés de sang. Parvenus dans les faubourgs de Bauya juste avant le coucher du soleil, nous avons attendu dans les buissons pendant que notre chef allait s'assurer que nous ne nous ferions pas tirer dessus par notre propre camp. Adossés à un arbre, nous regardions le sentier. Le chef est revenu au bout de quelques minutes et nous a fait signe de pénétrer dans la ville. Le fusil à l'épaule, j'ai suivi Alhaji et Kanei.

Les maisons en ciment de Bauya étaient plus grandes que celles que j'avais vues dans d'autres bourgs et aucun des visages que je croisais n'était familier. Nous avons échangé des signes de tête avec d'autres soldats en parcourant la ville à la recherche de Jumah. Nous l'avons trouvé assis dans le hamac de la véranda d'une maison faisant face à la forêt. Une mitrailleuse à portée de la main, il semblait perdu dans ses pensées. Nous nous sommes approchés lentement pour ne pas l'effrayer, mais il a entendu nos pas et il s'est tourné vers nous. Son visage avait mûri et il avait perdu cette habitude de hocher constamment la tête en parlant. Nous lui avons serré la main.

— Je vois que tu es passé aux armes lourdes, a plaisanté Alhaji en indiquant la mitrailleuse.

Nous avons tous éclaté de rire.

Après lui avoir promis de revenir d'ici quelques minutes, nous sommes allés remplir nos sacs de munitions et de vivres pour les rapporter au camp. Au dépôt, notre chef nous a annoncé que le lieutenant voulait que nous passions la nuit à Bauya et que le dîner était prêt. Comme je n'avais pas faim, je suis retourné seul voir Jumah pendant que Kanei et Alhaji mangeaient.

Nous sommes restés un moment silencieux avant qu'il se mette à parler :

— Je pars faire un raid demain matin, je ne te reverrai peut-être pas avant ton départ.

Il a marqué une pause en tambourinant des doigts sur la mitrailleuse et a repris :

— J'ai tué son propriétaire au cours de notre dernier raid. Il avait dégommé beaucoup des nôtres avant que je réussisse à l'avoir. Depuis, j'ai fait pas mal de dégâts avec, moi aussi.

Nous nous sommes tapé dans la main en riant. Aussitôt après, nous avons reçu l'ordre de nous rendre dans le centre de la ville pour le rassemblement du soir. C'était l'occasion pour les officiers de se mêler aux simples soldats. Jumah a pris sa mitrailleuse et je lui ai passé un bras autour des épaules en marchant. Alhaji et Kanei étaient déjà sur la place et avaient commencé à fumer. Le lieutenant Jabati était là aussi, un peu plus jovial que d'habitude. La plupart de

ses anciens sous-officiers, dont le sergent-chef Mansaray et le caporal Gadafi, étaient morts, mais le lieutenant avait miraculeusement réussi à rester en vie. Il était également parvenu à remplacer les morts par d'autres hommes féroces et disciplinés. J'avais envie de lui parler de Shakespeare, mais il était occupé à serrer la main de tout le monde. Quand il est enfin arrivé devant moi, il m'a pressé la main en disant :

— « Macbeth ne sera jamais vaincu avant que la grande forêt de Birnam marche contre lui jusqu'à la haute colline de Dunsinane. »

Puis il a lancé à la cantonade :

— Je dois maintenant vous quitter, messieurs !

Il s'est incliné et nous a fait un signe de la main en partant. En réponse, nous avons brandi nos armes. Après son départ, nous avons entonné l'hymne national, « Nous te chantons, royaume des hommes libres, grand est l'amour que nous avons pour toi... », nous avons défilé, fumé et sniffé de la cocaïne ou du *brown brown*, qu'on trouvait en abondance à Bauya. Nous avons parlé toute la nuit, la plupart du temps de la qualité de la drogue.

Avant l'aube, Jumah et quelques autres sont partis pour leur raid. Alhaji, Kanei et moi lui avons serré la main et promis que nous nous rattraperions à notre prochaine rencontre. Il a souri, a pressé sa mitraillette contre sa poitrine et s'est élancé dans l'obscurité.

Quelques heures plus tard, un camion est arrivé. Quatre hommes vêtus de jeans impeccables et de tee-shirts blancs portant l'inscription *unicef* en lettres bleues en sont descendus. L'un d'eux était un Blanc et un autre, un Libanais peut-être, avait aussi la peau claire. Les deux derniers étaient de Sierra Leone ; l'un avait des scarifications tribales sur les joues, l'autre portait sur les mains des marques semblables à celles que mon grand-père m'avait faites pour me protéger des piqûres de serpent. Ils étaient trop propres et trop nets pour avoir fait la guerre. Un soldat les a conduits à la maison du lieutenant, qui les attendait. Tandis qu'ils parlaient dans la véranda, nous les observions du manguier autour duquel nous étions assis, nettoyant nos armes. Au bout d'un moment, le lieutenant a serré la main des deux étrangers et a appelé le soldat

qui gardait la maison. L'homme a couru vers nous, nous a dit de nous mettre en rang, puis il a fait le tour de la ville pour rassembler tous les autres garçons en criant « Ordre du lieutenant ! ». Habitué à obéir, nous nous sommes mis en ligne et nous avons attendu.

Le lieutenant s'est approché et nous l'avons salué en nous attendant à l'entendre parler de notre prochain raid contre un camp rebelle. Il est passé lentement devant notre file, suivi par les visiteurs, souriants.

— Ceux que je désigne sortent du rang, a-t-il ordonné. Compris ?

— Oui, lieutenant ! avons-nous beuglé en saluant.

Les sourires des visiteurs s'étaient effacés.

— Repos. Toi... toi...

Le lieutenant tendait l'index en descendant la file. Quand il m'a choisi, je l'ai regardé dans les yeux, mais il m'a ignoré et a continué sa sélection. Il a pris aussi Alhaji mais pas Kanei, peut-être parce qu'il était plus âgé. Au total, quinze d'entre nous ont été désignés.

— Déchargez vos armes, mettez le cran de sûreté, posez-les par terre.

Nous nous sommes exécutés et les visiteurs, en particulier les deux étrangers, ont retrouvé le sourire.

— Garde-à-vous ! a crié un première classe. En avant, marche !

Nous avons suivi le lieutenant en direction du camion des visiteurs, nous nous sommes arrêtés quand il s'est retourné et nous a fait face.

— Vous avez été d'excellents soldats et vous savez tous que vous appartenez à notre groupe fraternel. Je suis fier d'avoir servi mon pays avec vous, les gars. Mais votre travail ici est terminé, je dois vous envoyer ailleurs. Ces messieurs vous emmènent dans une école où vous trouverez une autre vie.

Le lieutenant a souri et s'est éloigné en chargeant d'autres soldats de récupérer notre équipement. J'ai caché ma baïonnette dans mon pantalon et une grenade dans ma poche. Quand l'un des soldats a voulu me fouiller, je l'ai repoussé et j'ai menacé de le tuer s'il me touchait. Il est passé au garçon qui se tenait près de moi.

Que nous arrivait-il ? Nous avons suivi des yeux le lieutenant, qui regagnait sa maison. Pourquoi avait-il décidé de nous confier à ces civils ? Nous pensions faire cette guerre jusqu'à la fin. L'escouade était notre famille. Maintenant, on nous emmenait, comme ça, sans explication. Quelques soldats ont ramassé nos armes tandis que d'autres nous surveillaient, sans doute pour nous empêcher de les récupérer. Lorsqu'ils nous ont conduits au camion, je me suis de nouveau tourné vers la véranda où le lieutenant, les mains derrière le dos, regardait à présent dans une autre direction, vers la forêt. Je ne savais toujours pas ce qui se passait, mais la colère et l'angoisse montaient en moi. Je ne m'étais jamais séparé de mon fusil depuis que j'étais devenu soldat.

Dans le camion, il y avait trois PM, trois membres de la police militaire, des soldats de la ville, ça se voyait à la propreté de leurs uniformes et de leurs armes. Pantalon rentré dans les bottes, chemise rentrée dans le pantalon. Ils n'avaient pas les traits endurcis et leurs fusils étaient si étincelants que je supposais qu'ils ne s'en étaient jamais servis. Les PM ont sauté du camion, nous ont fait signe d'y grimper. Nous nous sommes répartis sur deux longs bancs en bois qui se faisaient face, et deux des visiteurs, celui avec les scarifications sur les joues et l'étranger de type libanais, nous ont rejoints. Puis les trois PM sont montés sur le hayon, un pied dans le camion, l'autre dehors.

Quand le camion a commencé à rouler, je bouillais de rage parce que je ne comprenais rien à ce qui se passait. Alhaji m'a lancé un regard perplexe. Les hommes qui étaient venus nous chercher souriaient tandis que le camion prenait de la vitesse sur la route de terre battue, soulevant une poussière jaunâtre qui retombait sur les buissons. Je n'avais aucune idée de l'endroit où nous allions.

*

Nous avons roulé pendant des heures. Je m'étais habitué à marcher, je n'étais pas resté assis aussi longtemps, dans un camion

ou ailleurs, depuis une éternité. J'avais horreur de ça. J'ai songé à détourner le camion pour retourner à Bauya, mais chaque fois que j'étais prêt à m'emparer du fusil d'un PM nous ralentissions à un poste de contrôle et les soldats descendaient. J'avais oublié la grenade cachée dans la poche latérale de mon short de l'armée. Je devenais agité et j'attendais avec impatience les postes de contrôle (ils étaient nombreux) pour pouvoir me lever et briser l'ennui du voyage. Nous ne parlions pas. Dans le silence, j'échangeais parfois un coup d'œil avec Alhaji en attendant le moment où nous pourrions saisir les armes des PM et balancer leurs propriétaires hors du camion.

Les soldats du dernier poste de contrôle par lequel nous sommes passés ce jour-là portaient des uniformes auxquels il ne manquait pas un bouton. Les plaques en bois brun de leurs fusils étaient brillantes et neuves. C'étaient des soldats de la ville qui, comme les PM du camion, n'avaient rien vu de la guerre. Ils n'avaient aucune idée de ce qui se passait dans la brousse.

Après le dernier contrôle, la route poussiéreuse a fait place à une rue goudronnée animée. Partout où je regardais, il y avait des véhicules roulant dans toutes les directions. Je n'avais jamais vu autant de voitures, de camions et d'autobus. Les chauffeurs de Mercedes, de Toyota, de Mazda, de Chevrolet klaxonnaient impatiemment et faisaient beugler leur radio. Je ne savais toujours pas où nous allions, mais j'étais sûr maintenant que nous nous trouvions à Freetown, la capitale de la Sierra Leone. J'ignorais pourquoi.

*

Il commençait à faire noir dehors. Tandis que le camion bringuebalait lentement dans l'artère pleine de vie, les réverbères s'allumaient. Même les boutiques et les kiosques étaient éclairés. J'étais ébahi de voir tant de lumières sans entendre de générateurs, émerveillé par ce paysage urbain éclatant, quand le camion a quitté

la rue et s'est mis à rouler si vite que nous tremblions tous comme si on nous avait posés sur un vibreur. Au bout de quelques minutes, nous nous sommes arrêtés. Les PM nous ont demandé de descendre du camion et de suivre les quatre hommes aux sourires radieux dans leurs tee-shirts *unicef*.

Nous avons pénétré dans un ensemble clôturé de plusieurs rangées de maisons éclairées devant lesquelles des garçons de notre âge, quinze ans et plus, étaient assis sur les perrons ou dans les vérandas. Eux aussi semblaient se demander ce qu'ils faisaient là. Le « Libanais », rayonnant, nous a fait signe d'entrer à sa suite dans une vaste salle où s'alignaient deux rangées de lits d'une personne. Plein d'enthousiasme, il a montré à chacun de nous l'endroit où il dormirait, les casiers contenant savon, dentifrice, brosse à dents, serviette, chemise propre et tee-shirts. Les lits avaient des oreillers, des draps propres et des couvertures, mais aucun de nous ne s'intéressait autant que lui à ce qu'il nous montrait.

— Nous avons une caisse de *crapes* neuves pour vous, a-t-il annoncé. Demain, vous en choisirez une paire à votre pointure.

Il nous a quittés en sifflotant et nous sommes restés un moment à contempler les lits comme si nous n'en avions jamais vu.

— Venez avec moi à la cuisine manger quelque chose, a dit le Sierra-Léonais aux scarifications.

Dans son sillage, nous sommes passés devant les visages curieux des garçons arrivés avant nous. Leurs yeux étaient aussi rouges que les nôtres, et malgré leurs vêtements civils ils avaient l'air tout aussi farouches et sales que nous. Je sentais sur eux l'odeur de la forêt.

Dans la cuisine, nous nous sommes assis d'un côté d'une longue table. L'homme est allé dans une petite pièce attenante, où il a rempli des bols de riz en fredonnant un air familial, puis il nous les a apportés sur un plateau. Nous avons commencé à manger. Il est retourné dans la petite pièce et, le temps qu'il revienne à la table avec son propre bol, nous avons déjà fini. Stupéfait, il a regardé autour de lui pour vérifier que nous n'avions pas jeté la nourriture quelque part. Il s'est ressaisi ; il s'apprêtait à avaler sa première bouchée quand les deux étrangers à l'expression heureuse sont

entrés et l'ont prié de les accompagner. Il a emporté son bol et a suivi les deux hommes, qui sortaient déjà de la cuisine. Nous sommes restés un moment sans rien dire, puis Alhaji a demandé si quelqu'un avait apporté de la marijuana ou de la cocaïne. L'un des garçons avait un sachet d'herbe qu'il a fait passer, mais il n'y en avait pas assez pour tout le monde.

— Où est-ce qu'on va pouvoir trouver de la bonne came, ici ? s'est interrogé un des garçons.

Comme nous ruminions la question, l'homme qui nous avait amenés à la cuisine est revenu avec un autre groupe de garçons, plus de vingt cette fois.

— Les derniers arrivés, a-t-il expliqué.

Se tournant vers les nouveaux, il leur a dit :

— Je vais vous apporter du riz, et s'il vous plaît, prenez votre temps. Pas besoin de manger à toute vitesse.

Ils se sont assis de l'autre côté de la table et ont vidé leur bol aussi vite que nous. L'homme a reniflé l'air.

— Qui a fumé de la marijuana ?

Personne ne lui prêtant attention, il s'est assis. Nous nous sommes dévisagés, les nouveaux et nous, par-dessus la table. Finalement, Alhaji s'est décidé à rompre le silence :

— Vous êtes d'où, les gars ?

Ils l'ont regardé de travers comme s'il avait posé la mauvaise question. L'un d'eux, qui paraissait un peu plus âgé que les autres et avait le crâne rasé, s'est levé en serrant le poing.

— Et t'es qui, toi ? Tu te figures qu'on est là pour répondre aux questions d'un civil de merde comme toi ?

Il s'est penché par-dessus la table pour toiser Alhaji, qui s'est levé à son tour et l'a repoussé. Le garçon est tombé. Quand il s'est relevé, il brandissait une baïonnette. Nous nous sommes tous dressés d'un bond, prêts à nous battre.

— Arrêtez ! a crié l'homme.

Bien sûr, personne ne l'écoutait.

J'ai tiré ma grenade de ma poche, j'ai passé les doigts dans la goupille.

— Répondez à sa question si vous ne voulez pas que ce soit votre dernier repas, ai-je lancé, menaçant.

— On est du district de Kono, a répondu le garçon à la baïonnette au bout d'un instant de réflexion.

— Ah, la région du diamant, a commenté Alhaji.

— Vous vous êtes battus dans l'armée ou pour les rebelles ? ai-je demandé.

— Tu trouves que j'ai l'air d'un rebelle ? J'ai combattu pour l'armée. Les rebelles ont brûlé mon village et tué mes parents.

— Alors, on était tous dans le même camp, a conclu Alhaji.

Nous nous sommes rassis, calmés d'apprendre que nous avions tous combattu pour l'armée dans différentes parties du pays, et nous avons parlé des camps d'où nous venions. Aucun de nous ne connaissait les unités des autres ni les lieutenants qui les commandaient. J'ai expliqué aux nouveaux que nous étions arrivés quelques minutes seulement avant eux. Ils m'ont dit que leur officier les avait choisis au hasard, eux aussi, et leur avait ordonné de suivre des inconnus. Aucun de nous ne savait pourquoi son commandant l'avait renvoyé. Nous étions de bons soldats, prêts à nous battre jusqu'à la fin de la guerre. Un garçon a dit qu'il pensait que les étrangers donnaient de l'argent à nos officiers en échange. Personne n'a répondu. J'avais toujours ma grenade dans la main. À un moment, je me suis tourné vers l'homme qui nous avait conduits à la cuisine. Assis au bord de la table, il tremblait, le front couvert de sueur.

— Tu sais pourquoi nos commandants nous ont expédiés chez des froussards de civils ? ai-je dit.

Il a rentré la tête dans ses épaules comme si j'allais lancer ma grenade sur lui. Il était trop effrayé pour me répondre.

— Lui aussi, c'est un froussard de civil, allons demander aux autres, a suggéré le garçon à la baïonnette.

Il s'appelait Mambu et nous sommes devenus copains, par la suite. Nous avons laissé l'homme, toujours recroquevillé, et nous nous sommes dirigés vers la véranda. En montant les marches, j'ai repéré les trois PM postés à l'entrée du centre. Ils bavardaient sans s'occuper de nous. Les deux étrangers étaient partis. Nous nous sommes approchés des garçons assis dans la véranda. Alhaji leur a posé la même question :

— Vous savez pourquoi on nous a envoyés chez les civils ?

Ils se sont levés, ont tourné vers lui des visages renfrognés et l'ont fixé en silence.

— Vous êtes sourds ? a insisté Alhaji.

— On répond pas aux questions d'un civil, a répliqué l'un des garçons.

— On n'est pas des civils, a rétorqué Mambu en s'approchant de lui. S'il y a des civils ici, c'est vous. Vous portez des fringues civiles. C'est les types qui vous ont amenés ici qui vous ont forcés à les mettre ? Vous vous laissez faire facilement, pour des soldats.

— On combattait pour le RUF. Pour la liberté. L'armée, c'était l'ennemi. Elle a massacré ma famille et détruit mon village. Chaque fois que j'ai l'occasion de zigouiller un de ces salauds de l'armée, je la rate pas.

À cet instant, j'ai vu qu'il portait au bras le tatouage du RUF.

— Des rebelles ! s'est écrié Mambu.

Avant qu'il ait eu le temps de porter la main à sa baïonnette, le garçon l'a frappé au visage. Mambu est tombé. Quand il s'est relevé, il saignait du nez. Les rebelles ont empoigné les baïonnettes qu'ils dissimulaient sous leurs vêtements et se sont jetés sur nous. La guerre avait recommencé. Les étrangers naïfs avaient peut-être cru qu'en nous éloignant des combats ils feraient disparaître notre haine pour le RUF. Il ne leur était pas venu à l'esprit qu'un changement d'environnement ne ferait pas immédiatement de nous des garçons normaux. Nous étions dangereux, nous avons été conditionnés pour tuer. Ils venaient de mettre en place ce système de rééducation, et c'était l'une des leçons qu'ils avaient à apprendre.

J'ai lancé la grenade au milieu des rebelles, mais elle n'a pas explosé tout de suite et nous avons eu le temps de nous réfugier sous le perron. Ensuite, tout le monde s'est retrouvé dans la cour pour se battre. Certains avaient des baïonnettes, d'autres pas. Un garçon m'a saisi le cou par-derrière. Il serrait pour me tuer, et comme je ne pouvais pas me servir de ma baïonnette, je l'ai frappé du coude de toutes mes forces. Quand je me suis retourné, il se tenait le ventre. Je lui ai donné un coup de pied dans la tête ; il s'est écroulé. J'allais l'achever avec ma baïonnette quand quelqu'un m'a tailladé la main par-derrière. C'était un rebelle et il s'apprêtait à me frapper de nouveau, mais il a basculé en avant. Alhaji l'avait poignardé dans le dos. Nous l'avons roué de coups de pied jusqu'à ce qu'il ne bouge plus. Je ne savais pas s'il était inconscient ou mort, je m'en fichais. Pendant la bagarre, personne ne criait ni ne pleurait : après tout, nous avions fait ça pendant des années et nous étions encore sous l'influence de la drogue.

Les trois PM et les deux civils sierra-léonais qui nous avaient amenés au centre se sont précipités dans la cour en criant : « Arrêtez ! Arrêtez ! » Ils ont essayé de nous séparer et de traîner les blessés sur le côté. Mauvaise idée. Nous leur avons sauté dessus et leur avons pris leurs fusils. Un pour nous, les gars de l'armée, un pour les rebelles. Le troisième PM s'est enfui avant que l'un ou l'autre groupe puisse l'attraper.

Mambu avait l'un des fusils et, avant que le rebelle qui avait pris l'autre puisse ôter le cran de sûreté, il lui a tiré dessus. Le gars s'est effondré en lâchant l'arme. D'autres rebelles ont tenté de s'en emparer, mais Mambu a continué à tirer pour les en empêcher. Il en a tué quelques-uns, en a blessé d'autres, mais les rebelles ont persisté et, finalement, l'un d'eux a ramassé le fusil et a abattu deux garçons de notre camp. Le deuxième, touché à bout portant, a réussi à poignarder le rebelle dans le ventre avant de s'écrouler. Le rebelle a lâché le fusil avant de tomber lui aussi.

D'autres PM sont accourus en renfort. Ils ont tiré en l'air pour nous faire arrêter, mais nous avons continué et ils ont dû utiliser la

force pour nous séparer, braquant leurs armes sur certains, en frappant d'autres à coups de pied.

On a dénombré six morts – deux dans notre camp, quatre dans celui des rebelles – et plusieurs blessés, dont deux des hommes qui nous avaient amenés. Les ambulances de l'armée les ont emportés en mugissant dans la nuit naissante. J'avais une légère blessure à la main, mais je l'avais cachée parce que je ne voulais pas aller à l'hôpital et que ce n'était pas grave. J'ai lavé la plaie, j'y ai mis un peu de sel avant de nouer un chiffon autour. Pendant la bagarre, Mambu s'était débarrassé d'un adversaire en lui faisant sauter un œil d'un coup de baïonnette. Plus tard, nous avons appris que le garçon avait été opéré à l'étranger et qu'on avait remplacé son œil par celui d'un chat ou quelque chose comme ça. Le soir en question, nous avons félicité Mambu et j'ai pensé que j'aurais bien aimé l'avoir dans mon unité.

Sous le regard des PM, qui nous surveillaient pour que nous ne recommencions pas à nous battre, le groupe des garçons de l'armée est allé à la cuisine chercher quelque chose à manger. Pendant le repas, Mambu nous a raconté que le rebelle dont il avait fait sauter l'œil lui courait après pour lui taper dessus, mais il avait fini par se cogner dans un mur et était tombé dans les pommes. Nous avons tous ri, avons soulevé Mambu et l'avons jeté en l'air. Nous avons eu besoin de cette explosion de violence pour nous reconforter après toute une journée de voyage à nous demander pourquoi nos chefs nous avaient abandonnés.

La fête a été interrompue par un groupe de PM qui sont entrés dans la cuisine et nous ont demandé de les suivre. Ils braquaient leurs armes sur nous, mais nous nous sommes moqués d'eux tout en allant jusqu'à un endroit où des véhicules militaires nous attendaient. Nous étions tellement heureux de la bagarre avec les rebelles que nous ne pensions plus à nous en prendre aux PM. En plus, ils étaient trop nombreux. Apparemment, ils avaient fini par comprendre que nous n'étions pas des enfants dociles. Plusieurs d'entre eux se tenaient près des camions et nous surveillaient étroitement.

— Ils nous reconduisent peut-être au front, a suggéré Alhaji.

Pour une raison ou une autre, nous avons tous entonné l'hymne national.

Les PM ne nous ont pas reconduits au front mais au Bénin Home, centre de réhabilitation situé à Kissy Town, dans la banlieue est de Freetown, loin de la ville. Le Bénin Home avait été auparavant un centre d'éducation surveillée pour jeunes délinquants.

Cette fois, les soldats nous ont soigneusement fouillés avant de nous faire entrer. Le sang de nos ennemis était encore frais sur nos mains et sur nos vêtements. Les paroles de notre lieutenant résonnaient encore dans ma tête : « À partir de maintenant, on tue tous les rebelles qu'on voit, pas de prisonniers. » J'ai souri en songeant que nous avions suivi ses ordres, mais j'ai recommencé à m'interroger : pourquoi nous avait-on amenés ici ? Nous avons passé la nuit assis dans la véranda de nos bâtiments à fixer l'obscurité, sous la garde des soldats. Je me demandais ce qu'était devenu mon G3, quel film de guerre mes anciens camarades regardaient ce soir-là en sniffant et en fumant.

— Hé, vous avez de la *tafe*[\[10\]](#) pour nous ? a demandé Alhaji aux PM, qui n'ont pas réagi.

Je commençais à trembler. Les effets de la drogue prise avant qu'on nous amène à Freetown s'atténuaient. J'allais et venais dans la véranda, nerveux dans ce nouvel environnement. Mes maux de tête avaient repris.

16

C'était exaspérant de recevoir des ordres des civils. Le son de leurs voix, même quand ils nous appelaient pour le petit déjeuner, provoquait en moi une telle fureur que je boxais le mur, mon casier, tout ce qui se trouvait à ma portée. Quelques jours plus tôt, c'est *nous* qui aurions décidé de leur vie ou de leur mort. Pour cette raison, nous refusions de faire tout ce qu'ils nous demandaient, à part manger. Ils nous donnaient du pain et du thé au petit déjeuner, du riz et de la soupe aux feuilles de manioc et de pommes de terre pour le déjeuner et le dîner. Nous étions malheureux parce que nos armes et nos drogues nous manquaient.

Après chaque repas, les infirmières et les membres du personnel venaient nous proposer de nous rendre aux visites médicales prévues à l'infirmerie du Bénin Home et aux séances d'aide psychologique du centre de thérapie psychosociale, que nous détestions. Dès qu'ils ouvraient la bouche, nous lançions sur eux bols, cuillères, nourriture et bancs. Nous les poursuivions dans les couloirs pour les frapper.

Un après-midi, après les avoir chassés du réfectoire, nous avons enfoncé un seau sur la tête du cuisinier et l'avons poussé d'un bout à l'autre de la cuisine jusqu'à ce qu'il se brûle la main sur une marmite bouillante et qu'il accepte de mettre plus de lait dans notre thé. À cause de notre comportement, on nous a quasiment laissés errer sans but dans notre nouvel environnement pendant une semaine. La drogue ne faisait plus effet. J'étais tellement en manque de cocaïne et de marijuana qu'il m'arrivait de rouler un simple morceau de papier et de le fumer. Quelquefois, je fouillais les poches de mon short de l'armée, que je portais encore, dans l'espoir d'y retrouver des miettes d'herbe ou un peu de coke. Pénétrant une nuit par effraction dans l'infirmerie, nous avons volé des médicaments contre la douleur, des tablettes blanches ou

crème, des gélules rouge et jaune. Nous avons vidé les gélules, écrasé les tablettes et mélangé le tout, mais le résultat obtenu n'a pas été celui que nous espérions.

Chaque jour nous étions plus agités et nous recourions donc à la violence. Le matin, nous cognions sur les gens du quartier qui allaient chercher de l'eau à une pompe proche. Si nous n'arrivions pas à les attraper, nous leur jetions des pierres. Parfois, ils s'enfuyaient en laissant tomber leurs seaux, que nous écrasions en riant. Après que nous en avons expédié plusieurs à l'hôpital, ils ont cessé de passer près de notre centre. Le personnel aussi nous évitait. Alors nous nous sommes mis à nous battre entre nous.

Dans la journée, nous nous castagnions pendant des heures, sans aucune raison. Durant ces bagarres, nous cassions le mobilier, nous jetions nos matelas dans la cour. Nous nous arrêtions uniquement quand la cloche sonnait l'heure des repas, nous essuyions le sang qui coulait de nos lèvres, de nos bras, de nos jambes avant d'aller au réfectoire. Le soir, fatigués de nous battre, nous nous asseyions sur nos matelas, dans la cour, et nous restions tranquilles jusqu'à l'heure du petit déjeuner. À chaque fois, à notre retour, les matelas avaient réintégré le dortoir. Furieux, nous les ressortions en maudissant ceux qui les avaient rentrés. Un soir que nous étions assis dehors sur les matelas, il s'est mis à pleuvoir. Nous sommes restés sous l'averse à nous essuyer le visage, à écouter la pluie résonner sur les tuiles du toit et gargouiller sur le sol. Il n'a plu qu'une heure, mais nos matelas étaient devenus des éponges imbibées d'eau.

Le lendemain matin, quand nous sommes revenus du petit déjeuner, les matelas étaient toujours dehors. Comme le temps n'était pas très ensoleillé, ils étaient encore humides à la fin de la journée. Hors de nous, nous sommes allés trouver Poppay, le responsable de la réserve, un ancien soldat au regard fuyant, et nous avons exigé de nouveaux matelas.

— Faudra attendre que ceux que vous avez installés dehors sèchent, a-t-il répliqué.

— On va pas laisser un civil nous parler comme ça, a dit l'un des garçons.

Nous avons tous approuvé en brailant et nous nous sommes jetés sur Poppay pour le corriger. L'un de nous lui a enfoncé son couteau dans le pied et Poppay est tombé. Il s'est protégé la tête de ses bras pendant que nous lui décochions des coups de pied. Finalement, nous l'avons laissé gisant par terre, ensanglanté et inconscient. Nous sommes retournés à notre véranda en poussant des cris excités et, peu à peu, nous nous sommes tus. Ma colère ne retombait pas : mon escouade me manquait et j'avais besoin de violence.

Un vigile qui surveillait le centre a emmené Poppay à l'hôpital. Quelques jours plus tard, ce dernier est revenu à l'heure du déjeuner, boitant mais souriant.

— C'est pas votre faute si vous m'avez fait ça, nous a-t-il dit en traversant le réfectoire.

Ça nous a mis en rogne, parce que nous voulions que les « civils », comme nous appelions les membres du personnel, nous craignent en tant que soldats capables de leur faire sérieusement mal. La plupart des employés du centre réagissaient comme Poppay : ils revenaient avec le sourire, et ce sourire nous faisait les haïr encore plus.

Mes mains tremblaient de manière incontrôlable et mes migraines me torturaient de plus belle. Un forgeron martelait son enclume dans ma tête, j'entendais et je sentais ses coups insupportables. Je gémissais, je me roulais par terre près de mon lit ou dans la véranda. Personne ne faisait attention à moi, car tous les autres souffraient aussi du manque à leur façon. Alhaji, par exemple, a boxé le pilier en ciment d'un des bâtiments jusqu'à ce que ses jointures saignent et qu'on voie ses os. Nous l'avons emmené à l'infirmerie et on l'a plongé dans un sommeil artificiel pendant plusieurs jours pour qu'il cesse de se faire du mal.

Un jour, nous avons décidé de casser les carreaux des salles de classe. Je ne me rappelle plus pourquoi mais, au lieu de lancer des pierres comme les autres, j'ai expédié mon poing dans les vitres. J'ai

réussi à en briser plusieurs avant que ma main reste coincée par le verre. Je l'ai dégagée, elle s'est mise à saigner tellement que j'ai dû aller à l'infirmerie. J'avais l'intention de voler une trousse de secours pour me soigner moi-même, mais une infirmière se trouvait là. Elle m'a fait asseoir et s'est occupée de moi, grimaçant chaque fois qu'elle extrayait un éclat de verre profondément enfoncé dans ma chair. Moi, je ne bougeais pas, je ne sentais rien, je voulais juste que mon sang arrête de couler.

— Ça va te faire mal, m'a-t-elle prévenu avant de nettoyer les coupures. Comment tu t'appelles ?

Je n'ai pas répondu. Elle m'a bandé la main.

— Reviens demain, que je change le pansement, d'accord ? a-t-elle dit.

Elle a voulu me caresser la tête, mais je l'ai repoussée et je suis parti.

Je n'avais aucunement l'intention de retourner la voir le lendemain, mais, ce jour-là, ma migraine était tellement forte que j'ai perdu conscience dans la véranda. Je me suis réveillé dans un lit de l'infirmerie, où la même femme essuyait mon front avec un linge humide. J'ai de nouveau repoussé sa main et je suis parti. Assis dehors au soleil, je me balançais d'avant en arrière. Tout mon corps me faisait mal, j'avais la gorge sèche et des nausées. J'ai vomi un liquide vert et visqueux avant de m'évanouir une seconde fois. Lorsque j'ai repris connaissance, quelques heures plus tard, l'infirmière m'a tendu un verre d'eau en disant :

— Tu peux partir si tu veux, mais je te suggère de rester au lit cette nuit.

Elle tendait le doigt vers moi et me parlait comme une mère l'aurait fait avec un enfant têtu. J'ai bu l'eau, j'ai jeté le verre contre le mur puis j'ai essayé de me lever, mais je n'étais même pas capable de m'asseoir dans le lit. Avec un sourire, l'infirmière s'est approchée et m'a fait une piqûre. Elle a remonté la couverture sur moi et a balayé les morceaux de verre. J'aurais voulu rejeter la couverture, mais je n'arrivais pas à bouger les mains. Je me sentais faible, mes paupières sont devenues lourdes.

*

Je me suis réveillé en entendant l'infirmière et quelqu'un d'autre murmurer. J'étais perdu, je ne savais ni l'heure ni le jour. Mes tempes palpaient. De la main, j'ai frappé le côté du lit pour attirer l'attention de l'infirmière et je lui ai demandé :

— Je suis ici depuis combien de temps ?

— Tiens, tu me parles, maintenant ? Fais attention à ta main.

En me redressant un peu, j'ai vu qu'il y avait un militaire dans la pièce. Un instant, j'ai pensé qu'il était là pour me remmener au front, mais quand je l'ai regardé plus attentivement, j'ai compris qu'il était à l'infirmerie pour d'autres raisons. C'était de toute évidence un soldat de la ville, bien habillé et sans armes. Un lieutenant chargé sans doute de vérifier si nous étions bien traités sur le plan physique et psychologique, mais qui semblait s'intéresser surtout à l'infirmière. Moi aussi j'ai été lieutenant, me suis-je dit, enfin, « lieutenant des jeunes ».

*

Lieutenant des jeunes, je commandais une petite unité chargée de missions brèves. Le lieutenant et le caporal Gadafi avaient choisi tous les amis qui me restaient – Alhaji, Kanei, Jumah et Moriba – pour la constituer, et nous nous retrouvions à nouveau ensemble. Mais cette fois nous ne fuyions pas la guerre. Nous la faisons et nous partions en éclaireurs chercher des villages offrant les vivres, les munitions, la drogue, l'essence et les autres choses dont nous avons besoin. De retour au camp, j'informais le caporal de ce que nous avions découvert, puis toute l'escouade attaquait le village repéré.

Au cours d'une de ces missions de reconnaissance, nous sommes tombés par hasard sur un village que nous pensions situé à plus de trois jours de marche, mais en fait, au bout d'un jour et demi, j'ai

reniflé dans l'air une odeur d'huile de palme chaude. C'était une journée splendide, l'été nous donnait ses derniers rayons de soleil. Nous avons aussitôt quitté le sentier pour avancer dans la brousse, et lorsque nous avons vu les toits de chaume, nous nous sommes approchés en rampant. Quelques hommes armés allaient et venaient paresseusement le long de ballots entassés devant chaque maison. Apparemment, les rebelles s'apprêtaient à quitter le village. Si nous rentrions au camp pour aller chercher le reste de l'escouade, il ne resterait plus de butin à notre retour. Nous avons donc décidé d'attaquer. J'ai donné l'ordre aux garçons de se déployer autour du village et d'occuper des positions d'où nous pourrions tout surveiller. Alhaji et moi avons accordé aux autres quelques minutes pour se mettre en place, tandis que nous nous rapprochions encore un peu pour déclencher l'assaut. Nous sommes retournés tous les deux sur le sentier et nous avons rampé de chaque côté. Nous disposions de deux lance-roquettes et de cinq grenades autopropulsées. Quand nous avons été suffisamment près, j'ai braqué mon arme sur un groupe de rebelles, mais Alhaji m'a tapé sur l'épaule. Il m'a chuchoté qu'il voulait pratiquer sa technique à la Rambo avant que nous nous mettions à tirer. Sans me laisser le temps de répondre, il a commencé à s'étaler de la boue sur le visage en mouillant la poussière avec sa salive et un peu d'eau de sa gourde. Il a fixé son fusil sur son dos, il a pris sa baïonnette et l'a tenue devant son visage en frottant le plat d'un doigt. Puis il a rampé lentement sous le soleil de midi baignant de sa lumière ce village que nous avions l'intention de plonger très bientôt dans l'obscurité.

Lorsque Alhaji a disparu, j'ai pointé mon lance-roquettes vers l'endroit où la plupart des rebelles se trouvaient. Quelques minutes plus tard, j'ai vu mon ami se faufiler et s'accroupir entre les maisons, s'aplatir contre les murs pour ne pas se faire repérer. Il s'est approché derrière une sentinelle qui flemmardait au soleil, le fusil sur le giron. Alhaji a plaqué une main sur la bouche du rebelle et l'a égorgé avec sa baïonnette. Il a fait subir le même traitement à d'autres sentinelles, mais il a commis l'erreur de ne pas cacher leurs

cadavres. Je prenais plaisir à le regarder opérer, quand une des sentinelles, en retournant à son poste, a découvert le corps de son camarade et a voulu courir prévenir les autres. Je l'ai abattu avec mon G3 et j'ai lâché deux roquettes sur le principal groupe de rebelles.

La fusillade avait commencé. Je ne savais pas où était Alhaji, mais il rampait vers l'endroit d'où je tirais. Je l'aurais tué si je n'avais pas reconnu au dernier moment son camouflage à la Rambo. Mon unité s'est mise au boulot, abattant tout ce qui était en vue. Nous n'avons pas gaspillé une seule balle. Nous tirions tous mieux qu'avant et notre taille nous donnait un avantage, car nous pouvions nous dissimuler sous les buissons les plus petits et abattre des hommes qui se demandaient d'où venaient les balles. Pour nous assurer le contrôle total du village, Alhaji et moi avons lancé nos dernières roquettes avant de donner l'assaut.

Nous avons traversé le village en tirant sur tous ceux qui sortaient des maisons et des huttes. Nous nous sommes ensuite rendu compte qu'il ne restait personne pour porter les ballots : nous avons tué tout le monde. J'ai envoyé Kanei et Moriba au camp pour ramener de l'aide. Ils sont partis en prenant des munitions sur les rebelles abattus, dont certains serraient encore leur arme dans leurs mains. Au lieu de nous asseoir parmi les cadavres, les ballots, les caisses de munitions et les sacs de drogue, Alhaji, Jumah et moi sommes allés nous mettre à couvert dans les fourrés proches. À tour de rôle, nous retournions au village chercher de la nourriture et de la drogue. Tranquillement installés dans la brousse, nous avons attendu.

Deux jours plus tard, Kanei et Moriba sont revenus avec le caporal, quelques soldats et des civils, qui ont rapporté le butin au camp. Gadafi nous a félicités :

— Beau boulot, les gars. On a de quoi tenir quelques mois.

Cette mission a valu à Alhaji le surnom de « Petit Rambo » et il a fait tout son possible par la suite pour s'en montrer digne. Moi, on m'a surnommé « Serpent vert », parce que j'étais capable de me couler dans une position décisive et de descendre tout un village

sans me faire repérer. C'est le lieutenant qui m'a donné ce nom en disant : « Tu n'as pas l'air dangereux mais tu l'es, tu te fonds dans la nature comme un serpent, trompeur et mortel. »

*

Il y avait une craquelure dans le plafond blanc de l'infirmerie ; je la suivais des yeux tout en écoutant la voix grave du lieutenant de la ville et les gloussements de l'infirmière. J'ai tourné la tête dans leur direction. Un large sourire aux lèvres, l'infirmière semblait prendre plaisir aux plaisanteries de l'officier. Je me suis levé et je me suis dirigé vers la porte.

— Bois beaucoup d'eau et tu iras mieux, m'a-t-elle lancé. Reviens demain soir pour que je t'examine.

— Tu te plais, ici ? m'a demandé le lieutenant.

Je l'ai regardé avec dégoût et j'ai craché par terre. Il a haussé les épaules. Encore un froussard de soldat de la ville, ai-je pensé en retournant à mon bâtiment. Deux garçons jouaient au ping-pong dans la véranda et tous les autres semblaient s'intéresser à leur match. Cela faisait plus d'un mois que nous étions là et plusieurs d'entre nous étaient presque sortis de la période de manque, même s'ils avaient encore des nausées et des pertes de conscience inopinées. Pour la plupart des autres, ces crises ont disparu à la fin du deuxième mois, mais nous restions traumatisés, et maintenant que nous avons le temps de penser, le manteau qui recouvrait nos souvenirs de guerre commençait lentement à s'ouvrir.

Chaque fois que je tournais un robinet, je voyais du sang en couler et je fixais le flot jusqu'à ce qu'il redevienne de l'eau, avant de pouvoir boire ou me laver. Des garçons se précipitaient parfois dehors en hurlant : « Les rebelles arrivent ! » Certains jours, les plus jeunes restaient prostrés près d'un tas de pierres et nous disaient en pleurant que c'étaient leurs parents morts. Il nous arrivait aussi de tendre une embuscade aux membres du personnel, de les attacher et de les interroger sur la position de leur unité,

l'endroit où ils cachaient armes, munitions, vivres et drogue. C'est à cette période-là qu'on nous a donné du matériel scolaire – livres, crayons et stylos – en nous annonçant que nous aurions classe de dix heures à midi les jours de semaine. Nous avons fait un feu de camp pour tout brûler et, le lendemain, le personnel nous a redonné du matériel. Nous avons encore tout brûlé. Le personnel le renouvelait à chaque fois, mais sans prononcer le sempiternel « Ce n'est pas votre faute » comme il le faisait lorsqu'il pensait que nous ne nous comportions pas comme des enfants normaux.

Un après-midi qu'un employé avait laissé des fournitures scolaires dans la véranda, Mambu a proposé que nous les revendions.

— Qui nous les achèterait ? Tout le monde a peur de nous, a rappelé un des garçons.

— On peut trouver un commerçant que ça intéressera, a assuré Mambu.

Nous avons mis le matériel dans des sacs en plastique et nous sommes allés au marché le plus proche, où nous l'avons vendu à un marchand. Tout excité, l'homme nous a encouragés à revenir.

— Je me fiche que vous ayez volé ces trucs. J'ai l'argent, vous avez la marchandise, on fait affaire, nous a-t-il dit en nous tendant une liasse de billets.

Mambu les a comptés avec un grand sourire, les a approchés de notre nez pour que nous puissions les sentir.

— C'est du bon argent, je peux vous le dire ! s'est-il esclaffé.

Nous sommes rentrés au centre en courant afin d'être à l'heure pour le déjeuner. Après le repas, Mambu a donné sa part à chacun et le bâtiment s'est animé tandis que chaque garçon expliquait ce qu'il allait faire de son argent. C'était plus excitant que de brûler les fournitures.

Alors que certains s'achetaient du Coca-Cola et des caramels, Mambu, Alhaji et moi projetions de nous rendre à Freetown. Tout ce que nous savions, c'était qu'il fallait prendre le bus pour aller en ville.

Le lendemain matin, nous avons englouti rapidement notre petit déjeuner et nous sommes sortis un par un du réfectoire. J'ai fait semblant d'aller à l'infirmerie, Mambu est allé dans la cuisine comme pour reprendre quelque chose à manger et il est sorti par la fenêtre, Alhaji s'est dirigé vers les latrines. Nous ne voulions pas que les autres garçons soient au courant, car ils auraient tous voulu nous accompagner et le personnel se serait affolé. Nous nous sommes donc retrouvés tous les trois au carrefour proche du centre et nous avons attendu l'autobus.

— Vous êtes déjà allés en ville ? nous a demandé Alhaji.

— Non, ai-je répondu.

— Je devais aller au collège à Freetown, mais la guerre a éclaté, a dit Alhaji. Il paraît que c'est une belle ville.

— On va bien voir, voilà le bus, a annoncé Mambu.

À l'intérieur, la radio diffusait de la musique soukous et les gens bavardaient bruyamment, comme sur une place de marché. Nous nous sommes assis à l'arrière, avons regardé défiler les maisons et les boutiques. Un homme qui se tenait dans l'allée s'est mis à danser, quelques passagers, dont Mambu, se sont joints à lui. En riant, nous avons frappé dans nos mains pour leur donner la cadence.

Nous sommes descendus à Kissy Street, quartier animé du cœur de la ville. Les gens vaquaient à leurs affaires comme s'il ne se passait rien dans le pays. Des magasins s'alignaient des deux côtés de la rue aux trottoirs envahis par des marchands ambulants. Nos yeux se régalaient du spectacle et, bientôt, nous ne savions plus où regarder. Mambu sautait sur place en s'exclamant : « Je vous avais dit que ce serait super ! »

— Regardez ce bâtiment, ai-je dit soudain en tendant le bras.

— Et celui-là, ce qu'il est grand ! s'est écrié Alhaji.

— Comment font les gens pour monter là-haut ? s'est demandé Mambu.

Nous marchions lentement, ahuris par le nombre de voitures, les boutiques libanaises bourrées de toutes sortes de victuailles. J'avais

mal au cou à force de renverser la tête en arrière pour admirer les immeubles. Partout il y avait de petits marchés où l'on vendait des vêtements, de la nourriture, des cassettes et beaucoup d'autres choses. La ville était très bruyante, comme si les gens se disputaient partout en même temps. Lentement, nous sommes allés jusqu'au Cotton Tree, emblème de la Sierra Leone et principal point de repère de la capitale. Bouche bée, nous avons contemplé l'arbre immense que nous n'avions vu jusque-là qu'au dos des billets de banque. Nous sommes restés un moment sous ses branches, au croisement de Siaka Stevens Road et de Pademba Road, le cœur de la ville. Ses feuilles étaient vertes, mais son écorce semblait très vieille.

— Personne ne nous croira quand on racontera ça, a marmonné Alhaji en s'éloignant.

Nous nous sommes promenés toute la journée, dépensant notre argent en crème glacée et en boissons fruitées. C'était difficile de savourer la glace, parce qu'elle fondait trop vite sous le soleil brûlant. Je passais pas mal de temps à lécher mes doigts au lieu de mon cornet. Au fil des heures, le nombre de piétons et de voitures n'a fait que croître. Nous ne connaissions personne et tout le monde semblait pressé. Mambu et Alhaji marchaient derrière moi et me demandaient sans cesse mon avis : par où passer, quand s'arrêter... Comme s'ils étaient encore sur le front et que je commandais leur unité.

Le soir tombait, nous devions rentrer à temps pour le dîner. En retournant à l'arrêt d'autobus, nous nous sommes rendu compte que nous n'avions plus d'argent.

— On s'assied devant, et quand le bus arrive à notre arrêt, on se précipite dehors et on se sauve, a suggéré Mambu.

Nous nous sommes installés calmement dans le bus en lorgnant l'« apprenti » (le receveur) qui faisait payer avant chaque arrêt. Alors que nous approchions de notre destination, il a demandé à ceux qui allaient descendre de lever la main, puis il a parcouru l'allée pour encaisser l'argent. Quand l'autobus s'est arrêté, il se tenait devant la portière pour que personne ne puisse sortir sans payer. Je me suis dirigé vers lui, la main dans la poche comme pour

chercher ma monnaie, puis je l'ai écarté d'une bourrade et nous nous sommes enfuis en riant.

Ce soir-là, nous avons décrit aux autres garçons les hauts immeubles de la ville, le vacarme, les voitures et les marchés. Emballés, ils ont tous voulu y aller. Le personnel du centre n'a pas eu d'autre choix que d'organiser des visites de Freetown le week-end pour que nous cessions d'y aller seuls. Mais ça n'a pas suffi à certains d'entre nous, qui ne se contentaient pas d'une balade par semaine.

*

J'ignore ce qui s'est passé, mais les gens ont cessé d'acheter nos fournitures scolaires. Même en les proposant à un prix plus bas, nous ne trouvions pas preneur. Comme nous n'avions pas d'autre moyen de nous procurer de l'argent, nous ne pouvions plus aller seuls en ville, du moins pas aussi fréquemment que nous l'aurions souhaité. De plus, les visites du week-end étaient désormais subordonnées à notre présence aux cours, et pour toutes ces raisons nous nous sommes mis à aller en classe.

C'était une école sans règles strictes. En mathématiques, nous apprenions les additions, les multiplications et les divisions avec décimales. En anglais, nous lisions des passages de livres, nous apprenions à orthographier les mots ; quelquefois, le prof nous lisait des histoires et nous les écrivions dans nos cahiers. Il s'agissait simplement de nous « rafraîchir la mémoire », comme il disait. Nous n'étions pas attentifs, nous nous contentions d'être présents pour ne pas rater la visite en ville. Pendant les leçons, nous nous battions, parfois en nous enfonçant mutuellement la pointe de nos crayons dans la main. Le professeur continuait la leçon et nous finissions par nous calmer. Nous parlions alors des bateaux que nous avions vus, amarrés dans Kroo Bay, des hélicoptères qui nous avaient survolés tandis que nous marchions dans Lightfoot Boston Street. À la fin de la classe, le professeur disait : « Ce n'est pas votre

faute si vous n'êtes pas capables de rester tranquilles. Vous finirez par y arriver. » Nous nous fichions en rogne et nous le bombardions avec nos crayons quand il quittait la classe.

Ensuite, nous déjeunions puis nous jouions au ping-pong ou au foot. Mais la nuit certains d'entre nous se réveillaient en criant, couverts de sueur, et se martelaient la tête de leurs poings pour tenter de chasser les images qui continuaient à les tourmenter même quand ils étaient sortis de leur cauchemar. D'autres se jetaient sur leur voisin de dortoir pour l'étrangler et s'enfuyaient en courant dans la nuit quand on les en avait séparés. Le personnel se tenait toujours prêt à réagir à ces crises sporadiques. Néanmoins, chaque matin, on retrouvait, tapis dans l'herbe près du terrain de football, plusieurs garçons qui ne se rappelaient plus comment ils étaient arrivés là.

*

Il m'a fallu des mois pour réapprendre à dormir sans l'aide de médicaments. Même quand je parvenais enfin à trouver le sommeil, je me réveillais une heure plus tard. Je rêvais qu'un homme armé sans visage m'avait attaché et me tranchait la gorge avec le côté cranté de sa baïonnette. Je sentais la douleur que la lame provoquait tandis qu'il me sciait le cou. Je me réveillais ruisselant de transpiration et boxant le vide, je courais jusqu'au terrain de football, où, assis par terre, je me balançais d'avant en arrière, les bras autour des jambes. Je tentais désespérément de penser à mon enfance, mais je n'y arrivais pas. Les souvenirs de la guerre formaient une barrière que je devrais briser pour accéder à tout ce qui l'avait précédée.

Ils revenaient me hanter sans que je puisse l'empêcher. En Sierra Leone, la saison humide dure de mai à octobre, les pluies étant les plus fortes en juillet, août et septembre. Mon unité avait perdu le contrôle de la base où j'avais été formé, et Moriba était mort pendant les combats. Nous l'avions laissé adossé à un mur, du sang

coulant de sa bouche, et nous n'avions pas beaucoup pensé à lui après. Pleurer les morts ne faisait pas partie du boulot consistant à tuer et à tenter de rester en vie. Nous avons longtemps erré dans la forêt pour trouver une nouvelle base avant le début de la saison des pluies, mais la plupart des villages que nous traversions ne convenaient pas puisque nous les avions brûlés ou qu'un autre groupe de combattants les avait détruits à un moment ou à un autre. Contrarié, le lieutenant a annoncé que nous continuerions à marcher jusqu'à ce que nous en trouvions un intact.

D'abord il a plu par intermittence, puis la pluie est tombée sans arrêt. Pour nous protéger, nous nous tenions sous de gros arbres, mais il pleuvait tellement que leurs feuilles n'arrivaient plus à retenir l'eau. Nous avons marché pendant des semaines dans une forêt détrempée.

Un matin, nous nous sommes soudain retrouvés sous le feu de l'ennemi. À cause de la pluie, nos roquettes n'explosaient pas quand nous les lancions, et nous avons battu en retraite. Nos assaillants ne nous ont pas poursuivis longtemps et nous avons pu nous regrouper. Le lieutenant a décidé de contre-attaquer immédiatement. « Ils nous conduiront à leur base », a-t-il expliqué. Toute la journée, nous avons combattu sous la pluie. Les morts gisaient sur un sol gorgé d'eau qui semblait refuser d'absorber leur sang.

Au crépuscule, les rebelles ont commencé à fuir, abandonnant un de leurs blessés. Nous l'avons capturé, le lieutenant lui a demandé où se trouvait sa base. Il n'a pas répondu et l'un de nous l'a traîné derrière lui avec une corde tandis que nous poursuivions l'ennemi. L'homme n'a pas survécu à ce traitement. Le soir, les rebelles ont cessé de battre en retraite. Parvenus aux abords de leur base, ils se battaient farouchement pour ne pas la perdre. « Tactique *kalo kalo* », a ordonné le lieutenant : attaque et repli. Nous avons formé deux groupes et nous avons donné l'assaut. Le premier a ouvert le feu et a fait mine de battre en retraite, les rebelles l'ont pourchassé et sont tombés dans l'embuscade tendue par le second groupe. Au matin, nous sommes entrés dans le village et nous avons tué les

derniers combattants qui résistaient encore. Nous avons fait huit prisonniers, leur avons lié les bras et les jambes, et les avons laissés sous la pluie.

Le village avait des vivres et du bois de chauffage en abondance, stockés par les rebelles pour la saison des pluies et dont nous allions maintenant profiter. Nous avons enfilé les vêtements secs sur lesquels nous avons mis la main et nous nous sommes installés autour d'un feu pour nous réchauffer et faire sécher nos chaussures. Serrant mon fusil contre moi, je souriais, brièvement heureux d'avoir trouvé un abri. En tendant mes orteils vers les flammes, je me suis aperçu qu'ils étaient livides et avaient commencé à pourrir.

Nous occupions le village depuis quelques minutes seulement quand les rebelles ont de nouveau attaqué : ils ne voulaient pas renoncer à leur base. Assis autour du feu, nous nous sommes regardés, nous avons rechargé nos armes et nous sommes sortis pour nous débarrasser d'eux une fois pour toutes. Nous nous sommes battus toute la nuit et le jour suivant. Aucun des deux camps ne voulait céder le village à l'autre, mais, finalement, nous avons liquidé la plupart des rebelles et fait quelques prisonniers de plus. Les autres se sont enfuis dans la forêt froide et humide. Nous étions tellement furieux contre nos prisonniers que nous avons décidé de leur infliger une punition sévère au lieu de les abattre simplement. « Ce serait gâcher des balles », a dit le lieutenant. Nous leur avons fourni des pelles et nous leur avons ordonné, sous la menace de nos armes, de creuser leurs tombes. Assis dans les huttes, fumant de la marijuana, nous les avons regardés s'échiner sous la pluie. Chaque fois qu'ils ralentissaient, nous tirions autour d'eux et ils se remettaient à creuser plus vite. Quand ils ont eu fini, nous les avons ligotés et avons enfoncé nos baïonnettes dans leurs jambes. Quelques-uns ont crié, nous leur avons donné des coups de pied pour les faire taire. Puis nous avons fait rouler chacun d'eux dans son trou et nous les avons recouverts de terre humide. Ils avaient peur, ils essayaient de sortir, mais quand ils voyaient nos fusils braqués sur eux, ils se laissaient retomber en arrière et nous

regardaient de leurs yeux tristes. Nous avons achevé de les enfouir et je les ai entendus grogner et se débattre. Puis ils ont renoncé et nous nous sommes éloignés. « Au moins, comme ça, ils sont déjà enterrés », a remarqué un des soldats, et nous avons éclaté de rire. J'ai souri de nouveau en retournant près du feu pour me réchauffer.

À la lueur des flammes, je me suis rendu compte que j'avais des plaies sur les bras, le dos et les pieds. Alhaji m'a aidé à les soigner avec les bandes et les médicaments que les rebelles avaient laissés. Ces blessures provenaient de balles qui avaient simplement traversé ma chair sans me tuer. J'étais trop drogué, trop traumatisé pour m'en être aperçu. Je riais tandis que mon ami comptait les plaies de mon corps.

*

Au matin, je sentais un des employés du centre m'envelopper d'une couverture en me disant : « Ce n'est pas ta faute, tu sais. Vraiment pas. Tu t'en sortiras. » Puis il m'aidait à me lever et me ramenait dans le bâtiment.

Je n'étais pas retourné à l'infirmerie depuis le jour où j'en étais parti, quelques mois plus tôt, laissant ce froussard de lieutenant de la ville bavarder avec l'infirmière, et celle-ci avait cessé de me demander de revenir pour une visite. Un après-midi, pendant un match de ping-pong auquel tout le personnel assistait, j'ai senti une main sur mon épaule. C'était elle, vêtue de son uniforme blanc. Pour la première fois, je l'ai vraiment regardée. La blancheur de ses dents contrastait avec sa peau sombre, brillante, et lorsqu'elle souriait, son visage rayonnait et devenait plus beau. Elle était grande, avec d'immenses yeux marron pleins de tendresse. Elle m'a tendu une bouteille de Coca-Cola en me disant « Viens me voir quand tu veux », elle a souri et s'est éloignée. Je suis sorti du bâtiment avec Alhaji et nous nous sommes assis sur un rocher pour boire le Coca frais.

— Tu lui plais, a dit Alhaji pour me taquiner.

Je n'ai pas répondu.

— Et elle, elle te plaît ?

— Je sais pas. Elle est plus âgée que moi et c'est notre infirmière.

— Tu as peur des femmes, quoi.

— Je crois pas que je lui plais comme tu le penses.

J'ai regardé Alhaji, qui riait de ce que je venais de dire. Lorsqu'il m'a laissé pour retourner dans le bâtiment, j'ai décidé d'aller à l'infirmerie. Sur le seuil de la porte, je me suis arrêté et j'ai vu l'infirmière en train de téléphoner. Elle m'a fait signe d'entrer et de m'asseoir. Parcourant la pièce des yeux, j'ai remarqué, accroché au mur, un tableau portant les noms de tous les garçons du centre, avec, à côté, des cases et des croix indiquant qu'ils avaient tous pris part à au moins une séance. En face de mon nom, il n'y avait aucune croix. L'infirmière a décroché le tableau et l'a rangé dans un tiroir en reposant le téléphone. Quand elle a rapproché sa chaise de la

mienne, j'ai cru qu'elle allait me poser une question sur la guerre, mais elle m'a demandé :

— Comment tu t'appelles ?

J'étais surpris : elle savait qui j'étais.

— Vous le connaissez, mon nom, ai-je répliqué.

— Peut-être, mais je veux que tu me le dises, a-t-elle insisté en écarquillant les yeux.

— D'accord, d'accord. Ishmael.

— C'est un beau nom. Moi, je m'appelle Esther et on devrait être amis.

— Vous êtes sûre que vous voulez être mon amie ?

Elle a réfléchi puis elle a répondu :

— Peut-être pas.

J'ai gardé un moment le silence. Je ne savais pas quoi dire et à ce moment de ma vie je ne faisais confiance à personne. J'avais appris à survivre et à prendre soin de moi. Je n'avais fait que ça pendant ces dernières années, sans personne à qui me fier, et franchement j'aimais être seul, c'était plus facile de survivre ainsi.

Des hommes comme le lieutenant, à qui j'avais obéi corps et âme, m'avaient conduit à m'interroger sur la confiance qu'on peut accorder à quiconque, en particulier aux adultes. Je me méfiais à présent des intentions de tout le monde, j'en étais venu à penser que les gens jouaient la comédie de l'amitié uniquement pour exploiter les autres.

— Je suis ton infirmière, c'est tout, a-t-elle repris. Si tu veux qu'on devienne amis, il faut que tu me le proposes et je devrai alors te faire confiance.

J'ai souri parce qu'elle pensait la même chose que moi. D'abord intriguée par cette réaction soudaine, elle a fini par dire :

— Tu as un beau sourire, tu devrais le montrer plus souvent.

Je me suis aussitôt rembruni.

— Il y a quelque chose que je peux te rapporter de la ville ? m'a-t-elle demandé.

Je n'ai pas répondu et elle a conclu :

— Bon, c'est tout pour aujourd'hui.

*

Quelques jours après cette première conversation, l'infirmière m'a fait un cadeau. J'observais des garçons en train de porter un filet de volley-ball dans la cour, quand Alhaji est revenu de sa séance en m'annonçant que l'infirmière désirait me voir. Je voulais assister au match de volley, mais Alhaji m'a tiré vers le bâtiment et ne m'a lâché que devant la porte de l'infirmerie. Puis il m'a poussé à l'intérieur et a déguerpi en gloussant. À quatre pattes sur le sol, j'ai levé les yeux vers Esther, qui souriait, assise derrière son bureau.

— Alhaji a dit que vous vouliez me voir, ai-je grommelé en me relevant.

Elle m'a lancé un paquet que j'ai attrapé en me demandant ce que c'était et pourquoi elle se l'était procuré pour moi. Elle me regardait, attendant que je le défasse. En découvrant ce qu'il contenait, je l'ai prise dans mes bras, mais j'ai aussitôt refoulé la joie que j'éprouvais pour demander d'un ton méfiant :

— Pourquoi vous me donnez ce Walkman et cette cassette si on n'est pas amis ? Et comment vous saviez que j'aime le rap ?

— Assieds-toi, s'il te plaît.

Elle m'a repris le paquet, a inséré piles et cassette dans le baladeur avant de me le rendre. J'ai coiffé le casque et j'ai entendu Run-DMC – *It's like that, and that's the way it is* (« C'est comme ça, et pas autrement ») – dans les écouteurs. J'ai commencé à remuer la tête et Esther a écarté le casque de mes oreilles pour me dire :

— Je vais t'examiner pendant que tu écoutes la musique.

J'ai fait signe que j'étais d'accord, j'ai enlevé mon tee-shirt, je suis monté sur une balance, puis l'infirmière m'a fait tirer la langue, elle a projeté le faisceau d'une lampe dans mes yeux... Je m'en fichais parce que la chanson s'était emparée de moi et que j'en écoutais chaque mot. Lorsque Esther est passée à mes jambes et qu'elle a vu

les cicatrices sur mon pied gauche, elle a de nouveau soulevé les écouteurs pour me demander :

— C'est quoi, ces marques ?

— Blessures par balles.

Avec une expression profondément triste, elle a dit d'une voix tremblante :

— Il faut que tu m'expliques ce qui s'est passé pour que je puisse te prescrire un traitement.

D'abord, je me suis montré réticent, mais elle a argué que c'était le seul moyen efficace de me soigner. Je lui ai donc raconté comment j'avais été blessé, non parce que j'en avais vraiment envie, mais parce que je croyais qu'en lui révélant la réalité macabre de mes années de guerre je lui ferais peur et qu'elle cesserait de me poser des questions. Les yeux rivés sur mon visage, elle m'a écouté attentivement quand j'ai commencé à parler et j'ai baissé la tête en évoquant mon passé récent.

*

Pendant la deuxième saison sèche de mes années de guerre, nous avons à un moment manqué de vivres et de munitions, et comme d'habitude nous avons décidé d'attaquer un autre village. Je suis donc parti avec mon groupe de reconnaissance pour en repérer un. Après l'avoir observé toute une journée, j'ai constaté qu'il comptait plus d'hommes que notre unité et qu'ils étaient mieux armés. Je ne suis pas sûr que c'étaient des rebelles, parce qu'il y avait moins de jeunes garçons que dans tous les autres groupes que nous avons attaqués. La moitié était en uniforme, le reste en civil. Je suis retourné à la base et j'ai fait mon rapport au lieutenant. Notre unité s'est immédiatement mise en route pour le village, qui se trouvait à trois jours de marche. Le plan consistait à s'en emparer puis à y établir une nouvelle base au lieu de rapporter vivres et munitions à l'ancien camp.

Nous avons alterné marche rapide et pas de gymnastique sur le sentier. Nous ne nous arrêtons qu'une fois par jour pour manger, boire et prendre de la drogue. Nous avons emporté toutes nos armes et munitions.

Chacun de nous portait deux fusils, un sur le dos, l'autre dans les mains. Nous n'avions laissé que deux hommes pour garder la base. Le matin du troisième jour, le lieutenant nous a laissés nous reposer plus longtemps, puis nous avons marché toute la journée jusqu'à ce que notre objectif soit en vue.

Il y avait beaucoup de manguiers, d'orangers et de goyaviers autour du village, qui avait dû être entouré de plantations. Nous l'avons encerclé et avons attendu les ordres du lieutenant. Au bout d'un moment, nous nous sommes rendu compte que l'endroit était désert. J'étais allongé près du lieutenant, qui m'a lancé un regard perplexe. Je lui ai murmuré que, quelques jours plus tôt, le village grouillait d'hommes armés. Sous nos yeux, un chien a descendu le sentier en aboyant. Une heure plus tard, cinq hommes sont entrés dans le village, ont pris des seaux dans une véranda et se sont dirigés vers la rivière. Je commençais à soupçonner qu'il se passait quelque chose d'anormal, quand un coup de feu a claqué derrière nous. C'était clair, maintenant : on nous avait tendu une embuscade.

La fusillade a duré toute la nuit. Au matin, nous avons été contraints de battre en retraite dans le village. Nous avons déjà perdu cinq hommes, et les rebelles poursuivaient leur assaut. Perchés dans les arbres, ils nous mitraillaient de plus belle. Nos hommes se sont dispersés, courant d'un bout à l'autre du village, s'accroupissant derrière les maisons. Nous devions sortir du piège avant qu'il soit trop tard, mais il fallait d'abord se débarrasser des rebelles juchés dans les arbres, ce que nous avons fait en criblant les branches de balles. Ceux qui ne mouraient pas sur le coup, nous les achevions quand ils étaient à terre. Pour éviter de nous retrouver à découvert et pour pouvoir nous regrouper dans la forêt, nous devions ouvrir une brèche. Nous avons donc concentré notre tir sur une zone précise jusqu'à ce que nous ayons liquidé tous ceux qui s'y

trouvaient. Dès que nous nous sommes regroupés, le lieutenant nous a fait son petit discours habituel : nous devons y retourner et nous battre avec la dernière énergie pour nous emparer du village si nous ne voulions pas errer pendant des semaines dans la forêt.

Plusieurs d'entre nous étaient blessés, mais pas assez gravement pour renoncer à se battre. D'autres, comme moi, avaient été touchés mais ne s'en préoccupaient pas. Nous avons lancé une première contre-attaque pour mettre la main sur les munitions des morts, puis nous avons à nouveau donné l'assaut contre le village. Pendant plus de vingt-quatre heures, nous avons alterné attaque et repli en utilisant les armes et les munitions de ceux que nous avons tués. Finalement, nous avons pris le dessus et la fusillade s'est arrêtée. Plus rien ne bougeait dans les buissons, derrière les manguiers. Apparemment, le village était à nous.

Je remplissais mon sac à dos de chargeurs quand les balles se sont remises à pleuvoir. J'ai été touché trois fois au pied gauche. Les deux premières balles l'ont traversé, la dernière s'est logée dans ma chair. Incapable de marcher, je suis resté allongé sur le sol et j'ai vidé tout un chargeur sur le buisson d'où provenaient les coups de feu. Je me rappelle avoir senti un picotement dans la colonne vertébrale, mais j'étais trop drogué pour sentir vraiment la douleur, même si mon pied avait commencé à enfler. Le sergent-docteur de mon escouade m'a traîné dans une des maisons et a tenté d'extraire la balle. Chaque fois qu'il levait les mains de ma blessure, je voyais mon sang sur ses doigts. Il ne cessait d'essuyer mon front avec un linge humide. Mes paupières sont devenues lourdes et j'ai perdu connaissance.

Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais lorsque je me suis réveillé, le lendemain, j'avais l'impression qu'on m'enfonçait des clous dans le pied à coups de marteau. La souffrance était si intense que j'étais incapable de crier : je pleurais en silence. Le plafond de la maison au toit de chaume était trouble, mes yeux luttaienent pour se familiariser avec ce qui m'entourait. Les coups de feu avaient cessé, le village était tranquille, je présumais que nous avions réussi à repousser l'ennemi. J'en ai éprouvé un bref soulagement, puis la douleur est

revenue dans mon pied. Aspirant mes lèvres, j'ai serré de toutes mes forces les bords du lit en bois et j'ai fermé les yeux. Des gens sont entrés, se sont approchés de moi et, dès qu'ils se sont mis à parler, j'ai reconnu leurs voix.

— Ce garçon souffre et nous n'avons pas ici de médicaments pour calmer la douleur. Tout est resté à notre ancienne base.

Le sergent-docteur a soupiré et a poursuivi :

— Cela prendrait six jours pour aller chercher des médicaments et revenir. Il sera mort avant.

— Alors, il faut l'emmener à l'ancienne base, a répondu le lieutenant. De toute façon, nous avons besoin d'en rapporter des vivres. Faites tout ce que vous pourrez pour garder ce garçon en vie, a-t-il conclu avant de sortir.

Le sergent-docteur a de nouveau soupiré. J'ai ouvert les yeux, ma vue était redevenue normale. J'ai regardé son visage couvert de sueur et j'ai ébauché un sourire. Après ce que j'avais entendu, je me suis juré de me battre de toutes mes forces pour mon unité une fois que mon pied serait guéri.

— On va s'occuper de toi. Sois courageux, mon garçon, m'a-t-il dit en s'asseyant au bord du lit.

— Oui, sergent.

J'ai voulu le saluer, mais il a rabattu mon bras avec douceur.

Deux soldats sont entrés en disant que le lieutenant les avait chargés de me transporter à l'ancienne base. Ils m'ont soulevé du lit, m'ont placé dans un hamac et m'ont sorti de la maison. Le soleil m'a aveuglé un instant, puis la cime des arbres s'est mise à tourner tandis que nous quitions le village. Le trajet m'a paru durer un mois. Je me suis évanoui plusieurs fois et, lorsque je reprenais connaissance, j'avais l'impression que les voix de ceux qui me portaient se perdaient dans le lointain.

Finalement, nous sommes arrivés à la base et le sergent-docteur s'est occupé de moi. Il m'a fait une piqûre. Je ne savais pas que nous avions des seringues à la base, mais, dans mon état, j'étais incapable de poser des questions. On m'a donné la cocaïne que je réclamais

frénétiquement. Le sergent a commencé à opérer avant que le médicament agisse. Les deux soldats me maintenaient les bras et m'avaient fourré un chiffon dans la bouche. Le sergent-docteur a glissé des ciseaux recourbés dans ma blessure et a cherché la balle. J'ai senti le bord du métal en moi. La douleur me transperçait tout le corps. Au moment où je pensais ne pas pouvoir en supporter davantage, le sergent a brusquement extrait la balle. J'ai perdu conscience.

Quand je me suis réveillé, le lendemain matin, le médicament faisait effet. Regardant autour de moi, j'ai vu sur la table les instruments qu'on avait utilisés pour m'opérer. À côté, il y avait un morceau de tissu imprégné de sang et je me suis demandé si j'en avais beaucoup perdu pendant l'opération. J'ai tendu la main vers mon pied et touché mon pansement avant de me lever et de sortir pour gagner en boitant l'endroit où le sergent se trouvait avec quelques soldats.

— Où est mon arme ? ai-je demandé.

Il m'a tendu le G3 posé sur le mortier et j'ai entrepris de le nettoyer, adossé au mur. Puis j'ai tiré en l'air, oubliant mon pied bandé et tout le reste. J'ai fumé de la marijuana, j'ai mangé, j'ai sniffé de la cocaïne et du *brown brown*. Je n'ai rien fait d'autre pendant trois jours. Avant notre départ pour la nouvelle base, nous avons arrosé d'essence les toits en chaume des maisons, nous y avons mis le feu et avons tiré quelques roquettes dans les murs. Nous détruisions toujours les bases que nous abandonnions pour que d'autres groupes ne puissent pas s'y installer. Deux soldats m'ont porté dans un hamac, mais cette fois j'avais mon arme et je regardais autour de moi tandis que nous parcourions le sentier.

À la nouvelle base, je suis resté sans bouger pendant trois semaines et j'ai confié le commandement de mon groupe de reconnaissance à Alhaji. Je passais la journée à me droguer et à nettoyer mon arme. Le sergent-docteur venait changer mon pansement et me répétait : « Tu as eu de la chance. » À l'époque, je ne pensais pas comme lui, je me disais que j'étais courageux et que je savais me battre. J'ignorais que survivre à la guerre que je

menais, ou à n'importe quelle guerre, n'était pas une question de courage ou d'expérience. Je croyais que ces deux qualités me rendaient invulnérable.

Au bout de trois semaines, nous avons eu notre première fournée d'assaillants. Le lieutenant savait qu'ils arrivaient et leur a tendu une embuscade avant qu'ils soient trop près du village. J'ai resserré mon bandage et je me suis joint aux autres. Nous avons tué la plupart des rebelles et fait quelques prisonniers que nous avons ramenés au village. Le lieutenant a tendu le bras vers eux en me disant :

— Ce sont ces hommes qui sont responsables de tes blessures. Il faut s'assurer qu'ils ne puissent jamais plus tirer sur toi ou sur tes camarades.

Je n'étais pas sûr que l'homme qui m'avait blessé se trouvait parmi eux, mais n'importe qui aurait fait l'affaire. Nous les avons fait s'aligner, tous les six, les mains attachées. Je leur ai tiré dans le pied et les ai regardés souffrir toute une journée avant de les achever d'une balle dans la tête pour ne plus les entendre pleurer. Avant de tirer, j'ai fixé chacun d'eux et j'ai vu leurs yeux abandonner tout espoir et se figer avant que j'appuie sur la détente. La tristesse que j'y lisais m'agaçait.

*

À la fin de mon histoire, Esther avait les larmes aux yeux et semblait hésiter entre me caresser la tête et me prendre dans ses bras. Finalement, elle n'a fait ni l'un ni l'autre.

— Rien de ce qui est arrivé n'est ta faute, a-t-elle déclaré. Tu n'étais qu'un enfant. Chaque fois que tu auras besoin de parler, je serai là pour t'écouter.

Furieux, j'ai aussitôt regretté de m'être confié à quelqu'un, à un civil. Je détestais cette formule, « ce n'est pas ta faute », que tous les membres du personnel rabâchaient chaque fois que l'un de nous parlait de son expérience de la guerre.

Je me suis levé, me suis dirigé vers la porte.

— Je vais prendre un rendez-vous pour toi à l'hôpital Connaught, a dit Esther. Laisse-moi le Walkman, pas la peine de te le faire voler par les autres. Je serai ici tous les jours, tu n'auras qu'à venir si tu veux l'écouter.

J'ai lancé le baladeur dans sa direction et je suis sorti en plaquant mes mains sur mes oreilles pour ne pas l'entendre redire « ce n'est pas ta faute ».

*

Ce soir-là, assis dans la véranda à écouter des garçons discuter du match de volley que j'avais manqué, j'ai essayé de penser à mon enfance, mais j'en étais empêché par des images de la première fois où j'avais égorgé un homme. La scène revenait constamment dans mon esprit comme un éclair par une nuit sombre, et chaque fois j'entendais dans ma tête un cri aigu qui me vrillait la colonne vertébrale. Je suis allé m'asseoir sur mon lit, face au mur, et j'ai essayé de ne plus penser, mais j'ai eu une terrible migraine cette nuit-là. J'ai fait rouler ma tête sur le sol frais, ce qui ne m'a pas soulagé. La douleur était si forte que je ne pouvais pas marcher. Je me suis mis à sangloter bruyamment. L'infirmière de nuit est venue, elle m'a donné des somnifères, mais je n'ai pas réussi à m'endormir, même quand ma migraine a disparu. Je n'osais pas affronter les cauchemars qui me tourmenteraient, je le savais.

Esther m'a persuadé de lui raconter certains de mes rêves. Elle m'écoutait en silence. Quand elle avait un commentaire à faire, elle me demandait d'abord : « Tu veux que je te dise quelque chose sur ton rêve ? »

Le plupart du temps, je répondais non et je réclamais le Walkman.

Un après-midi où Esther n'était pas censée travailler, elle est quand même venue au centre vêtue d'une jupe en denim au lieu de son habituel uniforme blanc. Elle est descendue d'une Toyota

blanche avec deux hommes, le chauffeur et un travailleur social de Children Associated with the War (CAW), une organisation catholique qui, en coopération avec l'Unicef et d'autres ONG, créait des centres comme le nôtre.

— Nous te conduisons à l'hôpital pour ton rendez-vous et ensuite on te fait visiter la ville, a-t-elle dit, tout excitée. Ça te va ?

Ça m'allait parfaitement.

— D'accord. On peut emmener mon copain Alhaji ?

— Bien sûr, a-t-elle aussitôt répondu comme si elle s'attendait à ma demande.

Tandis que la voiture prenait la direction de Freetown, le travailleur social s'est présenté :

— Je m'appelle Leslie. Ravi de faire votre connaissance, messieurs.

Il s'est retourné sur le siège avant pour nous serrer la main, puis nous a examinés dans le rétroviseur. Assise entre Alhaji et moi sur la banquette arrière, Esther nous chatouillait et nous passait parfois un bras autour des épaules. Résistant à ses élans d'affection, je détournais la tête et elle me donnait des petits coups de coude avant de m'enlacer de nouveau.

Dans le centre de la ville, elle nous a montré la poste, les magasins, le bâtiment de l'ONU et le Cotton Tree. Dans Wallace Johnson Street, les commerçants faisaient brailler leur radio et agitaient des cloches pour attirer les clients. Des garçons et des filles portant une glacière sur la tête criaient : « Glace ! Glace ! Sodas frais ! » La ville m'étonnait toujours, avec ses gens affairés et ses boutiquiers qui contribuaient à créer un environnement sonore unique. J'observais l'un d'eux, qui faisait tinter sa cloche en jetant en l'air les fripes qu'il vendait pour retenir l'attention des passants, quand la Toyota s'est arrêtée devant l'hôpital.

*

— Tu sens quelque chose ? a répété le médecin en palpant les parties de mon corps où j'avais été blessé.

Je commençais à m'impatisser lorsqu'il m'a annoncé que c'était fini. Je me suis rhabillé, je suis allé rejoindre Esther, Leslie et Alhaji dans la salle d'attente. Ils souriaient. Esther m'a tiré sur le nez dans un geste de réconfort. Nous sommes allés à pied jusqu'au marché devant lequel nous étions passés et je suis resté un long moment à examiner un présentoir de cassettes. Esther a offert à Alhaji un maillot de foot et Leslie m'a acheté une cassette de Bob Marley, l'album *Exodus*. J'avais grandi avec de la musique reggae, mais cela faisait longtemps que je n'en avais pas entendu. En regardant la cassette, j'ai essayé de me rappeler les airs et ma tête a commencé à me faire mal. Esther a dû se rendre compte de ce qui m'arrivait, car elle m'a pris l'album et l'a mis dans son sac en proposant :

— Tu veux un Coca ?

Elle nous a payé une canette à chacun. Le liquide était froid et m'agaçait un peu les dents. Je l'ai dégusté pendant le retour, souriant sur la banquette arrière.

Leslie a saisi l'occasion pour m'informer qu'on l'avait chargé de s'occuper de moi et de quelques autres garçons. Son travail consistait en partie à me trouver un endroit où vivre après ma rééducation.

— Si tu as besoin de me parler, n'importe quand, va au bureau d'Esther, elle m'appellera. OK ?

La bouteille de Coca à la bouche, j'ai exprimé mon approbation d'un hochement de tête.

Ce soir-là, avant de remonter en voiture pour rentrer chez elle, Esther m'a pris à l'écart et s'est penchée pour me fixer dans les yeux. J'ai évité son regard, mais ça ne l'a pas découragée.

— Je garde la cassette, je la rapporterai demain, a-t-elle dit. Passe l'écouter.

Elle s'est éloignée en me faisant un signe de la main. Alhaji avait déjà enfilé son maillot et courait en disputant un match imaginaire. Quand nous sommes retournés à la véranda, tous les autres ont été émerveillés par le vêtement vert, blanc et bleu – les couleurs du

drapeau national – frappé dans le dos du numéro 11. Alhaji s’est pavané un moment puis a déclaré :

— Je connais la ville comme ma poche. Je sais où se trouvent les bonnes boutiques.

Il a porté son maillot pendant près d’une semaine, ne l’ôtant que pour se doucher parce qu’il avait peur de se le faire voler. Puis il a commencé à le louer aux autres en échange de dentifrice, de savon, etc. À la fin de la semaine, il en avait tellement qu’il en a vendu au marché proche du centre.

Le lendemain de la visite en ville, je suis allé immédiatement à l’infirmerie après la classe et j’ai attendu Esther. Surprise de me découvrir devant la porte, elle m’a caressé les cheveux en disant :

— Bonne nouvelle. J’ai reçu les résultats de ton examen médical. D’après le médecin, il n’y a rien de grave. Je dois seulement veiller à ce que tu prennes certains médicaments, et dans quelques mois on fera un nouveau bilan.

Elle a ouvert la porte et je l’ai suivie à l’intérieur sans dire un mot. Elle savait ce que je voulais. Elle m’a tendu la cassette de Bob Marley et le baladeur, ainsi qu’un très joli cahier et un stylo.

— Tu pourras écrire les paroles des airs qui te plaisent et on les chantera ensemble, si tu veux, a-t-elle proposé en décrochant le téléphone.

Comment sait-elle que j’aime écrire les paroles des chansons ? me suis-je demandé, sans toutefois lui poser la question. Plus tard, après ma rééducation, j’ai appris qu’Esther avait eu connaissance des questionnaires qu’on nous faisait remplir en classe en guise d’examen. Les questions étaient surtout d’ordre général, elles ne suscitaient aucun souvenir pénible. Quel genre de musique tu aimes ? Est-ce que tu aimes le reggae ? Quel chanteur en particulier ? Pourquoi écoutes-tu de la musique ? Nous en discussions en classe ou nous écrivions de courtes réponses qui étaient ensuite transmises aux infirmières ou à la personne chargée de nos séances individuelles de thérapie.

J’ai commencé à attendre avec impatience l’arrivée d’Esther dans l’après-midi. Je lui chantais les extraits de chansons que j’avais

appris le matin. Mémoriser les paroles me laissait peu de temps pour penser à ce qui s'était passé pendant la guerre. De plus en plus à l'aise avec Esther, je lui parlais surtout des chansons de Bob Marley et de Run-DMC. Elle se contentait d'écouter. Deux fois par semaine, Leslie venait au centre et discutait des textes avec moi. Il m'expliquait le mouvement rastafari. J'adorais l'histoire de l'Éthiopie, la rencontre de la reine de Saba et du roi Salomon. J'étais sensible à la détermination avec laquelle ils avaient fait un très long voyage pour parvenir à leur destination. J'aurais voulu que le mien soit aussi empreint de joie que le leur.

*

C'est arrivé une nuit où je m'étais endormi après avoir lu les paroles d'une chanson. Cela faisait des mois que je n'avais pas bien dormi et, jusque-là, j'avais réussi à échapper à mes cauchemars en écoutant jour et nuit la cassette de Bob Marley et en notant les paroles. Mais, cette nuit-là, j'ai fait un cauchemar très différent des autres. Au début, je nageais à Mattru avec mon frère Junior. Nous plongeons dans le fleuve pour ramasser des huîtres que nous déposons sur un rocher avant de plonger de nouveau. C'était une sorte de compétition et, finalement, Junior a ramassé plus d'huîtres que moi. Nous sommes rentrés en faisant la course. À la maison, le dîner mijotait dans une marmite, mais il n'y avait personne. Quand je me suis tourné vers mon frère pour lui demander ce qui se passait, il avait disparu. J'étais seul, il faisait noir. J'étais effrayé, j'avais le front couvert de sueur. J'ai cherché la lampe, je l'ai trouvée et je l'ai portée dans la salle à manger, où il y avait une boîte d'allumettes sur la table. J'ai allumé la lampe, et dès que la pièce s'est éclairée j'ai découvert des hommes qui se tenaient autour de moi. Ils m'avaient encerclé dans le noir. Je voyais leurs corps mais pas leurs visages, qui étaient plus sombres. On aurait dit des êtres décapités. Certains étaient pieds nus, d'autres avaient des bottes de l'armée. Tous étaient munis de fusils et de couteaux. Ils ont commencé à se tirer dessus, à se poignarder, à s'égorger. Ils

s'effondraient et se relevaient pour se faire à nouveau tuer. Leur sang inondait la pièce, son niveau montait rapidement. Leurs plaintes m'angoissaient. Je me suis bouché les oreilles pour ne plus les entendre, mais j'ai commencé à ressentir leurs souffrances. Chaque fois que l'un d'eux recevait un coup de couteau, sa douleur me transperçait et du sang coulait de mon corps à l'endroit où l'homme avait été frappé. Je pleurais tandis que le sang montait. Les hommes ont disparu et la porte s'est ouverte, libérant un flot rouge. Je suis sorti, couvert de sang, j'ai vu ma mère, mon père, mes deux frères. Ils souriaient comme s'il ne s'était rien passé, comme si nous n'avions jamais été séparés.

— Assieds-toi, garnement, a dit mon père.

— Ne fais pas attention à lui, a suggéré ma mère avec un petit rire.

Je me suis assis en face de mon père, mais je n'ai pas pu manger avec ma famille, qui ne semblait pas se rendre compte que j'étais couvert de sang. J'avais le corps paralysé. Il s'est mis à pleuvoir, mes parents et mes frères sont rentrés en courant, me laissant seul dehors. Je suis resté un moment sous la pluie, que j'ai laissée laver le sang. Lorsque je me suis levé pour retourner dans la maison, elle avait disparu.

Dérouté, je regardais autour de moi quand je me suis réveillé.

J'étais tombé de mon lit.

Je suis sorti, je me suis assis sur le perron et j'ai scruté la nuit, en pleine confusion. C'était la première fois que je rêvais de ma famille depuis que j'avais quitté mon village pour fuir la guerre.

*

Le lendemain, je suis allé voir Esther et elle s'est aussitôt rendu compte que j'étais perturbé.

— Tu veux t'allonger ? m'a-t-elle proposé.

— J'ai fait un rêve, cette nuit. Je ne sais pas ce que je dois en penser, ai-je répondu en détournant les yeux.

Elle s'est assise près de moi.

— Tu veux m'en parler ?

J'ai gardé le silence.

— Si tu veux, parles-en à voix haute en faisant comme si je n'étais pas là. Je ne dirai rien.

Elle est restée assise près de moi et le silence s'est prolongé. Finalement, sans savoir pourquoi, je me suis mis à raconter mon rêve.

D'abord, Esther m'a simplement écouté, puis elle a posé des questions pour me faire parler de la vie que j'avais menée avant et pendant la guerre, répétant « rien de tout ça n'est ta faute » à la fin de chaque épisode.

Même si je détestais cette phrase que tous les employés du centre nous serinaient à longueur de temps, j'ai commencé ce jour-là à y croire. Grâce au ton sincère de la voix d'Esther, ces mots se sont imprimés dans mon esprit et dans mon cœur. Je n'étais pas pour autant libéré de mon sentiment de culpabilité, mais le fardeau de mes souvenirs se faisait moins pesant et cela me donnait la force de réfléchir à ce qui s'était passé. Plus je parlais à Esther, plus les détails macabres me faisaient horreur, mais je ne le lui montrais pas. Je ne lui faisais pas entièrement confiance. J'aimais simplement lui parler parce que je sentais qu'elle ne me jugeait pas. Elle avait un regard compréhensif et un sourire bienveillant qui me disaient que j'étais un enfant.

Un soir, Esther m'a emmené chez elle et m'a invité à dîner. Après le repas, nous sommes allés nous promener en ville. Nous avons marché jusqu'au quai, au bout de Rawdon Street. La lune était levée et nous l'avons contemplée. J'ai parlé à Esther des formes que j'y décelais quand j'étais beaucoup plus jeune. Elle était fascinée. Nous avons regardé la lune en décrivant ce que nous y voyions. Comme autrefois, j'ai vu la femme qui tenait son bébé dans ses bras. En rentrant, je ne regardais plus les lumières de la ville, je contemplais le ciel et j'avais l'impression que la lune nous suivait.

Quand j'étais enfant, ma grand-mère m'avait raconté que le ciel parle à ceux qui le regardent et l'écoutent. « Dans le ciel, il y a

toujours des réponses et des explications à tout, avait-elle dit. À toutes les joies, à toutes les peines, à tous les moments de confusion. »

Ce soir-là, j'ai eu envie que le ciel me parle.

Un jour, au cours du cinquième mois que j'ai passé au Bénin Home, j'étais assis sur un rocher derrière les salles de classe quand Esther est arrivée. Elle s'est installée près de moi sans prononcer un mot, mon cahier de chansons à la main.

— Je me sens comme si je n'avais plus aucune raison de vivre, ai-je dit lentement. Je n'ai pas de famille, il n'y a plus que moi, personne pour me raconter des histoires de mon enfance.

J'ai reniflé et elle m'a serré contre elle, puis elle m'a secoué pour que je fasse attention à ce qu'elle allait dire :

— Considère-moi comme ta famille, comme ta sœur.

— Mais je n'ai pas de sœur...

— Maintenant, si. C'est l'avantage d'une nouvelle famille, on peut avoir des frères, des sœurs comme on veut, autant qu'on veut.

Elle m'a regardé dans les yeux en attendant ma réaction.

— D'accord, tu peux être ma sœur... provisoirement, ai-je dit en mettant l'accent sur le dernier mot.

— Ça me va. Alors, tu viendras voir ta sœur provisoire, demain ?

Elle s'est couvert le visage comme si un refus de ma part la rendrait triste.

— OK, OK, pas la peine de pleurer, ai-je répondu.

Nous avons ri, brièvement.

Le rire d'Esther me rappelait toujours Abigail, une fille que j'avais connue pendant mes deux premiers semestres au collège de Bo. Quelquefois, j'avais envie qu'Esther soit Abigail pour que nous puissions évoquer ensemble le temps d'avant la guerre. J'avais envie de rire de tout mon être, longuement et sans inquiétude, comme je l'avais fait avec Abigail et comme j'en étais maintenant incapable. À la fin de chaque rire venait toujours un sentiment de tristesse auquel je ne pouvais échapper.

Parfois, j'observais Esther quand elle s'occupait de la paperasse, à son bureau, et lorsqu'elle sentait mon regard sur son visage, elle me lançait une feuille de papier chiffonnée sans même se tourner vers moi. Je souriais, je fourrais la feuille vierge dans ma poche comme si c'était un message important qu'elle m'avait écrit.

Ce jour-là, en s'éloignant du rocher sur lequel j'étais assis, Esther s'est retournée plusieurs fois pour me faire signe de la main avant de disparaître derrière l'un des bâtiments. J'ai répondu à son sourire et j'ai oublié un moment ma solitude.

*

Le lendemain, Esther m'a annoncé que plusieurs personnes viendraient visiter le centre. Le personnel avait demandé aux garçons de monter un spectacle, chacun devant faire preuve d'un talent quelconque.

— Tu pourrais chanter du reggae, a-t-elle suggéré.
— Pourquoi ne pas réciter un monologue de Shakespeare ?
— D'accord, mais je pense que tu devrais aussi chanter, a-t-elle insisté en me prenant dans ses bras.

Je m'attachais à elle tout en refusant de le montrer. Chaque fois qu'elle me serrait contre elle, je me dégageais aussitôt. Pourtant, lorsqu'elle partait, je la suivais des yeux. Elle avait une démarche exceptionnelle, très gracieuse, comme si elle flottait sur le sol. Après la classe, je me précipitais toujours à l'infirmerie pour lui raconter ma journée. Mes copains Mambu et Alhaji se moquaient de moi : « Ta petite amie est là, Ishmael. On te voit pas de l'après-midi, hein ? »

*

Les visiteurs de la Commission européenne, des Nations unies, de l'Unicef et de plusieurs ONG sont arrivés au centre un après-midi

dans un cortège de voitures. Portant costume et cravate, ils ont échangé des poignées de main avant de faire le tour des lieux. Certains garçons les suivaient, mais moi je suis resté assis dans la véranda avec Mambu. Ils souriaient, ajustant parfois leur cravate ou prenant des notes sur leur bloc. Plusieurs d'entre eux ont inspecté le dortoir, d'autres ont ôté leur veste pour affronter les garçons au bras de fer ou à la lutte à la corde. On les a ensuite conduits au réfectoire, qui avait été joliment décoré pour le spectacle. M. Kamara, le directeur du centre, a prononcé quelques mots, puis les garçons ont raconté des histoires de monstres ou de Bra l'Araignée, ont exécuté des danses tribales. J'ai récité un monologue de *Jules César* suivi d'un bref numéro de hip-hop racontant la rédemption d'un enfant soldat, une histoire que j'avais écrite avec les encouragements d'Esther.

J'étais devenu très populaire au centre. Un matin, M. Kamara m'a convoqué dans son bureau et m'a dit :

— Tes amis et toi, vous avez vraiment impressionné nos visiteurs. Maintenant ils savent que des garçons comme vous peuvent être rééduqués.

J'étais simplement content d'avoir eu l'occasion de danser de nouveau, mais le directeur était emballé.

— Ça te dirait d'être le porte-parole du centre ? m'a-t-il proposé.

— Qu'est-ce que je devrais faire ? ai-je demandé d'un ton hésitant.

— Pour commencer, au cours d'une réunion sur les enfants soldats, tu pourrais lire un texte que nous rédigerions pour toi. Ensuite, quand tu seras tout à fait à l'aise, tu écriras tes propres interventions, ou ce que tu voudras.

Son expression sérieuse m'a fait comprendre qu'il ne plaisantait pas. Une semaine plus tard, j'ai pris la parole lors de divers rassemblements organisés à Freetown portant sur le recrutement d'enfants et sur le moyen d'y mettre fin.

— Nous pouvons être rééduqués, ai-je affirmé en me donnant comme exemple.

Je disais toujours aux gens que les enfants avaient en eux la force nécessaire pour survivre à leurs souffrances si on leur en offrait la possibilité.

*

J'achevais mon sixième mois au centre quand Mohamed, mon ami d'enfance, est arrivé. La dernière fois que je l'avais vu, c'était quand j'avais quitté Mogbwemo avec Talloi et Junior pour participer à un spectacle à Mattru. Il n'avait pas pu nous accompagner parce que ce jour-là il aidait son père à faire des travaux dans leur cuisine. Je m'étais souvent demandé ce qu'il était devenu, mais je ne pensais pas le revoir un jour. Ce soir-là, je revenais d'une réunion au collège Saint Edward lorsque j'ai vu un garçon maigre à la peau claire et aux pommettes saillantes assis seul sur le perron. Son visage me semblait familier, mais je n'étais pas sûr de le connaître. Quand je me suis approché, il s'est levé d'un bond.

— Hé, *man*, tu te souviens de moi ? s'est-il exclamé.

Il s'est mis à chanter « Here Comes the Hammer » en faisant les mouvements de l'homme qui court.

Je me suis joint à lui pour exécuter plusieurs des figures que nous avions apprises ensemble pour cette chanson au sein de notre groupe de danse. Nous avons échangé de fortes tapes dans la main et nous sommes étreints. Il était toujours plus grand que moi. Assis sur le perron, nous avons brièvement évoqué les jeux de notre enfance.

— Je pense quelquefois aux jours heureux, quand on participait aux concours de jeunes talents, quand on s'entraînait aux danses nouvelles, quand on jouait au foot jusqu'à ce qu'on ne puisse plus voir le ballon, a-t-il soupiré. J'ai l'impression que tout ça s'est passé il y a très longtemps. C'est vraiment étrange, a-t-il ajouté, détournant la tête.

— Je sais, je sais, ai-je répondu.

— Tu étais un sale gosse, m'a-t-il rappelé.

— Je sais, je sais...

*

Au début de mon septième mois au centre, Leslie est revenu me parler. On m'a convoqué à l'infirmierie, où il m'attendait. Quand je suis entré dans la pièce, il s'est levé pour m'accueillir, l'air à la fois triste et heureux.

— Ça va ? ai-je demandé en scrutant son visage.

Il s'est gratté la tête.

— Désolé d'aborder de nouveau ce sujet, a-t-il marmonné, mais je dois être franc avec toi. Nous n'avons retrouvé aucun membre de ta famille, nous allons devoir te confier à une famille d'accueil, ici, en ville. J'espère qu'elle te conviendra. Je te reverrai après ta rééducation pour savoir comment tu te fais à ta nouvelle vie.

Il s'est rassis, m'a regardé et a repris :

— Tu as des remarques, des questions ?

Je lui ai répondu qu'avant la guerre mon père m'avait parlé d'un oncle qui vivait en ville. Je ne savais même pas à quoi il ressemblait, ni où il habitait.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Tommy, et d'après mon père il est menuisier.

Leslie a noté le nom de mon mystérieux oncle dans son carnet.

— Je ne te promets rien, mais je verrai ce qu'on peut faire, a-t-il dit. Je te tiens au courant. Il paraît que tu fais de gros progrès ici, a-t-il ajouté en me pressant l'épaule. C'est bien, continue.

Après son départ, j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas trop espérer qu'il retrouve mon oncle dans une ville aussi grande avec le peu d'informations que je lui avais fourni. Je suis allé voir Esther, qui, à l'autre bout du bâtiment, rangeait un arrivage de bandes et de médicaments dans les placards accrochés aux murs. Dès qu'elle m'a vu sur le pas de la porte, elle a souri tout en continuant à s'affairer. Je me suis assis, j'ai attendu qu'elle ait fini.

— Alors, comment ça s’est passé avec Leslie ? a-t-elle demandé en rangeant la dernière boîte.

Je lui ai rapporté notre conversation en terminant par mon scepticisme concernant les résultats des recherches de Leslie.

— On ne sait jamais, a-t-elle objecté. Il retrouvera peut-être ton oncle.

*

Un samedi après-midi où je bavardais avec Esther et Mohamed, Leslie est entré avec un large sourire. J’ai supposé qu’il m’avait trouvé une famille adoptive et que j’allais être « rapatrié », terme utilisé pour les anciens enfants soldats renvoyés dans leur communauté d’origine.

— Bonne nouvelle ? s’est enquis Esther.

Leslie est retourné à la porte et l’a ouverte. Un homme de haute taille est entré. Il avait un sourire franc qui lui donnait un air de petit garçon, des doigts longs, un teint qui n’était pas aussi clair que celui de mon père.

— Voilà ton oncle, a annoncé fièrement Leslie.

— Comment ça va, Ishmael ? a dit l’homme.

Il s’est approché de l’endroit où j’étais assis, s’est penché et m’a longuement serré contre lui. Je l’ai laissé faire, les bras pendant le long du corps.

Et si ce n’était pas mon oncle ? ai-je pensé. Quand il m’a lâché et qu’il s’est redressé, il pleurait. C’est à cet instant que j’ai commencé à croire qu’il était vraiment de ma famille, parce que ses pleurs étaient sincères et que dans ma communauté les hommes pleuraient rarement. Il s’est accroupi près de moi et a dit :

— Je suis désolé de ne pas être venu te voir plus tôt. J’aurais voulu te rencontrer avant, mais on ne refait pas le passé. Leslie m’a tout expliqué.

Il a tourné vers le travailleur social un regard plein de gratitude.

— Quand tu auras fini ici, a-t-il poursuivi, tu viendras vivre avec moi. Tu es mon fils. Je n'ai pas grand-chose, mais je te donnerai un endroit où dormir, de quoi manger et tout mon amour.

Il m'a de nouveau pris dans ses bras. Personne ne m'avait appelé « mon fils » depuis longtemps, je ne savais pas quoi dire. Apparemment, tout le monde attendait ma réponse. J'ai regardé mon oncle, je lui ai souri.

— Merci d'être venu me voir. Je vous suis très reconnaissant de votre offre, mais je ne vous connais même pas.

— Comme je l'ai dit, on ne refait pas le passé. Je suis de ta famille, ça suffit pour qu'on essaie de s'aimer.

Il m'a caressé la tête avec un petit rire.

Je me suis levé, j'ai pris mon oncle dans mes bras et il m'a serré contre lui, plus fort encore que la première fois, et m'a embrassé sur le front. Nous sommes restés un moment silencieux avant qu'il annonce :

— Il faut que j'y aille, j'ai un travail à finir à l'autre bout de la ville. Mais je reviendrai te voir chaque week-end. Et si tu es d'accord, j'aimerais aussi t'emmener un jour à la maison pour te présenter ma femme et mes enfants : ta famille.

Sa voix tremblait, il s'efforçait de ravalier ses sanglots. Il m'a caressé la tête d'une main, de l'autre il a serré celle de Leslie.

— Monsieur, à partir de maintenant, nous vous tiendrons au courant de ce que devient ce jeune homme, a dit Leslie.

— Merci, a répondu mon oncle.

Je l'ai raccompagné à sa camionnette. Avant d'y monter avec Leslie, il m'a de nouveau serré contre lui, puis il a dit :

— Tu ressembles à ton père, tu me fais penser au garçon qu'il était quand nous étions jeunes. J'espère que tu es moins têtu que lui.

Il s'est mis à rire et moi aussi. Esther, Mohamed et moi leur avons fait signe de la main quand ils sont partis.

— Il a l'air très gentil, a commenté Esther alors que la camionnette disparaissait.

— Félicitations, mec, a dit Mohamed, tu t'es trouvé une famille en ville, loin de tout ce délire.

— J'en ai l'impression, ai-je répondu.

Je ne savais cependant pas comment réagir. J'hésitais à me laisser aller, je croyais toujours à la fragilité du bonheur.

— Allez, rigole un peu, mec.

Mohamed m'a tiré l'oreille. Esther et lui m'ont attrapé et m'ont ramené à l'infirmerie en riant. Esther a mis la cassette de Bob Marley dans le lecteur et nous avons dansé tous les trois sur « Three Little Birds » en chantant : « T'en fais pas, tout va s'arranger... »

*

Ce soir-là, je me suis assis dans la véranda avec Mambu, Alhaji et Mohamed. Nous parlions peu, comme d'habitude. Quelque part dans la ville, la sirène d'une ambulance a déchiré le silence de la nuit. Je me suis demandé ce que mon oncle faisait à cet instant et je l'ai imaginé rassemblant sa famille pour lui parler de moi. Je le voyais sangloter en racontant notre rencontre à sa femme et à ses enfants, qui se mettaient à pleurer eux aussi l'un après l'autre. Tant mieux s'ils pleurent tout ce qu'ils peuvent maintenant, ai-je pensé, car je me sentais toujours mal à l'aise quand les gens pleuraient à cause de ce que j'avais traversé. J'ai regardé Alhaji et Mambu, qui fixaient l'obscurité. J'avais envie de leur parler de mon oncle, mais je me sentais coupable parce qu'on n'avait retrouvé aucun membre de leurs familles. Je ne voulais pas non plus briser le silence qui était revenu après que la sirène de l'ambulance s'était tue.

*

Comme promis, mon oncle est venu au centre tous les week-ends.

— Mon oncle arrive, je l'ai vu au bout de la route près du manguier, ai-je dit à Esther une semaine après sa première visite.

— Tu es tout excité, a-t-elle répondu en posant son stylo. Je te l'avais dit, qu'il avait l'air très gentil.

Mon oncle a franchi la porte, s'est essuyé le front avec son mouchoir avant de me prendre dans ses bras. Dès que nous nous sommes écartés l'un de l'autre, il m'a regardé avec un sourire si radieux que mes traits se sont détendus et que j'ai souri moi aussi. Il a posé son sac par terre, y a pris des biscuits et une bouteille de soda frais en disant :

— J'ai pensé que tu aurais besoin de carburant pour notre balade.

— Prenez la route de gravier, jusqu'en haut de la colline, a suggéré Esther. Je ne serai plus là quand vous reviendrez. Contente de vous revoir, monsieur, a-t-elle dit en regardant mon oncle. À demain, Ishmael.

Mon oncle et moi avons quitté l'infirmerie et nous avons pris la direction conseillée par Esther. Nous sommes restés un moment silencieux, écoutant le bruit de nos pas sur le gravier poussiéreux. Des lézards traversaient la route pour grimper au manguier. Je sentais le regard de mon oncle sur moi.

— Comment ça va ? a-t-il fini par demander. On te traite bien, au centre ?

— Tout est très bien, ici.

— J'espère que tu n'es pas aussi taciturne que ton père. Il te parlait de sa famille ?

— Quelquefois, ai-je répondu. Pas aussi souvent que je l'aurais voulu.

J'ai levé les yeux et j'ai brièvement croisé le regard chaleureux de mon oncle avant de détourner la tête. La route se rétrécissait à mesure que nous approchions du pied de la colline. J'ai dit à mon oncle que mon père avait parlé de lui dans l'un des épisodes de son enfance, la fois où ils étaient allés dans la brousse chercher du bois et où ils avaient par accident fait tomber une ruche. Les abeilles les avaient pourchassés, ils s'étaient enfuis vers le village. Comme mon

père était plus petit, la plupart des abeilles concentraient leur assaut sur la tête de mon oncle. Ils avaient plongé dans la rivière, mais elles avaient tourné au-dessus de l'eau en attendant qu'ils remontent à la surface. Finalement, ils avaient dû ressortir pour respirer et ils s'étaient remis à courir jusqu'au village, toujours poursuivis par les abeilles.

— Oui, je me souviens. Tout le monde nous en a voulu d'avoir amené les abeilles au village, parce qu'elles ont piqué les vieux, qui ne se sauvaient pas assez vite, et quelques jeunes enfants. Ton père et moi, on a fermé la porte, on s'est cachés sous le lit, on ne pouvait plus s'arrêter de rire.

J'ai ri moi aussi et il a soupiré :

— Ah, on en a fait, des bêtises, ton père et moi ! Si tu es aussi turbulent qu'on l'était, je serai compréhensif, ce ne serait pas juste que je sois sévère avec toi.

— Je crois que j'ai passé l'âge des bêtises, ai-je répondu tristement.

— Oh, tu es encore un gamin, tu as le temps d'en faire encore, a-t-il dit en me passant un bras autour des épaules.

De nouveau silencieux, nous avons écouté le vent du soir siffler dans les arbres.

J'aimais ces promenades avec mon oncle, elles me donnaient l'occasion de parler de mon enfance, des jours pendant lesquels j'avais grandi auprès de mon père et de mon frère aîné. J'avais besoin d'évoquer cette période heureuse d'avant la guerre, mais plus je parlais de mon père, plus ma mère et mon petit frère me manquaient aussi. Je n'avais pas grandi avec eux. Je n'avais pas eu cette possibilité et je ne l'aurais jamais, cela me rendait triste. J'ai abordé le sujet avec mon oncle et il m'a écouté sans rien dire, parce qu'il n'avait connu ni ma mère ni mon petit frère. Pour compenser, il m'a demandé de lui parler du temps où nous vivions tous à Matru, quand mes parents étaient encore ensemble. Je n'avais pas grand-chose à raconter, j'étais très jeune lorsqu'ils s'étaient séparés.

*

J'ai appris à connaître mon oncle pendant nos balades, et chaque week-end j'attendais son arrivée avec impatience. Il m'apportait toujours un cadeau, me parlait de sa semaine. Du toit qu'il avait bâti pour une maison, de la superbe table qu'il lui restait à polir, des bons résultats de mes cousins à l'école. Il m'embrassait de la part de sa femme. De mon côté, je lui racontais les tournois de ping-pong et de foot auxquels je participais, le spectacle que nous avions donné aux visiteurs s'il y en avait eu un cette semaine-là. Nous marchions si souvent sur la route de gravier que j'aurais pu en contourner les rochers les yeux fermés.

Un week-end, mon oncle m'a présenté à sa famille. C'était un samedi et le soleil brillait d'un éclat si vif que nous ne voyions pas nos ombres sur le sol. Il habitait New England Ville, une zone de collines dans la partie ouest de Freetown. Ce jour-là, il était venu plus tôt au Bénin Home pour m'emmener et un camion bruyant nous a conduits dans le centre-ville. Après un moment de silence, nous nous sommes mis à rire parce que les deux hommes assis près de nous discutaient pour savoir quel vin de palme était le meilleur, celui tiré d'un arbre abattu ou celui provenant d'un arbre encore debout. Ils en débattaient toujours lorsque nous sommes descendus. Nous nous sommes dirigés lentement vers la maison de mon oncle, qui avait passé un bras autour de mes épaules. J'étais heureux de marcher près de lui, mais je me demandais avec inquiétude si sa famille m'accepterait comme il l'avait fait : sans m'interroger sur mes années de guerre.

Alors que nous gravissions une colline, il m'a arrêté pour me dire :

— J'ai parlé à ma femme de tes années en tant que soldat, mais en ce qui concerne mes enfants j'ai gardé le secret. Je crois qu'ils ne comprendraient pas, à leur âge. J'espère que tu es d'accord.

Soulagé, j'ai hoché la tête et nous avons repris notre marche.

Tout de suite après un virage et une forte élévation de la route, nous sommes arrivés à la maison de mon oncle. Elle dominait la ville et, de la véranda, on découvrait les bateaux dans la baie. Cet endroit qui devait devenir mon foyer offrait une vue magnifique sur la ville. Il n'avait ni électricité ni eau courante, et la cuisine, séparée de la maison, était entièrement en zinc. Sous un manguier, à quelques mètres dans la cour, on avait installé les W-C et la *kule*, la douche en plein air. Cela m'a rappelé Matru.

Au moment où nous montions le perron de la véranda, la femme de mon oncle est sortie, le visage luisant comme si elle avait passé sa vie à l'astiquer. Sur le pas de la porte, elle a noué son tablier avant de me serrer si fort contre elle que j'en ai eu les lèvres et le nez écrasés. Elle m'a relâché, a fait un pas en arrière, m'a pincé les joues.

— Bienvenue, mon fils.

C'était une femme courtaude à la peau très sombre, avec des pommettes rondes et des yeux vifs. Mon oncle n'ayant pas d'enfants à lui, il élevait comme les siens ceux de membres de sa famille. Il y en avait quatre : Allie, l'aîné, Matilda, Kona et Sombo, la petite dernière, qui avait six ans. Ils ont tous interrompu leurs tâches pour venir dans la véranda embrasser leur « frère », ainsi que mon oncle m'appelait.

— C'est bien d'avoir un garçon de plus dans la famille, a déclaré Allie après m'avoir pris dans ses bras.

Mon oncle et lui ont éclaté de rire, j'ai souri. J'ai très peu parlé cet après-midi-là. Après les présentations, les enfants sont retournés à leurs occupations, me laissant dans la véranda avec mon oncle et ma tante. J'adorais la vue et je ne me lassais pas de contempler la ville. Chaque fois que je me tournais vers mon oncle, il me souriait. Ma tante nous a apporté d'énormes plats de riz, de poisson, de ragoût et de bananes plantains. Elle m'a tellement fait manger que j'en avais le ventre gonflé. Après le repas, mon oncle m'a montré ses outils et son établi, qui occupait une grande partie de la cour.

— Si la menuiserie t'intéresse, je serai heureux de te prendre comme apprenti, mais, connaissant ton père, je devine que tu

préfères aller à l'école.

J'ai souri sans répondre. Allie est venu demander s'il pouvait m'emmener à un match de foot local. Mon oncle a donné son autorisation. Avec Allie, j'ai descendu la rue jusqu'à un terrain situé dans un quartier appelé Brookfields.

— Je suis content que tu viennes vivre chez nous, nous partagerons ma chambre, a-t-il déclaré pendant que nous attendions le début du match.

Plus âgé que moi, il avait fini le lycée. C'était un garçon jovial et très discipliné, cela se voyait dans son comportement. Il s'exprimait bien et avec beaucoup d'à-propos. Avant que le match commence, une fille nous a fait signe de l'autre côté du terrain. Elle avait un sourire ravissant et riait beaucoup. J'étais sur le point de demander à Allie qui c'était quand il a dit :

— C'est une cousine, mais elle vit dans une famille d'adoption, de l'autre côté de la rue. Elle s'appelle Aminata. Je te la présenterai.

Aminata était la fille du deuxième frère de mon père, né d'une autre mère. Plus tard, Allie et elle me sont devenus plus proches que n'importe quel autre enfant de ma nouvelle famille.

Pendant mes nombreuses promenades avec mon oncle, j'ai appris que mon grand-père avait eu beaucoup d'épouses et que mon père avait eu des frères dont il n'avait jamais parlé. Mon père était le seul enfant du côté de sa mère.

*

En assistant au match de football, je ne pensais qu'à la découverte de cette famille dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. J'étais heureux, mais j'avais pris l'habitude de ne pas le montrer. Alors qu'Allie ne cessait de rire, je n'arrivais même pas à sourire. Lorsque nous sommes rentrés, mon oncle nous attendait dans la véranda pour me reconduire au centre. Il m'a tenu la main tandis que nous nous rendions à l'arrêt d'autobus. Pendant tout le trajet, j'ai gardé le silence. Je n'ai ouvert la bouche que pour

remercier mon oncle quand il m'a donné de l'argent pour le bus au cas où je déciderais de venir lui rendre visite seul. À l'entrée du centre, il m'a serré dans ses bras, et lorsque nous nous sommes séparés il s'est retourné en disant :

— On se reverra bientôt, mon fils.

19

Deux semaines plus tôt, Leslie m'avait annoncé que j'allais être « rapatrié » et réinséré dans la société. J'habiterais chez mon oncle. Ces deux semaines m'ont paru plus longues que les huit mois que j'avais passés au Bénin Home. La perspective de vivre dans une famille m'inquiétait. Pendant des années, j'avais vécu seul, m'occupant de moi sans les conseils de personne. J'avais peur de paraître ingrat à mon oncle – qui n'était pas obligé de m'accueillir – si je prenais mes distances avec le groupe familial. Et que ferais-je quand mes cauchemars et mes migraines me terrasseraient ? Comment expliquerais-je ma tristesse, que j'étais incapable de cacher, à ma nouvelle famille et en particulier aux enfants ? Je n'avais pas de réponses à ces questions. Quand j'en ai parlé à Esther, elle m'a affirmé que tout irait bien, mais j'avais besoin d'autre chose que de mots rassurants.

La nuit, allongé dans mon lit, je fixais le plafond en me demandant pourquoi j'avais survécu à la guerre. Pourquoi étais-je le dernier membre de ma famille proche encore en vie ? Je n'en savais rien. J'ai cessé de jouer au football et au ping-pong. Chaque jour, cependant, j'allais voir Esther, je lui disais bonjour, je lui demandais comment elle allait, puis je me perdais dans mes pensées, je m'interrogeais sur la vie que je mènerais après le centre. Parfois, Esther devait claquer des doigts devant mon nez pour me ramener sur terre. Le soir, je restais assis en silence dans la véranda avec Mohamed, Alhaji et Mambu. Je ne remarquais même pas quand ils quittaient le banc sur lequel nous étions tous assis.

Lorsque le jour de mon « rapatriement » est enfin arrivé, j'ai mis mes quelques affaires dans un sac en plastique : une paire de baskets, quatre tee-shirts, trois shorts, une brosse à dents et du dentifrice, un flacon de lotion, un baladeur et des cassettes, deux chemises, deux pantalons et une cravate qu'on m'avait achetés pour

mes interventions dans les réunions. J'ai attendu, le cœur battant, comme la première fois que ma mère m'avait conduit au pensionnat. J'ai entendu la camionnette approcher sur la route de gravier. Soulevant mon sac, je me suis dirigé vers le bâtiment de l'infirmerie, d'où Esther est sortie en souriant. Mohamed, Alhaji et Mambu étaient assis sur les marches du perron. La camionnette a fait demi-tour et s'est garée sur le côté de la route. C'était la fin de l'après-midi, le ciel était encore bleu, mais le soleil se cachait derrière le seul nuage. Assis à l'avant, Leslie attendait que je monte pour me conduire à mon nouveau foyer.

— Il faut que j'y aille, ai-je dit à mes copains d'une voix tremblante.

J'ai tendu la main à Mohamed, mais, au lieu de la serrer, il s'est levé et m'a attiré contre lui. Mambu m'a pris dans ses bras lui aussi et m'a serré fort, comme s'il savait que nous ne nous reverrions jamais. (Après mon départ du centre, il a dû retourner au front parce que sa famille refusait de l'accueillir.) Il s'est écarté de moi et j'ai serré la main d'Alhaji en le regardant dans les yeux, en repensant à tout ce que nous avons traversé ensemble. Je lui ai tapé sur l'épaule et il a souri, comprenant que je lui signifiais que tout irait bien pour nous. Je ne l'ai jamais revu, lui non plus, car il n'a cessé de passer d'une famille adoptive à une autre. Lâchant ma main, il a reculé d'un pas, m'a salué et a murmuré :

— Adieu, chef de groupe.

Incapable de lui rendre son salut, je lui ai de nouveau tapé sur l'épaule. Esther s'est approchée, les larmes aux yeux. Elle m'a pressé contre elle plus fort que jamais. Je n'ai pas pu lui rendre son étreinte, j'étais trop occupé à retenir mes larmes. Après m'avoir lâché, elle m'a glissé un morceau de papier en me disant :

— C'est mon adresse. Passe me voir quand tu voudras.

Je suis allé chez elle, quelques semaines plus tard. Je suis tombé au mauvais moment, elle partait au travail, mais elle m'a pris dans ses bras et, cette fois, je l'ai serrée contre moi. Quand nous nous sommes écartés l'un de l'autre, elle m'a regardé dans les yeux.

— Viens me voir le week-end prochain, nous aurons plus de temps pour parler, d'accord ? a-t-elle proposé.

Vêtue de son uniforme blanc, elle s'apprêtait à passer une nouvelle journée à s'occuper d'enfants traumatisés. Cela devait être dur de vivre avec tant d'histoires de guerre. Moi, je devais seulement affronter la mienne et c'était difficile, car des cauchemars continuaient à me tourmenter.

Pourquoi fait-elle ça ? me suis-je demandé en la quittant.

Je ne l'ai plus jamais revue. Je l'aimais sans avoir jamais osé le lui dire.

*

Dès que je suis descendu de la camionnette, mon oncle m'a soulevé dans ses bras et m'a porté dans la véranda.

— Aujourd'hui, je t'accueille comme un chef. Tes pieds ne pourront toucher le sol que lorsque tu perdras ton statut de chef, qui commence aujourd'hui, a-t-il dit dans un rire en me reposant.

J'ai souri malgré ma nervosité. Allie et les trois filles – Matilda, Kona et Sombo – m'ont serré dans leurs bras l'un après l'autre, le visage rayonnant.

— Tu dois avoir faim, a dit ma tante. J'ai fait un *sackie thomboi* pour toi.

C'est-à-dire du poulet aux feuilles de manioc. Un plat rarement préparé, un honneur. On n'en mangeait que pour les fêtes, Noël ou le jour de l'An. Tante Sallay m'a pris par la main et m'a fait asseoir sur un banc à côté de mon oncle. Elle a apporté le poulet dehors et mon oncle et moi avons mangé avec nos mains dans le même plat. Le repas était succulent, je me suis léché les doigts pour savourer l'huile de palme onctueuse. Mon oncle m'a regardé en riant et a dit à sa femme :

— Sallay, tu as encore réussi ton coup. Il va rester.

Après que nous nous sommes lavé les mains, il a fait venir mon cousin Allie et lui a demandé de me montrer où je dormirais. J'ai

pris mon sac, je l'ai suivi dans une autre maison qui se trouvait derrière celle où il y avait la chambre de mon oncle. Elles étaient séparées par une allée de pierres soigneusement disposées de chaque côté du passage.

Allie m'a tenu la porte pour que je puisse entrer dans une pièce propre et bien rangée. Le lit était fait, les vêtements accrochés à un poteau étaient bien repassés, les chaussures alignées sur une étagère et les dalles brunes du sol étincelantes. Il a tiré un matelas de dessous le lit et m'a annoncé que je dormirais par terre, son camarade de chambre et lui se partageant le lit. Chaque matin, je devrais replier le matelas et le replacer dessous. Après l'avoir écouté m'expliquer comment je pouvais contribuer à garder l'endroit propre et bien rangé, je suis retourné dans la véranda. Mon oncle m'a passé un bras autour des épaules et m'a tiré le nez.

— Tu connais un peu la ville ? m'a-t-il demandé.

— Pas vraiment.

— Allie te la fera visiter, si tu veux. Ou tu peux t'y aventurer seul, te perdre et retrouver ton chemin. C'est une bonne façon d'apprendre à connaître la ville.

Nous avons entendu l'appel du muezzin résonner dans tout le quartier.

— Je dois aller à la prière. Si tu as besoin de quelque chose, demande aux enfants, a-t-il dit.

Il a pris une bouilloire sur le perron, a fait ses ablutions, puis il a descendu la colline en direction d'une mosquée proche. Ma tante est sortie de la maison en nouant un foulard autour de sa tête et l'a suivi.

J'ai soupiré, assis seul dans la véranda. Je n'étais plus inquiet, mais le Bénin Home me manquait. Plus tard, quand mon oncle et ma tante sont revenus de la mosquée, ma nouvelle famille s'est réunie dans la véranda autour d'un lecteur de cassettes pour écouter des histoires. Mon oncle s'est frotté les mains, a pressé le bouton « play », et un célèbre conteur, Leleh Gbomba, a commencé à raconter l'histoire d'un homme qui avait oublié son cœur chez lui en partant parcourir le monde. J'avais entendu ce conte dans le village

de ma grand-mère quand j'étais petit. Ma nouvelle famille riait aux éclats, moi je souriais simplement. J'ai très peu parlé ce soir-là et les jours suivants, mais, petit à petit, je me suis habitué à vivre auprès de gens qui étaient heureux en permanence.

*

Deux ou trois jours après mon arrivée, Allie m'a donné ma première paire de chaussures chic, une ceinture et une chemise élégante.

— Si tu veux être un monsieur, tu dois t'habiller comme un monsieur, a-t-il affirmé en s'esclaffant.

J'allais lui demander pourquoi il me donnait toutes ces choses quand il me l'a expliqué :

— C'est un secret. Je veux t'emmener dans un endroit où tu t'amuseras. On partira quand l'oncle sera couché.

Ce soir-là, nous nous sommes glissés discrètement dehors pour aller danser dans un pub. En chemin, je me suis souvenu du temps où je dansais avec mes copains du collège. Cela me paraissait très loin, mais je me rappelais les noms donnés aux soirées : « Retour au bahut », « Posez les stylos », « La Nuit Bob Marley » et bien d'autres. Nous dansions jusqu'au chant du coq, nous enlevions nos chemises trempées de sueur pour sentir le vent frais du matin en retournant au dortoir. J'étais vraiment heureux en ce temps-là.

— On y est, a dit Allie en secouant la main et en claquant des doigts.

Une longue file de jeunes attendait devant l'entrée du pub. Les garçons étaient sur leur trente et un, la chemise bien repassée et rentrée dans un pantalon impeccable. Les filles portaient des robes à fleurs et des hauts talons qui les rendaient plus grandes que certains des garçons qui les accompagnaient. Leurs lèvres étaient peintes en rouge ou en rose vif. Allie, tout excité, bavardait avec ceux qui nous précédaient. Moi, je regardais en silence les ampoules de couleur accrochées à l'entrée. Il y en avait une grosse bleue qui

rendait les chemises blanches superbes. Nous avons fini par entrer et Allie a payé pour nous deux. À l'intérieur, la musique m'a paru assourdissante, mais il faut dire que je n'avais pas mis les pieds dans un pub depuis des années.

— Je vais danser ! a annoncé Allie, criant pour que je puisse l'entendre.

Il a disparu dans la foule et je suis resté seul à observer les gens. Peu à peu, je me suis mis à danser en solitaire au bord de la piste. Tout à coup, une fille à la peau très noire dont le sourire illuminait la salle m'a pris par la main et m'a entraîné sur la piste sans que je puisse résister. Elle s'est mise à danser très près de moi. J'ai cherché Allie du regard et je l'ai repéré devant le bar. Il m'a fait signe de son pouce dressé, j'ai commencé à remuer lentement les pieds jusqu'à ce que je sois pris par le rythme. J'ai dansé un air *ragga-morphy* puis une série de slows avec la fille. Elle m'a plaqué contre elle et j'ai senti son cœur battre. Elle a tenté de me regarder dans les yeux, mais j'ai détourné la tête. Au milieu d'un morceau, un garçon plus âgé l'a séparée de moi. Elle a continué à osciller tandis qu'il l'entraînait vers la sortie à travers la foule.

— Tu te débrouilles bien, *man*, m'a complimenté Allie, qui m'avait rejoint.

Il est reparti vers le bar et je l'ai suivi. Nous nous sommes adossés au comptoir, face à la piste.

— Je n'ai rien fait, me suis-je défendu. Elle voulait danser avec moi, je ne pouvais pas refuser.

Il a continué à me taquiner :

— C'est ça, tu ne fais rien et les filles te draguent...

Je n'avais plus envie de parler. Je me souvenais d'une petite ville que nous avons attaquée pendant un bal de lycée. J'entendais les cris terrifiés des professeurs et des élèves, je voyais le sang recouvrir la piste. Allie m'a ramené au présent d'une tape sur l'épaule. Je lui ai souri, mais je suis resté plongé dans ma tristesse. Nous avons dansé toute la nuit et nous sommes rentrés avant que l'oncle se réveille.

*

Quelques jours plus tard, je suis retourné au pub et j'ai revu la fille. Elle s'appelait Zainab.

— Désolée pour l'autre soir, s'est-elle excusée. Mon frère voulait rentrer et j'ai dû le suivre, sinon mes parents se seraient inquiétés.

Comme moi, elle était venue seule cette fois.

Je suis sorti avec elle pendant trois semaines, mais elle a commencé à me poser trop de questions. D'où je venais. Comment c'était, grandir *upline*. *Upline* est un mot krio utilisé surtout à Freetown pour désigner le retard de l'arrière-pays, de ses habitants et de leurs manières. Comme je ne voulais rien lui dire, elle a rompu. Voilà l'histoire de mes rapports avec les filles à Freetown. Elles avaient envie de mieux me connaître et je n'étais pas prêt à me confier. Je préférais être seul.

*

Leslie est passé me voir pour me demander comment j'allais. J'ai eu envie de lui dire que j'avais souffert de terribles migraines, que l'image d'un village en flammes m'avait tourmenté, que j'avais entendu des gémissements et que j'avais senti ma tête devenir lourde comme si on avait posé dessus un énorme rocher. Finalement, je lui ai répondu que tout allait bien. Il a griffonné quelques mots sur un bloc-notes et il m'a dit :

— J'ai une proposition à te faire. C'est important.

Il a jeté un coup d'œil à son bloc et a poursuivi :

— On projette d'envoyer deux jeunes garçons aux Nations unies à New York pour parler de la situation des enfants en Sierra Leone et de ce qu'on peut y faire. M. Kamara, le directeur de ton ancien centre, t'a recommandé pour l'entretien. Voici l'adresse, si ça t'intéresse.

Il a détaché la feuille et me l'a tendue.

— Si tu veux que je t'accompagne, passe au bureau, a-t-il proposé. Habille-toi bien pour le rendez-vous, d'accord ?

Il a scruté mon visage afin d'y lire une réponse. Je n'ai rien dit, mais il est reparti avec un sourire indiquant qu'il était sûr que je me présenterais à l'entretien.

Le jour du rendez-vous est enfin arrivé. J'ai mis une tenue habillée mais décontractée : baskets, pantalon noir, chemise verte à manches longues. En descendant Siaka Stevens Road vers l'adresse que Leslie m'avait donnée, j'ai fourré les pans de ma chemise dans mon pantalon. J'avais eu envie de parler à Allie de l'entretien, mais j'y avais renoncé parce qu'il aurait fallu du même coup lui en révéler davantage que ce que mon oncle lui avait dit sur moi.

Il n'était pas encore midi, pourtant la chaussée goudronnée était déjà brûlante. Un sac en plastique volant dans l'air s'est posé dessus et a immédiatement commencé à fondre. Les « apprentis » des *poda podas*, les minibus qui passaient en tous sens, criaient le nom de leur destination finale pour attirer les clients. Deux mètres devant, une voiture était arrêtée sur le côté de la rue et son conducteur versait l'eau d'un jerrican dans le radiateur surchauffé en grommelant : « Elle boit plus qu'une vache. » Je marchais lentement, mais mon maillot de corps était déjà trempé de sueur.

L'adresse donnée par Leslie correspondait à un haut bâtiment dont j'ai admiré la taille avant d'y pénétrer. Dans le hall, j'ai découvert une vingtaine de garçons, tous mieux habillés que moi. Leurs parents leur faisaient faire une révision de dernière minute.

Ébahi par les grands piliers de ciment soutenant le plafond, je me suis demandé comment on faisait pour les construire et j'examinais l'un d'eux quand un homme m'a tapé sur l'épaule. Il voulait savoir si je venais pour l'entretien. J'ai répondu oui de la tête, il m'a indiqué la boîte métallique ouverte dans laquelle se tenaient maintenant tous les garçons. J'y suis entré d'un pas hésitant et ils se sont esclaffés parce que je demeurais planté près des portes, sans savoir que je devais appuyer sur un bouton pour mettre la boîte en mouvement. Je n'avais jamais mis les pieds dans un ascenseur.

Un garçon en chemise bleue a tendu le bras devant moi pour presser le bouton 5, qui s'est allumé. La boîte s'est refermée. Regardant autour de moi, j'ai constaté que tout le monde était calme, je n'avais donc pas à m'inquiéter. La boîte s'est mise à monter rapidement. Tout à fait tranquilles, les autres garçons rajustaient leur cravate.

Lorsque les portes se sont ouvertes, j'ai été le dernier à avancer dans une vaste salle meublée de canapés de cuir marron. Un homme assis derrière un bureau près du mur du fond m'a fait signe de trouver une place. Les autres s'étaient déjà installés. Je me suis assis à l'écart et j'ai examiné la salle. Par la fenêtre, j'ai aperçu les toits d'autres immeubles et je me suis levé pour voir à quelle hauteur du sol nous étions. Comme je m'approchais de la fenêtre, on a appelé mon nom.

Un homme à la peau vraiment claire (je n'aurais pas su dire s'il était sierra-léonais ou non) trônait dans un gros fauteuil de cuir noir.

— Assieds-toi, je t'en prie, je suis à toi dans un instant, m'a-t-il dit en anglais.

Il a remué des papiers sur son bureau, a décroché un téléphone et composé un numéro. Quand la personne a répondu à l'autre bout du fil, il a simplement dit « Vous avez le feu vert » avant de raccrocher. Puis il s'est tourné vers moi et m'a étudié un moment avant de me poser sa première question, lentement, toujours en anglais, et en parcourant la liste de noms posée sur son bureau :

— Comment t'appelles tu ?

— Ishmael, ai-je répondu.

Il a coché une ligne avant que j'aie eu le temps de lui donner mon nom de famille.

Il a levé les yeux de la liste et m'a regardé.

— Pourquoi penses-tu que tu devrais aller à l'ONU pour expliquer la situation des enfants dans notre pays ?

— Je viens d'une région où j'ai non seulement souffert de la guerre mais j'y ai aussi pris part, et j'ai été rééduqué. Grâce à mon

expérience, j'ai une meilleure compréhension de la situation que les garçons de la ville venus pour l'entretien. Qu'est-ce qu'ils diraient, là-bas ? Ils ne connaissent la guerre que par les informations.

L'homme souriait et cela m'énervait un peu.

— Tu as quelque chose à ajouter ? s'est-il enquis.

— Non, sauf que je me demande pourquoi vous souriez.

— Tu peux disposer, m'a-t-il dit, toujours souriant.

Je me suis levé et je suis sorti en laissant la porte ouverte derrière moi. Je me suis dirigé vers celles de la boîte, j'ai attendu plusieurs minutes, mais il ne s'est rien passé. Je ne savais pas comment la faire monter. Les garçons se sont mis à ricaner. L'homme assis derrière le bureau s'est approché de moi et a enfoncé un bouton serti dans le mur. Aussitôt les portes se sont ouvertes, je suis entré dans la boîte. Il a enfoncé un autre bouton et m'a fait signe tandis que les portes se refermaient. J'ai cherché autour de moi quelque chose à quoi m'agripper, mais la boîte était déjà en bas. Je suis sorti de l'immeuble et je suis resté un moment à contempler sa structure.

Il faudra que je parle à Mohamed, quand je le verrai, de ce qu'il y a à l'intérieur de cet extraordinaire bâtiment, ai-je pensé.

*

Je suis rentré lentement en regardant passer les voitures. Je ne pensais pas beaucoup à l'entretien, sauf pour me demander encore pourquoi l'homme qui m'avait reçu avait souri. Je pensais sincèrement ce que j'avais dit, il n'y avait rien de drôle là-dedans.

À un moment, un convoi de voitures, de camionnettes de l'armée et de Mercedes Benz ornées de drapeaux nationaux m'a dépassé. Comme toutes les vitres étaient teintées, je n'ai pas pu voir qui se trouvait à l'intérieur, et de toute façon le convoi roulait trop vite. À la maison, j'ai demandé à Allie s'il connaissait un homme puissant qui se déplaçait en ville de cette façon. Il m'a répondu que c'était Tejan Kabbah, le nouveau président, qui avait remporté les élections

sous la bannière du SLPP, en mars 1996, huit mois plus tôt. Je n'avais jamais entendu parler de lui.

Ce soir-là, mon oncle a rapporté un sac de cacahuètes que tante Sallay a fait bouillir et nous a servies sur un plateau. Nous nous sommes tous assis autour et nous les avons mangées en écoutant une autre cassette de Leleh Gbomba. Il a raconté cette fois comment un garçon et lui étaient devenus amis avant même de naître. Leurs mères, enceintes en même temps, étaient voisines et ils avaient ainsi fait connaissance alors qu'ils étaient encore dans leur ventre. Le conteur décrivait de façon vivante le paysage de leur vie d'avant l'accouchement : leurs chasses, leurs jeux, les moments passés à écouter notre monde... C'était une histoire très drôle avec des rebondissements improbables qui nous laissaient stupéfaits. Mon oncle, ma tante, mon cousin et mes cousines étaient hilares et ont continué à l'être bien après la fin de l'histoire. J'ai éclaté de rire moi aussi quand mon oncle a essayé de dire quelque chose et qu'il n'arrivait pas à prononcer un mot sans s'esclaffer.

— Il faudra recommencer, est-il finalement parvenu à hoqueter. Rire comme ça, c'est bon pour l'âme.

*

Un matin, M. Kamara est venu chez mon oncle dans la camionnette de CAW. Il m'avait annoncé, quelques jours plus tôt, que j'avais été choisi pour aller aux Nations unies, mais je n'en avais parlé qu'à Mohamed car je n'y croyais pas vraiment. Il n'était pas encore midi quand M. Kamara est arrivé et mon oncle était au travail. Ma tante se trouvait dans la cuisine et j'ai compris à son expression que mon oncle serait mis au courant de la visite du directeur du centre. Il faudrait que je lui parle du voyage à New York.

— Bonjour, m'a dit M. Kamara. Tu es prêt à venir en ville pour préparer ton départ ? m'a-t-il demandé en anglais.

Depuis qu'il savait que j'avais été choisi, il ne me parlait plus qu'en anglais. J'ai dit au revoir à ma tante, je suis monté dans la camionnette et nous sommes partis faire une demande de passeport. Apparemment, tout le monde avait eu la même idée ce jour-là, mais, heureusement, M. Kamara avait pris rendez-vous et nous n'avons pas eu à faire la queue. Au guichet, il a présenté ma photo, les formulaires nécessaires parfaitement remplis et le montant de la taxe. Un employé au visage rond a soigneusement examiné le tout avant de réclamer mon certificat de naissance.

— Tu dois me fournir une preuve que tu es né dans ce pays, a-t-il déclaré.

Furieux, j'ai failli gifler cet homme qui s'obstinait à exiger ce document alors que je lui avais expliqué que personne n'avait eu le temps de rassembler des papiers de cette nature quand la guerre avait déferlé. Il n'avait aucune idée de la réalité que j'essayais de lui faire comprendre. M. Kamara m'a pris à part et m'a gentiment fait asseoir sur un banc avant de retourner discuter avec l'employé. Finalement, il a demandé à voir son chef. Après des heures d'attente, quelqu'un a enfin retrouvé une copie de mon certificat de naissance et a dit à M. Kamara de revenir chercher le passeport dans quatre jours.

— La première étape est franchie. Maintenant, il faut t'obtenir le visa, a-t-il annoncé en sortant du bureau.

Je n'ai pas répondu. Irrité, épuisé, je n'avais qu'une envie : rentrer.

Mon oncle était à la maison quand M. Kamara m'a ramené, le soir. Lorsque je l'ai salué, il avait un sourire qui me disait « Raconte-moi ce qui se passe ». Ce que j'ai fait. Je lui ai expliqué que j'irais aux Nations unies, à New York, pour parler de la guerre et de ses conséquences pour les enfants. Il ne m'a pas cru.

— Les gens mentent toujours quand ils font de telles promesses. Ne les laisse pas te donner trop d'espoir, mon fils.

Ainsi, tous les matins avant de partir au travail, il me lançait d'un ton taquin : « Alors, qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui pour préparer le voyage en Amérique ? »

M. Kamara m'a emmené faire des courses. Il m'a acheté une valise et des vêtements, surtout des chemises et des pantalons habillés, des tenues traditionnelles en coton de couleur vive, avec des broderies sur le col, les manches et le bas du pantalon. Je les ai montrés à mon oncle, mais il ne croyait toujours pas à mon départ.

— Ils veulent peut-être juste te donner un air plus africain qu'avec ces pantalons trop grands que tu portes toujours.

*

Quelquefois, mon oncle se promenait avec moi après son travail. Il me demandait comment j'allais, je répondais toujours que j'allais bien. Il me prenait dans ses longs bras et me serrait contre lui. Il devinait que j'avais envie de lui parler de certaines choses, mais que je ne trouvais pas les mots qu'il fallait. Je ne lui avais pas confié que, chaque fois que j'allais dans la brousse chercher du bois avec mes cousines, mon esprit se mettait à errer et revenait à des choses que j'avais vues ou faites. Une coulée de sève rouge sur l'écorce d'un arbre me rappelait les nombreuses fois où nous avons attaché des prisonniers pour les fusiller. Leur sang tachait les arbres et ne disparaissait jamais, même pendant la saison des pluies. Je ne lui avais pas raconté que, souvent, je sentais ce qui m'avait manqué en observant les gestes quotidiens d'une famille : un enfant prenant son père dans ses bras, s'accrochant au tablier de sa mère ou sautant par-dessus un caniveau, suspendu aux mains de ses parents. J'aurais voulu pouvoir remonter le temps et changer les choses.

*

On m'avait fixé un rendez-vous le lundi matin avec un certain Dr Tamba devant l'ambassade américaine. En marchant dans la rue, j'entendais Freetown s'éveiller lentement. L'appel à la prière de la mosquée centrale se répercutait dans toute la ville ; les *poda poda* envahissaient les rues et leurs « apprentis », accrochés à la portière

ouverte, criaient « Lumley, Lumley ! » ou « Congo Town ! ». Je suis arrivé en avance, mais il y avait déjà une longue file de gens devant les grilles de l'ambassade. Ils avaient une expression triste et incertaine, comme s'ils attendaient l'issue d'un procès devant décider de leur vie ou de leur mort. Ne sachant pas quoi faire, j'ai pris la queue. Au bout d'une heure environ, le Dr Tamba est arrivé avec un adolescent et m'a demandé de le suivre. Apparemment, il était assez important pour que nous n'ayons pas à attendre dans la file. L'autre garçon, un ancien enfant soldat lui aussi, s'est présenté :

— Je m'appelle Bah, je suis content de faire ce voyage avec toi, a-t-il assuré en me serrant la main.

J'ai pensé que mon oncle lui aurait répliqué : « Ne les laisse pas te donner trop d'espoir, jeune homme. » Nous nous sommes assis sur l'un des quelques bancs convenables disposés dans une petite pièce de l'ambassade et nous avons attendu. Une femme blanche assise derrière une vitre demandait inlassablement, dans les haut-parleurs encastrés, « Quel est le but de votre visite aux États-Unis ? » à tous ceux qui défilaient devant elle, sans même lever les yeux des papiers posés sur son bureau.

Lorsque notre tour est venu, elle avait déjà nos passeports. Elle a feuilleté le mien sans me regarder. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi on avait installé cette vitre qui perturbait la communication entre le demandeur et l'employée.

— Parlez dans le micro, m'a-t-elle enjoint. Quel est le but de votre voyage aux États-Unis ?

— Je dois participer à une conférence.

— Une conférence sur quoi ?

— Les problèmes des enfants dans le monde, d'une manière générale.

— Et elle a lieu où ?

— Aux Nations unies, à New York.

— Vous pouvez garantir que vous rentrerez dans votre pays ?

Je commençais à réfléchir lorsqu'elle a ajouté :

— Vous possédez des biens, vous avez un compte en banque qui garantit votre retour ?

Plissant le front, j'ai eu envie de rétorquer : « Vous connaissez quelque chose à la vie de ce pays ? » Si seulement elle avait pris la peine de me regarder, elle aurait évité de poser deux questions idiotes. Aucun garçon de mon âge n'avait de compte en banque, encore moins de biens à déclarer. Le Dr Tamba a assuré qu'en sa qualité de membre de CAW il nous accompagnerait et qu'il veillerait à ce que nous retournions en Sierra Leone à l'issue de la conférence.

L'employée m'a posé sa dernière question :

— Vous connaissez quelqu'un aux États-Unis ?

— Non, je ne suis jamais allé à l'étranger et il y a quelques mois je n'étais même encore jamais venu dans cette ville.

Elle a refermé mon passeport et l'a poussé sur le côté.

— Revenez à quatre heures et demie.

Dehors, le Dr Tamba nous a dit que nous avions obtenu les visas, qu'il passerait prendre nos passeports et qu'il les garderait jusqu'au jour de notre départ. Finalement, il semblait bien que j'allais voyager, même si je n'avais qu'entrevu mon passeport.

*

Vêtu d'un pantalon traditionnel marron et d'un tee-shirt, je suis sorti de la chambre d'Allie, ma valise à la main. Mon oncle était assis dans la véranda.

— Je vais à l'aéroport, ai-je dit en souriant car je savais que mon oncle me ferait une réponse sarcastique.

— Bien sûr. Appelle-moi à ton arrivée en Amérique. Enfin, comme je n'ai pas le téléphone, appelle chez Aminata, elle viendra me chercher, a-t-il ajouté en riant.

— D'accord, compte sur moi, ai-je répondu, riant moi aussi.

— Les enfants, venez dire au revoir à votre frère. Je ne sais pas où il va, mais il a besoin de notre bénédiction.

Matilda, Kona et Sombo sont venues dans la véranda, un seau à la main : elles allaient chercher de l'eau. Elles m'ont serré dans leurs bras en me souhaitant bonne chance pour mon voyage. Ma tante est sortie de la cuisine, enveloppée d'une odeur de fumée, et m'a pressé contre elle.

— Partout où tu iras, tu auras besoin de sentir comme ta maison. C'est mon parfum que je t'offre.

Elle s'est reculée en gloussant. Mon oncle s'est levé, m'a passé un bras autour des épaules.

— Mes vœux t'accompagnent. Bon, à tout à l'heure au dîner, hein ? a-t-il dit avant de retourner s'asseoir.

20

L'idée que je me faisais de New York me venait du rap. J'imaginai une ville où les gens se tiraient dessus et échappaient à la police, où personne ne marchait dans les rues, où tout le monde roulait en voiture de sport en quête de boîtes de nuit et de violence. Je n'avais pas vraiment envie de plonger dans cette folie, j'en avais eu plus que ma part dans mon pays.

Il faisait noir quand l'avion s'est posé à l'aéroport international John F. Kennedy. Il n'était pourtant que quatre heures et demie de l'après-midi. J'ai demandé au Dr Tamba pourquoi la nuit tombait si tôt dans ce pays.

— Parce que c'est l'hiver.

— Ah oui, ai-je fait.

Mais je ne comprenais toujours pas.

Je me suis promis de vérifier le sens du mot « hiver », que j'avais appris dans les pièces de Shakespeare.

Le Dr Tamba a pris nos passeports et s'est chargé de répondre à toutes les questions du service d'immigration. Puis nous avons récupéré nos bagages et nous nous sommes dirigés vers la sortie. J'ai pensé que nous ne devrions peut-être pas nous risquer dans les rues comme ça, mais le Dr Tamba était déjà dehors. Quand Bah et moi avons franchi les portes coulissantes, un vent glacé nous a accueillis. Je ne sentais plus mon visage, j'avais l'impression que mes oreilles s'en étaient détachées. Je claquais des dents, j'avais mal aux doigts. Le vent transperçait mon pantalon léger et mon tee-shirt, c'était comme si je ne portais rien sur moi. Grelottant, je suis retourné dans le terminal. Jamais je n'avais eu aussi froid de ma vie. Comment peut-on survivre dans ce pays ? me suis-je demandé en me frottant les mains et en sautillant sur place. Bah attendait dehors avec le Dr Tamba et n'arrivait pas à maîtriser le tremblement de son corps malgré ses deux bras serrés autour de sa poitrine. Pour

une raison ou une autre, le Dr Tamba avait un blouson, mais ni Bah ni moi n'en avions. Lorsque le Dr Tamba a hélé un taxi, je me suis précipité dehors, je suis monté dans la voiture et j'ai tout de suite claqué la portière derrière moi. De petites choses blanches tombant du ciel s'accumulaient sur le sol. Qu'est-ce que c'était ? Le Dr Tamba a donné notre destination au chauffeur en la lisant sur un morceau de papier qu'il tenait à la main.

— C'est la première fois que vous venez à New York ? a demandé l'homme. Ça vous plaît, la neige ?

— Oui, c'est la première fois, a répondu le Dr Tamba en rangeant nos passeports.

C'était aussi la première fois que j'entendais le mot « neige ». Ce n'était pas précisément un sujet de discussion en Sierra Leone, mais j'avais vu des films sur Noël dans lesquels il y avait ces petites choses blanches. Ça doit être Noël tous les jours, ici, me suis-je dit.

Dans les rues, c'était comme si quelqu'un avait allumé les bâtiments, qui tous s'élançaient vers le ciel. De loin, certains d'entre eux paraissaient faits de lumières colorées. La ville scintillait, j'étais tellement abasourdi que je ne savais pas où regarder. Je croyais avoir vu de grands immeubles à Freetown, mais ceux de New York étaient plus que grands, ils transperçaient le ciel. Il y avait des milliers de voitures qui klaxonnaient impatiemment, même quand le feu était rouge. Des gens marchaient sur les trottoirs et je me suis frotté les yeux pour être sûr de ce que je voyais. New York n'était donc pas aussi dangereuse que je l'avais entendu dire. Loin de là. Les lumières étaient plus vives qu'en Sierra Leone. J'ai cherché des yeux des poteaux électriques, je n'en ai vu aucun.

*

Arrivés à l'hôtel YMCA Vanderbilt de la 47^e Rue, nous sommes entrés dans le hall avec nos bagages. Nous avons suivi le Dr Tamba jusqu'à la réception et avons pris nos clefs. J'avais une chambre à moi pour la première fois de ma vie. Avec en plus un téléviseur.

Comme il faisait vraiment chaud dans la pièce, j'ai ôté mes vêtements, mais j'ai continué à transpirer devant la télévision, que j'ai regardée toute la soirée. Deux jours plus tard, j'ai appris qu'il faisait une telle chaleur dans ma chambre parce que le radiateur était au maximum. Je ne savais pas à quoi cela ressemblait, j'ignorais totalement comment baisser ou arrêter le chauffage. Je me souviens d'avoir médité sur l'étrangeté de ce pays : il fait très froid dehors, étouffant à l'intérieur.

Le lendemain matin, je suis descendu à la cafétéria, où cinquante-sept enfants de vingt-trois pays attendaient pour prendre le petit déjeuner avant d'ouvrir le premier Parlement international des enfants aux Nations unies. Ils venaient du Liban, du Cambodge, du Kosovo, du Brésil, de Norvège, du Yémen, du Mozambique, de Palestine, du Guatemala, des États-Unis (État de New York), d'Afrique du Sud, du Pérou, d'Irlande du Nord, d'Inde, de Papouasie-Nouvelle-Guinée, du Malawi, pour citer quelques pays. Alors que je cherchais Bah et le Dr Tamba, une femme blanche m'a pris à part et s'est présentée, la main tendue :

— Je m'appelle Kristen, je suis de Norvège.

— Je m'appelle Ishmael, je viens de Sierra Leone, ai-je répondu en lui serrant la main.

Elle a tiré d'une enveloppe un badge à mon nom et l'a épinglé sur ma chemise. Puis elle m'a fait signe de prendre la queue pour le petit déjeuner et s'est éloignée en quête d'autres enfants dépourvus de badge. J'ai suivi deux garçons qui parlaient une langue étrange. Ils savaient apparemment ce qu'ils voulaient, alors que je n'avais aucune idée du goût ni du nom de ce que les cuisiniers préparaient. Pendant tout mon séjour, la nourriture m'a posé un problème déroutant. Je commandais « la même chose » ou je plaçais sur mon plateau le même plat que ceux qui me précédaient. Parfois, j'avais la chance d'aimer ce que j'avais dans mon assiette. Le plus souvent, ce n'était pas le cas.

J'ai demandé au Dr Tamba s'il savait où on pouvait manger du riz et du poisson frit dans l'huile de palme, des feuilles de manioc ou de la soupe de gombo. Souriant, il m'a répondu :

— À Rome, fais comme les Romains.

J'aurais dû emporter de quoi manger jusqu'à ce que j'aie compris quelque chose à la nourriture de ce pays, ai-je pensé en buvant mon verre de jus d'orange.

Après le petit déjeuner, nous avons marché dans le froid jusqu'à un bâtiment situé deux rues plus bas, où la plupart des réunions devaient se tenir. Il neigeait toujours et je n'avais sur moi qu'un pantalon d'été et un tee-shirt. J'ai pensé que je n'aimerais pas vivre dans un pays aussi glacial, où j'aurais toujours l'impression que mon nez et mes oreilles allaient tomber de mon visage.

*

Durant notre première matinée à New York, nous avons découvert ce que chacun de nous avait vécu. Plusieurs enfants avaient risqué leur vie pour participer à la conférence, d'autres avaient parcouru à pied des centaines de kilomètres pour gagner un pays voisin et pouvoir prendre un avion. Au bout de quelques minutes de conversation, nous savions que la salle était pleine de jeunes gens qui avaient eu une enfance très difficile et que certains d'entre eux connaîtraient de nouveau cette existence en retournant chez eux. Après les présentations, nous nous sommes assis en cercle pour que les animateurs puissent nous parler d'eux.

La plupart travaillaient pour des ONG, mais une petite femme blanche aux longs cheveux bruns et aux yeux brillants a déclaré : « Je suis conteuse. » Étonné, je lui ai accordé toute mon attention. Elle parlait très clairement, prononçant chaque mot avec soin et l'accompagnant de gestes élaborés. Elle s'appelait Laura Simms. Elle nous a présenté sa coanimatrice, Therese Plair, qui avait la peau claire, des traits africains, et qui tenait un tambour à la main. Avant que Laura ait fini de parler, je savais déjà que je choisirais son atelier. Elle a expliqué qu'elle nous apprendrait à raconter nos histoires d'une manière plus saisissante. J'étais curieux de savoir comment cette Blanche née à New York était devenue conteuse.

Laura ne cessait de nous regarder, Bah et moi. Je ne savais pas qu'elle avait remarqué que nous ne portions que des vêtements africains très légers, que nous restions près des radiateurs, les bras autour du corps, frissonnant parfois à cause du froid qui semblait s'être glissé jusque dans nos os. Avant le déjeuner, elle s'est approchée de nous et nous a demandé :

— Vous n'avez pas de manteau ?

Non, avons-nous fait de la tête. Le soir même, elle nous a apporté des blousons, des chapeaux et des gants. J'avais l'impression de porter un costume lourd qui me grossissait, mais j'étais heureux : je pouvais maintenant m'aventurer dans les rues pour voir la ville après les ateliers quotidiens.

Des années plus tard, quand Laura m'a proposé un de ses anoraks, j'ai refusé parce que c'était un modèle pour femme. Elle m'a rappelé en plaisantant que, le jour de notre rencontre, j'avais tellement froid que je me moquais bien de porter un vêtement de femme.

Bah et moi sommes devenus un peu plus proches de Laura et de Therese pendant la conférence. Parfois, Laura nous parlait d'histoires que j'avais entendues dans mon enfance. J'étais stupéfait qu'une femme blanche vivant de l'autre côté de l'Atlantique puisse connaître des histoires typiques de ma tribu et de ma culture. Lorsqu'elle est devenue ma mère, des années plus tard, nous nous sommes toujours demandé si c'était le destin ou une simple coïncidence qui avait voulu que je vienne d'une culture de contes pour vivre à New York avec une mère conteuse.

*

Le deuxième jour après mon arrivée, j'ai téléphoné à Aminata.

— Bonjour, c'est Ishmael. Je peux parler à l'oncle ?

— Je vais le chercher. Rappelle dans deux minutes.

Quand j'ai rappelé, c'est mon oncle qui a décroché.

— Je suis à New York, ai-je annoncé.

— Ben, je suis bien obligé de te croire, parce que ça fait quelques jours que je ne t'ai pas vu, a-t-il dit en riant.

J'ai ouvert la fenêtre de ma chambre d'hôtel pour qu'il entende les bruits de New York.

— Ça ne ressemble pas à Freetown, a-t-il commenté. C'est comment, là-bas ?

— Il fait un froid terrible.

— Ah, c'est peut-être ton initiation au monde des Blancs ! s'est-il exclamé, riant de nouveau. Tu me raconteras tout ça à ton retour.

En l'écoutant parler, je voyais la route de gravier passant près de sa maison, je sentais l'odeur de la soupe d'arachide de ma tante.

*

Chaque matin, nous marchions rapidement sous la neige pour nous rendre à une salle de réunion, au bout de la rue. Là, nous mettions de côté nos souffrances pour discuter des solutions aux problèmes auxquels les enfants étaient confrontés dans nos divers pays. À la fin de ces longs débats, nous avions les yeux brillants d'espoir et de promesse de bonheur. C'était comme si nous surmontions nos souffrances en parlant de moyens pour éliminer leurs causes et les faire connaître au monde.

*

Le soir du deuxième jour, Madoka – un garçon du Malawi – et moi avons descendu la 47^e Rue en direction de l'ouest sans nous rendre compte que nous allions vers le cœur de Times Square. Nous regardions les immeubles, les gens qui passaient, l'air pressés, quand soudain nous avons vu des lumières partout, des écrans gigantesques. L'un d'eux montrait une femme et un homme en sous-vêtements. Madoka a tendu le bras en éclatant de rire. Ils font leurs intéressants, me suis-je dit. Sur d'autres écrans, on voyait des

groupes de musiciens ou de danseurs. Les images changeaient rapidement. Nous sommes restés un moment au coin de la rue, fascinés. Après avoir réussi à détacher nos yeux des écrans, nous avons marché dans Broadway pendant des heures en admirant les vitrines. Je ne sentais plus le froid, tant la foule, les lumières et le vacarme me submergeaient et m'intriguaient. J'avais l'impression de rêver. De retour à l'hôtel, tard dans la soirée, nous avons raconté aux autres ce que nous avons vu. À partir de ce jour, nous sommes tous allés à Times Square chaque soir.

Madoka et moi avons exploré seuls quelques endroits de la ville avant les visites de groupe prévues. Nous sommes allés à Rockefeller Plaza, où nous avons vu un grand sapin de Noël décoré, des statues d'anges et des gens qui patinaient. Ils tournaient en rond et nous n'avons pas compris le plaisir qu'ils y prenaient. Nous nous sommes aussi rendus au World Trade Center avec M. Wright, un Canadien que nous avons rencontré à l'hôtel. Un soir où tous les adolescents avaient pris le métro pour se rendre au South Street Seaport, j'ai demandé à Madoka :

— Comment ça se fait que tous les voyageurs soient si calmes ?

Il a regardé autour de lui avant de répondre :

— C'est pas comme chez nous dans les transports en commun.

Shantha, la photographe qui couvrait l'événement – et qui est plus tard devenue ma tante quand je suis retourné vivre à New York –, a braqué son appareil sur Madoka et moi et nous avons pris la pose. À chacune de nos visites, je notais mentalement des choses que je devrais raconter à ma famille et à Mohamed. J'étais sûr qu'ils ne me croiraient pas.

*

Le dernier jour de la conférence, chaque enfant a parlé brièvement de son pays et de ce qu'il avait vécu devant le Conseil économique et social de l'ONU. Des diplomates et toutes sortes de gens influents, en costume-cravate, nous écoutaient avec attention.

Assis derrière la plaque de la Sierra Leone, j'attendais mon tour de prendre la parole. J'avais en poche un discours qu'on avait écrit pour moi à Freetown, mais j'ai décidé de laisser plutôt parler mon cœur. J'ai évoqué rapidement mon expérience personnelle, j'ai exprimé l'espoir que la guerre finirait bientôt : c'était le seul moyen de mettre un terme au recrutement d'enfants. J'ai poursuivi :

« Je suis de Sierra Leone et le problème des enfants, là-bas, c'est la guerre qui nous force à fuir nos foyers, à quitter nos familles et à errer dans la brousse. Nous nous retrouvons mêlés au conflit comme soldats ou porteurs, chargés de nombreuses tâches difficiles. Tout cela parce que nous avons faim, que nous avons perdu nos familles et que nous avons besoin de nous sentir en sécurité, de faire partie de quelque chose quand tout le reste s'écroule. J'ai rejoint l'armée parce que j'avais faim et que j'avais perdu ma famille. Je voulais venger mes parents. Il fallait aussi que je trouve de quoi manger pour survivre, et la seule solution, c'était l'armée. Ce n'était pas facile d'être des soldats mais nous étions obligés. J'ai été rééduqué, n'ayez pas peur de moi. Je ne suis plus un soldat, je suis un enfant. Nous sommes tous frères et sœurs. L'expérience m'a appris qu'il ne faut pas chercher la vengeance. Je suis devenu soldat pour venger les morts de ma famille et pour survivre, mais j'ai compris que pour me venger je devrais tuer une autre personne dont la famille chercherait ensuite à se venger. De vengeance en vengeance, cela ne finirait jamais... »

Après nos allocutions, nous avons chanté, nous avons dansé, nous avons pleuré et ri. C'était une journée particulièrement émouvante. Nous étions tous tristes de nous quitter, car nous savions que nous ne retournerions pas dans des endroits où régnerait la paix. Madoka et moi avons sauté ensemble au rythme de la musique ; Bah dansait avec un autre groupe de garçons. Assis dans le public, le Dr Tamba souriait pour la première fois depuis notre arrivée à New York. Après la danse, Laura m'a pris à part pour me confier qu'elle avait été très touchée par ce que j'avais dit.

Le soir, nous sommes allés dans un restaurant indien et j'étais content de voir qu'on servait quand même du riz quelque part dans

cette région du monde. Nous avons beaucoup mangé et bavardé, échangé des adresses, puis nous sommes allés chez Laura, dans l'East Village. Je ne comprenais pas pourquoi on donnait le nom de « village » à ce quartier, il ne ressemblait à aucun des villages que je connaissais. Nos chaperons ne nous ont pas accompagnés, ils sont retournés à l'hôtel. Je ne me doutais pas ce jour-là que la maison de Laura deviendrait plus tard mon foyer. Des étoffes traditionnelles provenant des quatre coins du monde décoraient les murs ; des statuettes d'animaux étaient posées sur des rayonnages supportant des livres de contes ; des vases en argile ornés de magnifiques oiseaux exotiques voisinaient sur les tables avec des instruments étranges, en bambou ou autre matériau. La maison était assez vaste pour nous accueillir tous. Assis en rond dans la salle de séjour de Laura, nous avons d'abord écouté des histoires, puis nous avons dansé jusqu tard dans la nuit. C'était l'endroit idéal où passer notre dernière soirée à New York, parce que la maison était aussi riche d'histoires étonnantes que notre groupe. Chacun de nous s'y sentait à l'aise et y retrouvait quelque chose de son pays. Nous avons l'impression d'avoir quitté New York pour entrer dans un monde différent.

*

Le lendemain, Laura et Shantha nous ont accompagnés à l'aéroport, Bah, le Dr Tamba et moi. Au bout d'un moment, tout le monde pleurait dans la voiture, excepté le Dr Tamba. Dans le hall des départs, les pleurs ont redoublé quand nous nous sommes embrassés pour les au revoir. Laura et Shantha nous ont donné leur adresse et leur numéro de téléphone afin que nous puissions rester en contact.

Nous avons quitté New York le 15 novembre 1996, à huit jours de mon seizième anniversaire, et pendant tout le vol du retour j'ai eu l'impression de continuer à faire un rêve, un rêve dont je ne voulais pas m'éveiller. J'étais triste de partir, content d'avoir connu des gens

hors de Sierra Leone : si je devais me faire tuer à mon retour, le souvenir de mon existence survivrait quelque part dans le monde.

21

Certains soirs je racontais à ma famille (et à Mohamed, qui vivait maintenant avec nous) des histoires sur mon voyage. Je leur ai décrit la piste d'atterrissage, l'aéroport, l'avion, les nuages qu'on découvre du hublot. Je sentais un picotement dans le ventre au souvenir du tapis roulant sur lequel j'avais marché dans l'aéroport. Jamais je n'avais vu autant de Blancs courant en tous sens, traînant une valise derrière eux. Je leur ai parlé des gens dont j'avais fait la connaissance, des gratte-ciel, des New-Yorkais jurant dans la rue. J'ai fait de mon mieux pour expliquer la neige et la nuit qui tombe à quatre heures de l'après-midi.

— Ça m'a l'air d'un voyage bien étrange, a commenté mon oncle.

Parfois, j'avais moi-même l'impression qu'il n'avait eu lieu que dans ma tête.

*

Mohamed et moi, nous sommes retournés en classe, au collège Saint Edward. J'étais ravi. Je me souvenais des matins où j'allais à pied à l'école primaire. Le crissement des balais poussant les feuilles de manguier tombées à terre troublait les oiseaux, dont le chant se faisait plus aigu encore, comme s'ils se demandaient les uns aux autres le sens de ce bruit. Mon école se réduisait à un petit bâtiment en brique couvert d'un toit de tôle. Elle n'avait ni porte ni sol de ciment et elle était trop exiguë pour accueillir tous les élèves. La plupart des cours se déroulaient dehors, à l'ombre des manguiers.

Mohamed se rappelait surtout le manque de fournitures scolaires à l'école primaire et au collège, les jours où nous devions aider les enseignants à cultiver leurs champs ou leurs jardins. Ils n'avaient

pas été payés depuis des années, c'était leur seul moyen de subsister. Plus nous en parlions, plus je me rendais compte que j'avais oublié ce que c'était qu'apprendre, être assis en classe, prendre des notes, faire ses devoirs, nouer des amitiés et provoquer d'autres élèves. J'étais impatient de recommencer.

Mais, le premier jour de classe à Freetown, tous les autres garçons se sont tenus à l'écart, comme si Mohamed et moi allions craquer d'une minute à l'autre et tuer l'un d'entre eux. Ils avaient appris d'une façon ou d'une autre que nous avions été des enfants soldats. Non seulement nous avons perdu notre enfance dans la guerre, mais nos vies demeuraient entachées par ce passé qui nous avait causé tant de souffrance et de tristesse.

Nous marchions toujours lentement pour aller à l'école, ce qui me permettait de réfléchir au sens que prenait ma vie. J'étais sûr que cela ne pourrait jamais être pire que ce que j'avais connu, et cette pensée me faisait sourire. Je m'efforçais de reprendre l'habitude de vivre dans une famille. Je disais aux gens que Mohamed était mon frère pour ne pas avoir à fournir d'explications. Je savais que je ne parviendrais jamais à oublier mon passé, mais je voulais cesser d'en parler pour être plus présent dans ma nouvelle vie.

*

Comme tous les jours, je m'étais levé tôt et, assis sur le rocher plat, derrière la maison, j'attendais que la ville s'éveille. Nous étions le 25 mai 1997. Mais ce matin-là, au lieu des bruits habituels, ce sont des coups de feu tirés autour du Parlement qui l'ont tirée du sommeil. Les détonations ont réveillé tout le monde et j'ai rejoint mon oncle et des voisins dans la véranda. Nous ne savions pas ce qui se passait, mais nous voyions des soldats courir dans Pademba Road et des camions de l'armée passer en trombe devant la prison.

La fusillade s'est intensifiée et a gagné toute la ville. Les habitants, aux aguets dans leurs maisons, tremblaient de peur.

Mohamed et moi avons échangé un regard : « Ça ne va pas recommencer... »

En début d'après-midi, la prison centrale a ouvert ses portes, les détenus ont été libérés et le nouveau gouvernement leur a remis des armes. Certains sont allés droit chez les juges qui les avaient condamnés et les ont massacrés avec leurs familles, ont incendié leurs maisons. D'autres ont grossi les rangs des soldats qui avaient commencé à piller les magasins. La fumée des bâtiments en flammes enveloppait la ville.

Quelqu'un à la radio s'est présenté comme le nouveau président de la Sierra Leone : Johnny Paul Koroma, chef du Conseil révolutionnaire des forces armées (AFRC), formé par un groupe d'officiers de l'armée de Sierra Leone (SLA) pour renverser le président démocratiquement élu, Tejan Kabbah. L'anglais de Koroma était aussi mauvais que les raisons par lesquelles il justifiait le coup d'État. Il a invité la population à se rendre au travail : tout était en ordre, a-t-il assuré. Mais les coups de feu, les jurons et les cris de joie des soldats couvraient presque sa voix.

Plus tard dans la soirée, la radio a diffusé une autre déclaration selon laquelle les rebelles (le RUF) et l'armée avaient uni leurs forces pour chasser le gouvernement civil « dans l'intérêt de la nation ». Rebelles et soldats de l'armée ont envahi la ville, tout le pays a basculé dans le chaos. J'étais atterré par ce qui se passait. Je ne voulais pas retomber dans ce que j'avais vécu, j'étais sûr que, cette fois, je n'y survivrais pas.

*

Les AFRC/RUF, les « sobels », comme on les appelait, ont fait sauter les coffres des banques avec des roquettes et ont volé l'argent. Parfois, ils arrêtaient les gens dans la rue, les fouillaient et s'emparaient de ce qu'ils trouvaient. Ils ont occupé les établissements secondaires et les campus universitaires. Dans la journée, nous ne pouvions rien faire à part rester assis dans la

véranda. L'oncle a décidé de finir une maison qu'il construisait depuis que j'étais venu vivre chez lui. Le matin, nous nous rendions sur le terrain et nous travaillions jusqu'à ce que les coups de feu, en début d'après-midi, nous fassent retourner à la maison en courant pour nous mettre à l'abri sous les lits. Jour après jour, il devenait plus dangereux de sortir, car les balles perdues faisaient beaucoup de victimes, et, bientôt, nous avons arrêté de construire cette maison.

Les forces armées avaient mis la main sur la majeure partie des provisions disponibles dans les magasins et sur les marchés. L'importation de vivres, de même que le ravitaillement de la capitale par la province, était suspendue. Le peu qu'il restait, il fallait le chercher dans cette folie. Laura Simms m'avait envoyé de l'argent que j'avais en partie économisé, et j'ai décidé de me rendre en ville avec Mohamed pour essayer d'acheter du *gari*, des boîtes de sardines, du riz, tout ce que nous pourrions trouver. Je savais que je risquais de tomber sur mes anciens amis de l'armée, qui me tueraient si je leur disais que je ne faisais plus cette guerre. Mais je ne pouvais rester à la maison, il fallait que je nous procure à manger.

Nous avons entendu parler d'un marché clandestin installé dans une cour derrière une maison abandonnée où on vendait aux civils des denrées impossibles à trouver ailleurs. Les prix étaient deux fois plus élevés, mais cela valait la peine d'essayer. Nous sommes partis le matin de bonne heure, Mohamed et moi, terrifiés à l'idée de rencontrer quelqu'un qui nous connaissait. Nous sommes passés tête baissée devant les jeunes soldats, nous sommes arrivés au marché au moment où les commerçants installaient leurs étals. Nous avons acheté du riz, de l'huile de palme, du sel et du poisson. Le temps que nous fassions nos courses, le marché s'était rempli de gens se pressant d'emporter ce qu'ils avaient les moyens d'acheter.

Au moment où nous allions partir, un Land Rover est arrivé dans un grondement, des hommes armés en ont sauté avant même qu'il s'immobilise. Ils se sont déployés dans la foule en tirant en l'air des salves d'avertissement. À l'aide d'un mégaphone, leur chef a

ordonné aux civils de poser leurs sacs de nourriture, de mettre les mains sur la tête et de s'allonger à plat ventre. Une femme affolée a tenté de fuir, un sobel au front ceint d'un foulard rouge lui a tiré dans la tête. Elle s'est écroulée avec un cri, heurtant bruyamment le sol. Pris de panique, les gens se sont mis à courir en tous sens. Mohamed et moi, nous avons ramassé nos sacs et nous sommes sauvés, pliés en deux. Cela commençait à nous rappeler des souvenirs trop familiers.

Un deuxième Land Rover a amené d'autres hommes armés qui ont ouvert le feu et distribué des coups de crosse. Nous nous sommes cachés derrière un mur bas séparant le marché de la rue, nous nous sommes faufilés derrière les maisons situées en retrait de la baie. Presque au bout de celle-ci, là où les vagues léchaient un bateau échoué, nous avons sauté dans la rue principale avec nos sacs sous le bras et nous avons pris le chemin de la maison. Nous approchions du Cotton Tree, dans le centre de la ville, quand nous avons vu passer en courant un groupe de manifestants qui portaient des pancartes *HALTE AUX TUERIES* et autres mots d'ordre. Ils arboraient des chemises blanches et des foulards blancs noués autour de la tête. Nous avons essayé de les éviter, mais, au moment où nous allions tourner pour rejoindre la maison, un groupe d'hommes armés, moitié en civil, moitié en uniforme, s'est rué vers nous en tirant dans la foule. Nous ne pouvions que nous joindre aux manifestants. Les sobels ont lancé des grenades lacrymogènes, les civils se sont mis à vomir et à saigner du nez. Tout le monde s'est précipité vers Kissy Street. L'air était irrespirable. J'avais l'impression d'avoir trempé le nez dans un bol d'épices. Serrant mon sac contre moi, je courais avec Mohamed et m'efforçais de ne pas le perdre dans la foule. Mes yeux ruisselaient sous mes paupières gonflées. J'étais furieux, mais je tâchais de me contenir, car je savais que je ne pouvais pas me permettre de perdre mon calme. Je risquais de me faire tuer, puisque j'étais maintenant un civil.

Nous avons continué à fuir en cherchant un moyen de rentrer à la maison. J'avais mal à la gorge. Mohamed toussait à faire saillir les veines de son cou. Finalement, nous avons réussi à filer et il s'est

mis la tête sous une pompe publique. Soudain, un autre groupe de manifestants poursuivis par des soldats a foncé vers nous. Nous avons détalé nous aussi, portant toujours nos sacs.

Nous nous sommes retrouvés au milieu d'étudiants dans une rue bordée de hauts immeubles. Un hélicoptère qui tournait au-dessus de nous a commencé à descendre. Mohamed et moi savions ce qui allait se passer, nous avons couru vers le fossé le plus proche et nous nous sommes jetés à terre. L'hélicoptère était maintenant au niveau de la rue. À vingt-cinq mètres environ des manifestants, il a pivoté pour se placer de côté ; un soldat assis dans l'encadrement de la portière a tiré avec une mitrailleuse, fauchant la foule. La rue, pleine l'instant d'avant de banderoles et de bruits, est devenue un cimetière silencieux.

Mohamed et moi nous sommes enfuis par les ruelles avant d'arriver à une clôture donnant sur une rue où des hommes armés avaient installé un barrage et ratissaient le quartier. Allongés dans le fossé pendant six heures, nous avons attendu la nuit. D'autres étaient avec nous. L'un d'eux, un étudiant en tee-shirt bleu, ne cessait d'essuyer son front moite de sueur. Une jeune femme, la vingtaine probablement, assise la tête entre les genoux, se balançait en tremblant. Un barbu à la chemise tachée par le sang d'un autre se tenait le crâne à deux mains. J'étais contrarié par ce qui se passait, mais pas aussi effrayé que ces gens qui ne connaissaient pas la guerre. C'était pénible de les regarder. J'espérais que l'oncle ne se faisait pas trop de souci pour nous. Il y a eu d'autres détonations et un nuage de gaz lacrymogène est passé sur nous. Nous avons gardé nos mains plaquées sur le nez jusqu'à ce que le vent l'emporte. La tombée de la nuit semblait terriblement lointaine, c'était comme attendre le Jugement dernier. Mais, naturellement, l'obscurité a fini par se faire et nous sommes rentrés en nous glissant derrière les maisons et en enjambant les clôtures.

Mon oncle veillait dans la véranda, les larmes aux yeux. Quand je l'ai salué, il s'est levé d'un bond comme devant l'apparition d'un spectre. Il nous a longuement serrés dans ses bras et nous a

demandé de ne plus retourner en ville. Mais nous n'avions pas le choix si nous voulions manger.

Pendant les cinq mois qui ont suivi, les fusillades intermittentes sont devenues le nouveau fond sonore de la ville. Le matin, les parents assis dans les vérandas gardaient leurs enfants auprès d'eux tandis que dans les rues des hommes armés rôdaient en bandes, pillant, violant et tuant. Les mères entouraient leurs petits de leurs bras tremblants chaque fois que les coups de feu redoublaient. La plupart des habitants devaient se contenter de riz cru trempé dans l'eau avec du sucre ou de *gari* salé. Ils écoutaient la radio dans l'espoir d'entendre de bonnes nouvelles. Parfois, dans la journée, des colonnes de fumée montaient de maisons que les sobels avaient incendiées. Nous les entendions partir d'un rire excité en contemplant les flammes. Un soir, un voisin qui habitait deux maisons plus bas a osé régler son poste sur une station de radio pirate qui accusait le nouveau gouvernement de commettre des crimes contre les civils. Quelques minutes plus tard, un camion s'est arrêté devant chez lui, des soldats l'ont fait sortir de sa maison avec sa femme et ses deux fils aînés. Ils les ont abattus et ont poussé leurs cadavres dans un fossé proche. Mon oncle a été pris de nausées.

Au début, les gens avaient tellement peur qu'ils se terraient chez eux, mais, au bout d'un moment, ils se sont habitués aux coups de feu et au chaos, ils sont sortis chercher à manger malgré les balles perdues qu'ils risquaient de recevoir. Les enfants jouaient aux devinettes : les coups avaient été tirés par un AK-47, un G3 ou une mitrailleuse ? Je passais une grande partie de mon temps assis en silence avec Mohamed sur le rocher plat. Je songeais que nous avions longtemps fui la guerre pour finalement retomber dedans. Nous n'avions nulle part où aller.

J'avais perdu le contact avec Laura depuis des mois. Auparavant, nous nous étions écrit régulièrement. Elle me racontait ce qu'elle faisait et me demandait si je prenais soin de moi. Ses lettres me parvenaient de tous les coins du monde où ses activités de conteuse la conduisaient. Dernièrement, j'avais essayé de lui téléphoner en

PCV mais sans succès. Le réseau de Sierratel, la compagnie de téléphone nationale, ne fonctionnait plus. Chaque jour, je passais de longues heures dans la véranda avec mon oncle et mes cousins à regarder en direction de la ville. Nous n'écoutions plus la cassette de contes, car le couvre-feu commençait avant le crépuscule. Mon oncle riait de moins en moins, soupirait de plus en plus. Nous continuions à espérer une amélioration, mais la situation empirait.

*

Mon oncle est tombé malade. Un matin où nous étions dans la véranda, il s'est plaint de ne pas se sentir très bien. Le soir, il avait de la fièvre et il gémissait sur son lit. Je suis allé avec Allie acheter un remède dans une boutique proche, mais sa température est montée. Tante Sallay le forçait à avaler une nourriture qu'il vomissait dès qu'elle avait fini de lui donner à manger. Toutes les pharmacies, tous les hôpitaux étaient fermés. Nous avons cherché en ville un médecin ou une infirmière, mais ceux qui n'avaient pas fui ne sortaient pas de chez eux, de peur de ne plus pouvoir retourner auprès de leur famille.

Un soir, j'étais assis au chevet de mon oncle et je lui essuyais le front quand il est tombé du lit. J'ai pris son long corps dans mes bras, j'ai posé sa tête sur mon giron. Ses pommettes saillaient sur son visage rond. Il m'a regardé et j'ai lu dans ses yeux qu'il avait abandonné tout espoir. Je l'ai supplié de ne pas nous quitter. Il a remué les lèvres pour dire quelque chose, puis sa bouche s'est figée. Il était mort. Je l'ai gardé dans mes bras en me demandant comment j'allais annoncer la nouvelle à sa femme, qui lui faisait bouillir de l'eau dans la cuisine. Elle est entrée peu après, a lâché le bol d'eau chaude en nous voyant et nous a aspergés tous les deux. Elle refusait de croire que son mari était mort. Le visage ruisselant de larmes, j'avais le corps paralysé, j'étais incapable de bouger de l'endroit où j'étais assis. Mohamed et Allie m'ont pris l'oncle des bras et l'ont étendu sur le lit. Au bout de quelques minutes, j'ai pu enfin me lever. Je suis allé derrière la maison et j'ai frappé le

manguier de mes poings jusqu'à ce que Mohamed m'en éloigne. Je continuais à perdre tous ceux qui m'étaient chers.

Mes cousines pleuraient en gémissant : « Qui s'occupera de nous, maintenant ? Pourquoi ce malheur nous arrive-t-il en ces temps difficiles ? »

En bas, dans la ville, les sobels tiraient des coups de feu.

*

Mon oncle a été inhumé le lendemain matin et, malgré le chaos, beaucoup de gens sont venus à son enterrement. Je marchais derrière le cercueil, le bruit de mes pas résonnait dans mon cœur. Allie, Mohamed, mes cousines et moi nous tenions par la main. Ma tante avait essayé de nous accompagner, mais elle s'était effondrée juste avant que nous quittions la maison. Au cimetière, l'imam a lu quelques sourates, puis les fossoyeurs ont mis le corps de mon oncle dans la fosse et l'ont recouvert de terre. Les gens se sont rapidement dispersés pour reprendre leur vie, mais je suis resté avec Mohamed. Assis près de la tombe, j'ai parlé à mon oncle. Je lui ai dit que j'étais désolé de ne pas avoir réussi à le faire soigner, que j'espérais qu'il savait que je l'aimais et que j'aurais voulu qu'il me voie devenir un homme. Puis j'ai placé mes mains sur le monticule de terre et j'ai pleuré en silence. Je ne me suis rendu compte du temps que j'avais passé au cimetière que lorsque mes larmes ont cessé de couler. C'était le soir, le couvre-feu allait commencer. Mohamed et moi sommes rentrés en courant avant que les soldats se mettent à tirer.

Quelques jours après l'enterrement, j'ai enfin réussi à avoir Laura au téléphone en PCV. Je lui ai demandé :

— Est-ce que je peux habiter chez toi si j'arrive à venir à New York ?

— Oui, a-t-elle répondu.

— Non. Je veux que tu réfléchisses. Si j'arrive à venir, je pourrai habiter chez toi ? ai-je demandé de nouveau.

— Oui, a-t-elle répété.

J'ai dit que j'allais dresser mes plans et que je l'appellerais quand je serais à Conakry, la capitale de la Guinée, le seul pays voisin qui était en paix, le seul moyen de sortir de Sierra Leone à l'époque. Il fallait que je parte : si je restais plus longtemps à Freetown, je finirais par redevenir soldat, ou mes anciens amis me tueraient quand je refuserais de les rejoindre. Certains de ceux qui avaient été au centre de rééducation avec moi avaient déjà regagné les rangs de l'armée.

*

J'ai quitté Freetown le matin du septième jour après la mort de mon oncle. Je n'ai dit à personne où j'allais, sauf à Mohamed, qui devait apprendre mon départ à ma tante à la fin de son deuil. Elle s'était détachée du monde après la mort de son mari. Je suis parti le 31 octobre 1997, alors qu'il faisait noir dehors. Le couvre-feu était encore en vigueur, mais je devais quitter la ville avant le lever du soleil. C'était moins dangereux de se déplacer un peu avant l'aube, quand certains des soldats sommeillaient et que l'obscurité empêchait les miliciens de vous voir de loin. Des coups de feu claquaient dans la ville silencieuse, le vent du matin me fouettait le visage. L'air empestait la poudre et les corps en putréfaction. J'ai serré la main de Mohamed en lui faisant une promesse : « Je te ferai savoir où je me retrouverai. » Il m'a pressé l'épaule sans répondre.

Je n'emportais qu'un petit sac crasseux avec quelques vêtements. C'était risqué de porter un sac trop grand ou trop coûteux, cela pouvait faire croire aux soldats qu'il contenait des objets de valeur et leur donner envie de me tirer dessus. En laissant Mohamed dans la véranda, j'ai senti, enveloppé des vestiges de la nuit, la peur me gagner. J'ai fait halte un instant près d'un poteau électrique, j'ai pris quelques longues inspirations et j'ai décoché au vide quelques

crochets furieux. Il faut que tu te sortes d'ici, ai-je pensé, parce que si tu ne réussis pas, c'est le retour à l'armée.

J'ai marché rapidement près des fossés, me mettant à couvert lorsque j'entendais un véhicule approcher. J'étais le seul civil dehors à cette heure et j'ai dû contourner plusieurs postes de contrôle en rampant dans les fossés ou en me faufilant derrière les maisons. J'ai réussi à gagner sans problème une gare routière à l'abandon située à la sortie de la ville. J'étais couvert de sueur, mes paupières tremblaient. Il y avait déjà dans la gare beaucoup d'hommes – d'une trentaine d'années, pour la plupart –, quelques femmes et deux ou trois familles avec des enfants de cinq ans et plus. Ils faisaient tous la queue le long d'un mur en ruine, certains tenant un ballot, d'autres la main de leurs enfants.

Je me suis mis dans la file et je me suis assis sur mes talons pour vérifier que mon argent était toujours dans ma socquette, sous mon pied droit. L'homme qui se tenait devant moi marmonnait en allant et venant, ce qui ne faisait qu'augmenter ma nervosité. Au bout de quelques minutes d'une attente silencieuse, un homme qui se tenait contre le mur avec tout le monde s'est présenté comme le chauffeur et nous a demandé de le suivre. Nous sommes entrés dans la gare, avons enjambé des murs écroulés jusqu'à un espace découvert où nous sommes montés dans un autocar peint en noir, jantes comprises, pour qu'il se fonde dans la nuit.

Le car est sorti de la gare, lumières éteintes, il a pris la route de derrière permettant de quitter la ville. Elle était inutilisée depuis des années et nous avons l'impression d'avancer dans la brousse lorsque des branches giflaient lourdement ses flancs. Il a roulé lentement dans le noir jusqu'à ce que le soleil commence à se lever. À un moment, nous avons dû descendre et marcher derrière pour qu'il parvienne à grimper une butte. Nous étions tous silencieux, le visage tendu par la peur, car nous n'avions pas encore quitté la région de Freetown. Nous sommes remontés dans l'autocar, qui nous a déposés une heure plus tard près d'un vieux pont rouillé.

Après avoir payé le chauffeur, nous avons traversé deux par deux, puis nous avons marché toute la journée jusqu'à un carrefour où

nous avons attendu un autre car qui devait arriver le lendemain matin. C'était la seule façon de sortir de Freetown sans se faire tuer par les hommes et les jeunes garçons armés du nouveau gouvernement, qui n'appréciait pas que les gens quittent la ville.

Nous étions une trentaine, assis par terre près des buissons. Personne ne parlait, car nous savions tous que nous n'avions pas encore totalement échappé au chaos. Les parents murmuraient des mots de réconfort à l'oreille de leurs enfants. Certains fixaient le sol, d'autres jouaient avec des cailloux. Le vent nous apportait le bruit de détonations lointaines.

Assis au bord du fossé, je mâchais du riz cru que j'avais emporté dans un sac en plastique. Quand cesserais-je de fuir cette guerre ? Et si le car ne venait pas ? Un voisin de Freetown m'avait parlé de cet unique moyen de quitter le pays. Jusqu'ici, il semblait sûr, mais j'étais préoccupé, je savais que la situation pouvait rapidement empirer dans de telles circonstances.

J'ai rangé mon sac de riz et j'ai fait quelques pas sur la route de terre battue en cherchant un endroit où m'installer pour la nuit. Des gens dormaient sous les buissons près de l'arrêt de l'autocar. Plus loin, d'autres nettoyaient le sol sous les branches entremêlées d'un prunier, poussaient les feuilles mortes sur le côté et entassaient des feuilles encore vertes pour y poser leur tête. L'un d'eux s'était fabriqué un balai avec des branches. J'ai sauté par-dessus le fossé, je me suis assis contre un arbre, et toute la nuit j'ai songé à mon oncle puis à mon père, à ma mère, à mes frères, à mes amis. Pourquoi tout le monde mourait-il sauf moi ? J'ai marché de long en large sur la route en tâchant de réfréner ma colère.

Au matin, les gens se sont levés, ont épousseté leurs habits en les tapotant de la main. Quelques-uns se sont lavés en faisant tomber sur leur visage la rosée de plantes et d'arbres qu'ils secouaient. Après des heures d'attente, nous avons entendu le bruit sourd d'un moteur sur la route. Comme nous n'étions pas sûrs que c'était le car, nous nous sommes dissimulés dans les fourrés avec nos sacs. Le grondement du moteur s'est rapproché jusqu'à ce que l'autocar apparaisse enfin. Nous sommes tous sortis de nos cachettes,

sommes montés en hâte. Tandis qu'il repartait, le receveur encaissait l'argent. J'ai payé demi-tarif parce que j'avais moins de dix-huit ans, mais c'était plus que le prix normal en temps de paix.

Par la fenêtre, j'ai regardé les arbres défiler. Puis le car a ralenti et les arbres ont été remplacés par des soldats qui braquaient leurs armes sur nous. Ils nous ont fait descendre, franchir un barrage. Regardant autour de moi, j'ai repéré dans les buissons d'autres hommes armés de mitraillettes et de lance-grenades. Comme j'avais la tête tournée, j'ai failli me heurter à un soldat qui se dirigeait vers le car. Il m'a fixé de ses yeux injectés de sang avec une expression signifiant « je peux te tuer si ça me chante ». Une expression que je connaissais bien.

Les soldats ont fouillé l'autocar pour une raison que personne ne comprenait. Au bout de quelques minutes, tout le monde est remonté, le car est reparti. Je me suis souvenu du temps où j'attaquais des barrages de ce genre, et j'ai refoulé ces pensées avant de replonger totalement dans mon passé. Les barrages se sont succédé et, à chacun d'eux, les soldats avaient un comportement différent. Certains exigeaient de l'argent même lorsque les passagers avaient des papiers en règle. Refuser de payer, c'était courir le risque d'être renvoyé à Freetown. À ceux qui n'avaient pas d'argent, les soldats prenaient une montre, un bijou ou n'importe quel objet de valeur. Chaque fois que nous approchions d'un barrage, je récitais une prière silencieuse.

Vers quatre heures de l'après-midi, l'autocar est arrivé à une petite ville appelée Kambia, sa destination finale. Pour la première fois depuis que nous avons quitté la ville, j'ai vu les passagers se détendre un peu. Mais bientôt tous les visages se sont de nouveau fermés quand les agents des services d'immigration nous ont eux aussi demandé de payer avant de nous laisser passer la frontière. Chacun a glissé la main dans une chaussette, un ourlet de pantalon, sous un foulard, pour sortir ce qu'il lui restait d'argent. Une femme avec deux enfants de sept ans a supplié un officier : elle aurait besoin de cet argent pour nourrir ses fils à Conakry. L'homme, la main tendue, a crié à la femme de se mettre sur le côté. J'avais

honte de voir des Sierra-Léonais extorquer de l'argent à des compatriotes fuyant la guerre. Ils exploitaient des gens qui ne cherchaient qu'à rester en vie. Pourquoi faudrait-il payer pour quitter son pays ? ai-je pensé, mais je n'ai pas discuté. Les agents des services d'immigration demandaient trois cents leones, presque deux mois de salaire, pour tamponner un passeport. Dès que le mien l'a été, je suis passé en Guinée. Il me restait un long chemin à faire, plus de quatre-vingts kilomètres, pour arriver à Conakry, et j'ai marché d'un pas rapide vers le car qui m'y conduirait. Jusque-là, je n'avais pas songé que je ne parlais aucune des langues de Guinée. Cette pensée m'a un peu inquiété, mais j'étais soulagé d'avoir réussi à quitter mon pays sain et sauf.

*

Les autocars pour Conakry attendaient de l'autre côté d'un poste de contrôle installé par des soldats guinéens. À proximité, des hommes proposaient des devises guinéennes au taux qu'ils avaient choisi. Je pensais que les soldats seraient contre ce change au marché noir, mais, apparemment, ils s'en fichaient. J'ai changé mon argent et je me suis dirigé vers le poste de contrôle. Les soldats ne parlaient pas anglais ou du moins faisaient comme s'ils ne le parlaient pas. Ils avaient l'arme à la main, prêts à tirer. J'ai évité de croiser leur regard pour qu'ils ne puissent pas lire dans mes yeux que j'avais été soldat moi aussi dans cette guerre que je tentais de fuir.

Pour accéder au car, il fallait traverser une longue baraque en bois dans laquelle les soldats fouillaient les sacs. Puis les voyageurs ressortaient et présentaient leurs papiers aux officiers. Dans la baraque, les soldats ont déchiré mon sac et répandu son contenu par terre. Comme je n'avais pas emporté grand-chose, je n'ai pas perdu beaucoup de temps à le ramasser : deux chemises, deux maillots de corps et trois pantalons.

En sortant, j'avais l'impression que tous les soldats me regardaient. Nous devions présenter nos passeports, mais à qui ? Il y avait trop de tables, je ne savais pas vers laquelle me diriger. Les soldats assis à l'ombre des manguiers étaient en tenue de combat. Quelques-uns avaient accroché leur fusil au dossier de leur siège, d'autres l'avaient posé sur la table, le canon pointé vers la baraque, une façon supplémentaire de nous effrayer avant de nous réclamer de l'argent.

L'un des soldats, assis à l'extrême droite des tables alignées, un cigare aux lèvres, m'a fait signe d'approcher. Il a tendu la main, je lui ai remis mon passeport sans regarder son visage. Après m'avoir lancé quelques mots dans une langue que je ne comprenais pas, il a fourré mon passeport dans sa poche de poitrine, puis il a tendu les mains au-dessus de la table et m'a dévisagé d'un air sévère. J'ai baissé les yeux, il m'a soulevé le menton. Il a ôté le cigare de sa bouche, a examiné de nouveau mon passeport. Ses yeux étaient rouges, mais il souriait. Il a croisé les bras et s'est appuyé contre le dossier de sa chaise en me regardant. J'ai ébauché un sourire, il a éclaté de rire. Il a parlé encore une fois dans sa langue en tendant les mains. Son sourire avait disparu. Je lui ai donné quelques billets, qu'il a reniflés avant de les glisser dans une poche. Il m'a rendu mon passeport et m'a fait signe de passer.

De l'autre côté, un grand nombre d'autocars étaient garés et j'ignorais lequel je devais prendre pour me rendre à Conakry. Aucune des personnes que j'interrogeais ne comprenait ce que je disais. Le seul mot de français que je connaissais était « bonjour », ça ne m'avancait pas à grand-chose.

J'étais totalement perdu quand j'ai bousculé un passant.

— Tu pourrais faire attention où tu marches, a-t-il grommelé en krio.

— Je suis désolé, monsieur, ai-je répondu dans la même langue.

Je lui ai dit que je cherchais le car pour Conakry, il m'a répondu qu'il y allait aussi. Comme le véhicule était bondé, je suis resté debout pendant presque tout le trajet. Nous avons dû nous arrêter plus de quinze fois à des postes de contrôle où les soldats étaient

impitoyables. Tous les barrages se ressemblaient : des jeeps équipées de mitrailleuses garées le long de la route, deux soldats près d'une barrière métallique s'étendant d'un bas-côté à l'autre. À droite, d'autres soldats assis dans une baraque où on fouillait les passagers.

Il y avait un tarif unique pour tous les Sierra-Léonais ; ceux qui ne pouvaient pas payer étaient débarqués du car. Je me suis demandé si on les renvoyait de l'autre côté de la frontière. Grâce à l'homme derrière qui j'étais monté, j'ai passé les barrages gratuitement. Pensant que j'étais son fils, les soldats examinaient seulement son passeport et le faisaient payer pour deux. Je ne crois pas qu'il s'en soit rendu compte. Il ne songeait qu'à une chose, arriver à Conakry, et l'argent n'était apparemment pas un problème pour lui. À l'un des barrages, les soldats m'ont conduit dans une pièce et m'ont fait me déshabiller. D'abord j'ai pensé refuser, puis je les ai vus faire tomber un homme par terre à coups de pied, déchirer sa chemise et son pantalon. L'un des soldats m'a pris ma ceinture, dont la boucle portait une tête de lion gravée. Tenant mon pantalon d'une main, je suis retourné au car en courant, les dents et le poing serrés, refoulant ma rage.

Au dernier poste de contrôle, un soldat m'a ordonné de mettre les mains sur la tête pour qu'il puisse me fouiller. Quand j'ai levé les bras, mon pantalon est tombé et quelques passagers se sont esclaffés. Le soldat a relevé mon pantalon et l'a attaché avec un lacet. Puis il a inventorié mes poches et m'a pris mon passeport. Il l'a feuilleté, me l'a rendu. J'ai suivi les gens qui attendaient un visa d'entrée. Je tremblais de colère, mais je savais que je devais me maîtriser si je voulais arriver à Conakry.

J'avais entendu que le droit d'entrée s'élevait à l'équivalent de trois cents leones. Je n'en avais plus que cent et j'en avais besoin pour le reste du voyage. Qu'allais-je devenir ? J'avais fait tout ce chemin pour rien et je n'avais même pas les moyens de retourner à Freetown si je le décidais. Des larmes me sont montées aux yeux. J'étais inquiet, je ne voyais aucune solution. L'angoisse commençait à m'envahir quand un homme dont le passeport venait d'être

tamponné a fait tomber deux des sacs qu'il portait en contournant le barrage pour remonter dans l'autocar. J'ai hésité un instant, puis j'ai décidé de tenter ma chance. Abandonnant la queue, j'ai ramassé ses sacs et je l'ai suivi dans le car. Assis à l'arrière, tassé sur mon siège, j'ai risqué un coup d'œil par la fenêtre pour voir si les soldats regardaient dans ma direction. Je suis resté dans le car jusqu'à ce que tout le monde soit remonté ; les soldats ne sont pas venus me chercher. L'autocar a lentement démarré, puis il a pris de la vitesse. J'étais entré illégalement dans le pays et je savais que cela me poserait un problème plus tard.

Quand nous nous sommes approchés de Conakry, j'ai commencé à m'inquiéter, car je n'avais aucune idée de ce que je ferais une fois là-bas. J'avais entendu dire que l'ambassadeur de Sierra Leone laissait des réfugiés dormir provisoirement dans l'ambassade, mais j'ignorais totalement où elle se trouvait. J'étais assis à côté d'un Peul du nom de Jalloh qui avait vécu à Freetown. Nous avons parlé de ce que la guerre avait fait au pays, puis il m'a donné son numéro de téléphone en me disant de l'appeler si j'avais besoin d'aide pour m'y retrouver en ville. J'ai eu envie de lui répondre que je n'avais pas d'endroit où loger, mais il est descendu du car avant que je trouve le courage de me confier à lui. J'ai cherché des yeux le Sierra-Léonais que j'avais bousculé, en vain.

Quelques minutes plus tard, l'autocar s'est arrêté dans une vaste gare : terminus. Je suis sorti, j'ai regardé tous les autres s'éloigner. J'ai mis les mains sur ma tête en soupirant et je suis allé m'asseoir sur un banc.

« Je ne peux pas passer la nuit ici », me suis-je répété à voix basse.

Les taxis étaient nombreux et tous les gens qui débarquaient des cars les prenaient. Pour ne pas avoir l'air d'un étranger perdu, j'ai fait comme eux. Le chauffeur m'a dit quelque chose en français, j'ai deviné qu'il me demandait ma destination.

— Euh, consulat de Sierra Leone, ai-je bredouillé. Ambassade...

Par la fenêtre, j'ai regardé les poteaux électriques et les ampoules accrochées en l'air dont la lumière semblait plus vive que le clair de

lune. Le taxi s'est arrêté et le chauffeur a tendu le bras vers un drapeau vert, blanc et bleu pour me montrer que j'étais au bon endroit. J'ai hoché la tête, j'ai payé. Quand je me suis dirigé vers le portail de l'ambassade, des gardes parlant krio ont demandé à voir mon passeport. Je le leur ai montré, ils m'ont laissé entrer.

À l'intérieur, il y avait plus de cinquante personnes, probablement dans la même situation que moi. La plupart étaient allongées sur des nattes, des sacs répandus alentour. D'autres tiraient leur natte de leur ballot. J'ai présumé qu'on les laissait seulement rester la nuit et que ces gens sortaient dans la journée.

J'ai trouvé un coin où m'asseoir par terre, je me suis adossé au mur. La vue de ces réfugiés m'a rappelé des villages que j'avais traversés en fuyant la guerre. J'avais peur, mais j'étais quand même content d'avoir réussi à quitter Freetown, d'avoir évité de redevenir un soldat. Cette pensée me réconfortait un peu. J'ai tiré de mon sac une dernière poignée de riz cru que je me suis mis à mâchonner. À quelques pas de moi, une femme assise avec ses deux enfants – un garçon et une fille de moins de huit ans – leur racontait une histoire à voix basse pour ne pas déranger les autres. Tandis que j'observais les mouvements de ses mains, ma mémoire a fait resurgir un conte que j'avais souvent entendu dans mon enfance.

*

C'était le soir, nous étions assis autour d'un feu vers lequel nous tendions les bras en regardant la lune et les étoiles se retirer. Les braises rouges éclairaient nos visages et des volutes de fumée montaient vers le ciel. *Pa* Sesay, le grand-père de mes amis, nous avait raconté beaucoup d'histoires ce soir-là, mais, avant d'entamer la dernière, il nous a prévenus :

— Celle-ci est vraiment importante.

Puis il s'est éclairci la voix et a commencé :

— Un jour, un chasseur alla dans la brousse pour tuer un singe. Il ne marchait que depuis quelques minutes lorsqu'il en aperçut un,

confortablement installé sur la fourche d'une branche basse. L'animal ne lui accorda aucune attention, pas même quand il fit crisser les feuilles mortes sous ses pieds en approchant. Lorsqu'il fut assez près, le chasseur leva son fusil et visa. Au moment où il allait presser la détente, le singe lui dit : « Si tu me tues, ta mère mourra ; si tu m'épargnes, c'est ton père qui mourra. » Puis l'animal se remit à mâcher un fruit en se grattant de temps à autre le crâne ou le flanc. Alors, qu'est-ce que vous feriez si vous étiez à la place du chasseur ?

C'était une histoire qu'on narrait aux enfants une fois par an dans mon village. Le conteur, généralement un ancien, posait ensuite cette question. Chaque enfant était invité à y répondre, mais aucun ne le faisait puisque son père et sa mère étaient tous deux présents. L'ancien n'offrait jamais non plus de solution. Quand venait mon tour de parler, je répondais toujours au conteur que j'avais besoin de réfléchir, ce qui ne le satisfaisait pas.

Après ces soirées, mes amis et moi, tous les enfants âgés de six à douze ans, nous nous creusions la tête pour trouver une réponse qui sauverait nos parents. Il n'y en avait pas. Si vous laissiez la vie sauve au singe, l'un d'eux mourait ; si vous l'abattiez, c'était l'autre qui mourait.

Ce soir-là, nous nous sommes mis d'accord sur une réponse et nous avons dit à *Pa Sesay* que, si nous avions été à la place de l'homme, nous n'aurions pas chassé de singes.

— Il y a d'autres animaux à chasser, comme le cerf, avons-nous déclaré.

— Ce n'est pas une réponse acceptable. Vous avez déjà choisi votre proie et levé votre fusil. Vous devez prendre une décision.

Pa Sesay a cassé sa noix de cola et a souri avant d'en glisser un morceau dans sa bouche.

À sept ans, j'avais trouvé une réponse qui me semblait sensée. Je n'en avais jamais discuté avec personne, cependant, de peur de ce que ma mère éprouverait.

J'avais conclu que, si j'étais le chasseur, je tuerais le singe pour qu'il ne puisse plus jamais mettre d'autres chasseurs face au même

dilemme.

Fin

Chronologie

Bien qu'on n'en ait aucune trace écrite, on estime que les Bulloms (Sherbros) se sont établis le long de la côte de la Sierra Leone avant le XIII^e siècle, voire plus tôt, c'est-à-dire avant tout contact de la région avec des Européens. Au début du XV^e siècle, de nombreuses tribus venues d'autres parties de l'Afrique se sont installées dans ce qui deviendrait la Sierra Leone, notamment les Temnés. Ils ont occupé la côte nord de l'actuelle Sierra Leone tandis que les Mendés se réservaient le sud. Quinze autres tribus se sont éparpillées dans différentes régions du pays.

1462 : l'histoire écrite de la Sierra Leone commence lorsque des explorateurs portugais débarquent et donnent aux hauteurs entourant l'actuelle Freetown le nom de Serra Lyoa (Montagne du Lion) à cause de leurs formes léonines.

XVI^e siècle-début du XVIII^e siècle : des marchands européens font régulièrement relâche dans la péninsule, échangeant des tissus et des objets en métal contre de l'ivoire, du bois et un petit nombre d'esclaves.

1652 : les premiers esclaves de Sierra Leone sont amenés aux Sea Islands, au large de la côte sud des États-Unis.

XVIII^e siècle : la traite des esclaves prospère entre la Sierra Leone et les plantations de Caroline du Sud et de Géorgie, où l'habileté des Africains à cultiver le riz les rend particulièrement précieux.

1787 : des abolitionnistes britanniques aident quatre cents esclaves affranchis des États-Unis, de Nouvelle-Écosse et de Grande-Bretagne à retourner en Afrique pour s'installer dans ce qu'ils appellent la

« Province de la Liberté » en Sierra Leone. Ces Krios – c'est le nom qu'on leur donne – proviennent de toutes les régions d'Afrique.

1791 : d'autres groupes d'affranchis rejoignent la colonie de la « Province de la Liberté », qui devient rapidement Freetown, nom de l'actuelle capitale de la Sierra Leone.

1792 : Freetown devient l'une des premières colonies de la Grande-Bretagne dans l'Ouest africain.

1800 : des affranchis de Jamaïque débarquent à Freetown.

1808 : la Sierra Leone devient une colonie de la Couronne. Le gouvernement britannique utilise Freetown comme base navale pour ses patrouilles antiesclavagistes.

1821-1874 : Freetown sert de résidence au gouverneur britannique, qui administre également les colonies de la Côte-de-l'Or (Ghana) et de Gambie.

1827 : fondation du Fourah Bay College, université qui attire rapidement des Africains anglophones sur la côte ouest. Pendant plus d'un siècle, c'est la seule université de type européen dans l'ouest de l'Afrique subsaharienne.

1839 : des esclaves embarqués à bord de *l'Amistad* se révoltent pour recouvrer leur liberté. Leur chef, Sengbe Pieh – ou Joseph Cinque, comme on l'appellera aux États-Unis –, est un jeune Mendé de Sierra Leone.

1898 : la Grande-Bretagne impose en Sierra Leone une taxe calculée sur les dimensions des huttes des habitants du nouveau protectorat en échange du privilège d'être sous administration britannique. Cette décision provoque la rébellion des Temnés et des Mendés dans l'arrière-pays.

1951 : les Britanniques promulguent une Constitution accordant certains pouvoirs aux Sierra-Léonais et fournissant un cadre à la décolonisation.

1953 : introduction de responsabilités ministérielles locales et nomination de sir Milton Margai comme ministre en chef.

1960 : sir Milton Margai devient Premier ministre à l'issue de discussions sur la Constitution à Londres.

27 avril 1961 : la Sierra Leone devient indépendante, avec sir Milton Margai comme premier Premier ministre. Le pays opte pour un système parlementaire au sein du Commonwealth. L'année suivante, le Parti du peuple de Sierra Leone (SLPP) de sir Milton Margai, qui a mené le pays à l'indépendance, remporte les premières élections générales au suffrage universel.

1964 : à la mort de sir Milton Margai, son demi-frère, sir Albert Margai, lui succède au poste de Premier ministre.

Mai 1967 : au cours d'élections très disputées, le Congrès de tout le peuple (APC) obtient une majorité relative au Parlement. En conséquence, le gouverneur général (représentant le monarque britannique) désigne Siaka Stevens – leader de l'APC et maire de Freetown – comme nouveau Premier ministre. En quelques heures, le général David Lansana, commandant des Forces armées de la République de Sierra Leone (RSLMF), place Stevens et Albert Margai en résidence surveillée en arguant que le choix d'un Premier ministre doit attendre l'élection des représentants des tribus à l'Assemblée. Un groupe d'officiers fomenta un autre coup d'État, prend le pouvoir et en est plus tard évincé par un troisième putsch, « la révolte des sergents ».

1968 : avec le retour à un régime civil, Siaka Stevens assume enfin ses fonctions de Premier ministre. Le calme n'est cependant pas tout à fait restauré. En novembre, le gouvernement décrète l'état d'urgence après des troubles en province.

1971 : le gouvernement survit à un coup d'État manqué. Une Constitution républicaine est adoptée et Siaka Stevens devient le premier président de la République.

1974 : nouvelle tentative de coup d'État militaire contre le gouvernement.

1977 : les étudiants manifestent contre la corruption gouvernementale et les détournements de fonds.

1978 : la Constitution est amendée, tous les partis politiques autres que l'APC, formation au pouvoir, sont interdits. La Sierra Leone adopte le régime du parti unique sous la férule de l'APC.

1985 : Siaka Stevens se retire et désigne le général Joseph Saidu Momoh à la présidence. Le règne de l'APC de Momoh est marqué par des abus de pouvoir de plus en plus nombreux.

Mars 1991 : une petite bande d'hommes armés qui se donne le nom de Front révolutionnaire uni (RUF), menée par un ancien caporal, Foday Sankoh, attaque des villages de l'est du pays sur la frontière libérienne. Ce groupe se compose à l'origine de rebelles de Charles Taylor et de quelques mercenaires du Burkina Faso. Il a pour objectif de débarrasser le pays du gouvernement APC corrompu. Les combats se poursuivent et, au fil des mois, le RUF s'empare des mines de diamant du district de Kono et repousse l'armée vers Freetown.

Avril 1992 : de jeunes officiers de l'armée dirigés par le capitaine Valentine Strasser ourdissent un coup d'État qui envoie Momoh en exil. Ils établissent le Conseil national provisoire de gouvernement

(NPRC) à la tête du pays. Ce conseil se révèle aussi peu capable que le gouvernement Momoh d'endiguer la progression du RUF, dont les combattants conquièrent des régions de plus en plus nombreuses.

1995 : le RUF contrôle la majeure partie de la campagne et marche sur Freetown. Pour renverser la situation, le NPRC fait appel à plusieurs centaines de mercenaires provenant de sociétés privées. En un mois, ils refoulent les forces du RUF dans des enclaves frontalières.

1996 : Valentine Strasser est renversé, remplacé par le général Julius Maada Bio, son ministre de la Défense. Face aux exigences populaires et à une pression internationale croissante, le NPRC de Maada Bio accepte de rendre le pouvoir à un gouvernement civil par des élections présidentielles et législatives qui se déroulent en mars. Ahmad Tejan Kabbah, diplomate en poste aux Nations unies pendant plus de vingt ans, remporte les présidentielles sous la bannière du SLPP.

Mai 1997 : Kabbah est renversé par le Conseil révolutionnaire des forces armées (AFRC), une junte militaire dirigée par le lieutenant-colonel Johnny Paul Koroma, qui invite le RUF à participer au nouveau gouvernement.

Mai 1998 : l'AFRC est chassé du pouvoir par les forces d'interposition de l'ECOMOG, en grande partie nigérianes, qui réinstallent le gouvernement démocratiquement élu du président Kabbah.

Janvier 1999 : le RUF tente à nouveau de renverser le gouvernement. Les combats gagnent une fois encore des quartiers de Freetown et font des milliers de morts et de blessés. Les forces de l'ECOMOG repoussent l'assaut du RUF quelques semaines plus tard.

Juillet 1999 : le président Kabbah et Foday Sankoh, chef du RUF, signent l'accord de Lomé, qui garantit des sièges aux rebelles dans un nouveau gouvernement et une amnistie générale à toutes les parties. Toutefois, le gouvernement n'exerce plus un pouvoir réel sur tout le pays, dont la moitié au moins demeure aux mains des rebelles. En octobre, le Conseil de Sécurité de l'ONU crée la Mission des Nations unies en Sierra Leone (MINUSIL), pour contribuer à l'application de l'accord de paix.

Avril-mai 2000 : la violence et les activités des rebelles reprennent, en particulier lorsque les forces du RUF retiennent en otages des centaines de soldats de la MINUSIL, avec armes et munitions. En mai, des membres du RUF tuent une vingtaine de personnes qui manifestaient devant la résidence de Sankoh à Freetown pour dénoncer les exactions du Front. Devant ces violations de l'accord de paix, Sankoh et d'autres dirigeants du RUF sont arrêtés et le groupe perd sa position au gouvernement. Début mai, un nouvel accord de cessez-le-feu est signé à Abuja. Le plan de désarmement, démobilisation et réintégration (DDR) ne reprend cependant pas et les combats se poursuivent.

Mai 2000 : la situation dans le pays est devenue tellement grave que des troupes envoyées de Grande-Bretagne se déploient dans le cadre de l'opération Palliser pour évacuer les ressortissants britanniques. Elles ramènent le calme et engagent le processus de cessez-le-feu et de fin de la guerre civile.

2001 : la signature du second accord de paix d'Abuja permet la reprise du plan DDR à une grande échelle. Il en résulte une importante réduction des hostilités. Tandis que le désarmement progresse, le gouvernement commence à restaurer son autorité dans les zones autrefois détenues par les rebelles.

Janvier 2002 : le président Kabbah déclare officiellement la fin de la guerre civile.

Mai 2002 : le président Kabbah et son parti, le SLPP, remportent une victoire écrasante aux élections présidentielles et législatives. Kabbah est réélu pour cinq ans.

28 juillet 2002 : la Grande-Bretagne retire un contingent de deux cents hommes présents dans le pays depuis l'été 2000 et ne laisse qu'un groupe de cent cinq soldats pour former l'armée de Sierra Leone.

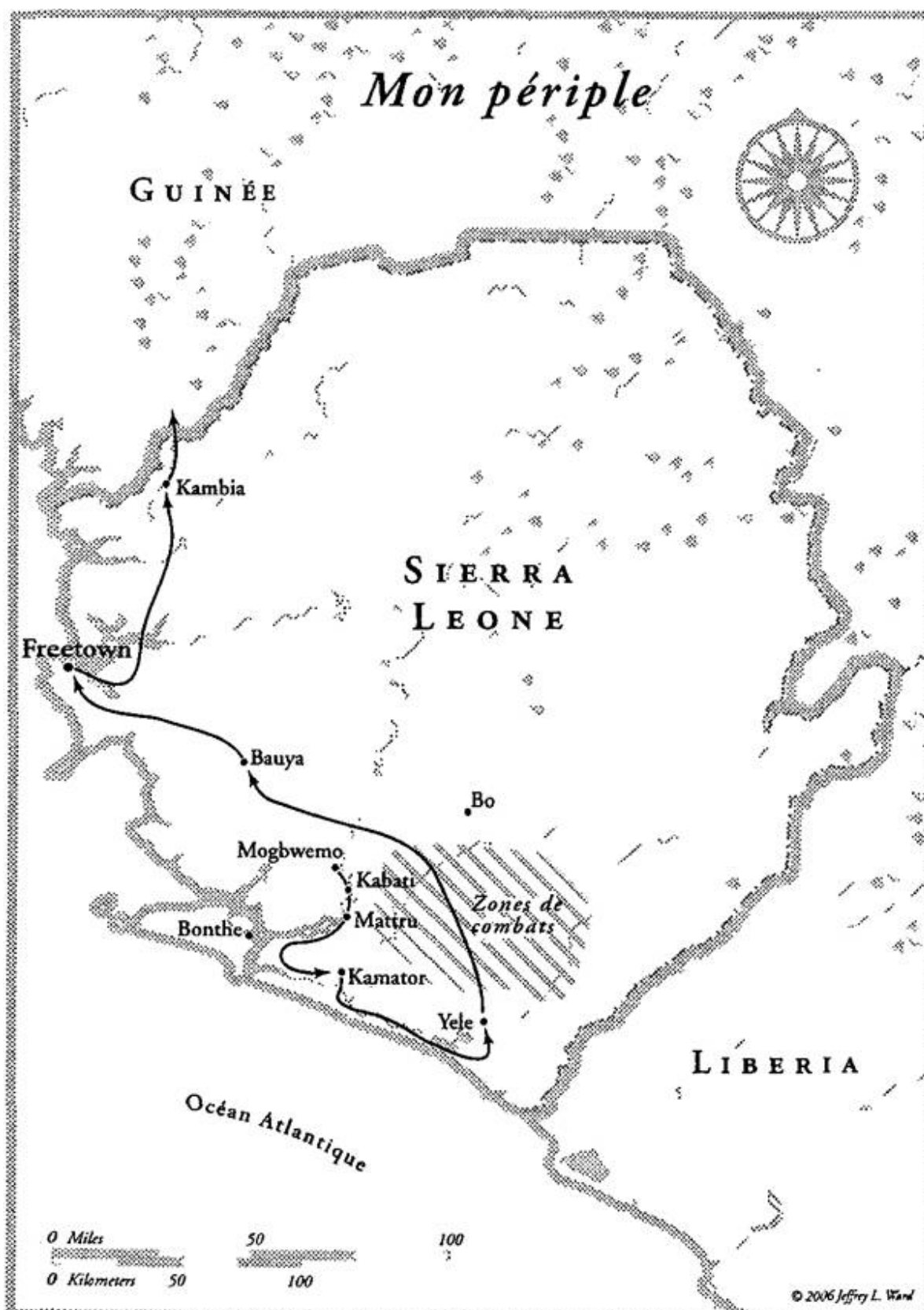
Été 2002 : la commission Vérité et Réconciliation et le Tribunal spécial commencent à fonctionner. L'accord de Lomé stipule l'établissement de la commission pour permettre à la fois aux victimes et aux coupables de violations des droits de l'homme de raconter leur histoire afin de favoriser une réconciliation sincère. Le gouvernement de Sierra Leone demande donc à l'ONU de l'aider à établir un Tribunal spécial qui jugera ceux qui « portent la plus grande responsabilité dans la perpétration de crimes contre l'humanité, de crimes de guerre et de graves violations du droit humanitaire international, ainsi que de crimes selon la loi sierra-léonaise sur le territoire national depuis le 30 novembre 1996 ».

Novembre 2002 : la MINUSIL entame une réduction progressive de ses forces, qui ont compté jusqu'à dix-sept mille cinq cents hommes.

Octobre 2004 : la commission Vérité et Réconciliation remet son rapport final au gouvernement alors qu'une large distribution du texte est reportée à août 2005 à cause de problèmes d'édition et d'impression. Le gouvernement publie en juin 2005 un livre blanc acceptant certaines recommandations, en rejetant ou en ignorant d'autres. Des représentants de la société civile jugent cette réponse trop vague et continuent à reprocher au gouvernement de ne pas suivre les recommandations de la commission.

Décembre 2005 : la MINUSIL prend officiellement fin et le Bureau intégré des Nations unies en Sierra Leone est mis en place pour assumer un mandat de consolidation de la paix.

25 mars 2006 : après des discussions avec la présidente libérienne nouvellement élue, Ellen Johnson-Sirleaf, le président du Nigeria, Olusegun Obasanjo, autorise le Liberia à arrêter Charles Taylor, qui vit en exil au Nigeria. Deux jours plus tard, Taylor tente de fuir le pays, mais est appréhendé et transféré à Freetown sous la garde de l'ONU. Il est actuellement détenu dans une prison des Nations unies en attendant de comparaître devant le Tribunal spécial pour la Sierra Leone pour onze inculpations de crimes de guerre.



Remerciements

Jamais je n'aurais pensé que je serais toujours en vie aujourd'hui, encore moins que j'écrirais un livre. Durant cette seconde existence, un grand nombre de gens remarquables ont donné un sens à ma vie, m'ont ouvert leur cœur et leur porte, m'ont soutenu, ont cru en moi et en mes projets. Sans eux, ce livre n'aurait pas été possible.

Je suis infiniment reconnaissant à ma famille : ma mère, Laura Simms, pour ses efforts inlassables afin de me faire venir aux États-Unis, pour son amour et ses conseils, pour m'avoir donné un foyer quand je n'en avais pas, pour m'avoir permis de me reposer et de goûter les derniers moments de ce qui restait de mon enfance ; mes tantes, Heather Greer, Fran Silverberg et Shantha Bloemen, pour avoir su écouter, pour leur tendresse, leur générosité, leur amour, leur soutien affectif, pour tant de moments importants ; ma sœur, Erica Henegen, pour sa confiance, sa sincérité et son amour, pour les longues soirées passées ensemble à tenter de saisir le sens de notre existence ; et à Bernard Matambo, mon frère, pour son amitié et son intelligence, pour nos rêves communs et pour son énergie inlassable à profiter de chaque moment de notre vie, pour avoir rendu inoubliables ces longues soirées à la bibliothèque. Merci, Chale. Merci également à ma cousine Aminata et à mon ami d'enfance Mohamed, que j'ai retrouvés avec tant de bonheur et à qui je dois de me rappeler les souvenirs heureux d'un passé que je partage avec eux.

Je remercie Marge Scheuer et toute la famille Scheuer pour leur aide financière, qui m'a permis de finir mes études et de réaliser des choses allant au-delà de mes rêves. J'exprime ma gratitude à toute l'équipe des fondations Blue Ridge et Four Oaks, à Joseph Cotton et à Tracey, qui se sont occupés de moi comme d'un petit frère et m'ont remis d'aplomb, à Mary Sobel, qui s'est assurée que tout allait bien, et à Lisa, pour tout.

Ma reconnaissance va à un grand nombre d'enseignants d'Oberlin College. Le professeur Laurie McMillin m'a donné la confiance en moi dont j'avais besoin pour me mettre à écrire sérieusement. Je remercie le professeur Dan Chaon pour sa patience, ses conseils, sa confiance, sa sincérité, son amitié et son soutien. Merci, Dan, vous avez été un bon professeur pour moi et vous avez veillé à ce que je termine ce livre. Toute ma gratitude au professeur Sylvia Watanabe pour son soutien, son amitié, ses bons conseils et ses efforts incessants pour enrichir ma vie créative, aux professeurs Yakubu Saaka et Ben Schiff pour leurs conseils éclairés.

Merci à mes chers amis Paul Fogel et Yvette Chalom pour leur sollicitude et leurs soins, pour leurs conseils. Ils m'ont ouvert leur maison alors que j'écrivais ce livre et ont été deux de mes premiers lecteurs. Leurs commentaires m'ont beaucoup aidé à donner forme à cet ouvrage. Je leur suis reconnaissant pour tout. Merci à Priscilla Hayner, Jo Becker et Pam Bruns pour leurs encouragements, leur amitié et leurs conseils judicieux sur mes premiers jets.

J'ai beaucoup de chance d'avoir pour agent Ira Silverberg et je le remercie de ses conseils avisés, de son amitié, de sa patience pour m'expliquer le fonctionnement du monde de l'édition. Sans lui, j'aurais sombré dans la frustration. Merci infiniment à mon éditrice, Sarah Crichton, pour tout son travail, pour sa franchise, pour l'attention et la compréhension qu'elle a accordées à un texte profondément personnel et lourd d'une puissante charge affective, pour les conversations qui, avant et après chaque rencontre, ont contribué à détendre l'atmosphère. J'ai adoré travailler avec elle et j'ai beaucoup appris. Merci à Rose Lichter-Marck pour avoir suivi mon travail et avoir veillé à ce que je ne lambine pas trop, à toute l'équipe de Farrar, Straus et Giroux pour son travail opiniâtre et son amitié.

Je remercie mes amis Melvin Jimenez, Matt Moore, Lauren Hyman et Marielle Ramsay d'avoir maintenu le contact et d'avoir compris que j'avais besoin d'être un moment coupé de tout le monde pour réaliser ce livre. Merci à tous ceux qui m'ont ouvert leur porte et leur cœur.

Enfin, toute ma gratitude à Danièle Fogel pour son soutien affectif, son amour, sa patience et sa compréhension pendant la rédaction de ce livre. Sans son amitié, il m'aurait été beaucoup plus difficile d'entamer ce voyage, en particulier à Oberlin College.

[1] Baskets.

[2] Célibataire.

[3] L'AK-47 (*Avtomat Kalachnikova* modèle 1947), plus connu sous le nom de « kalachnikov », et le HK G3, de la marque Heckler & Koch, dit « G3 », sont deux des fusils d'assaut les plus répandus dans les forces armées du tiers-monde. (N.d.T.)

[4] T'es à donf avec OPP – Ouais, tu me connais / T'es à donf avec OPP – Ouais, tu me connais / T'es à donf avec OPP – Ouais, tu me connais / Qui est à donf avec OPP ? – Tous les mecs du quartier » (N.d.T.)

[5] « OPP, comment j'peux t'expliquer/J'te le fais image par image/Pour que vous sautiez tous on va le chanter/O c'est pour Autres [*Other*], P pour Gens [*People*]... » (N.d.T.)

[6] « Quand je suis seul dans ma chambre, je fixe parfois le mur/Et j'entends ma conscience appeler du fond de mon esprit. » (N.d.T.)

[7] Terme respectueux placé devant le prénom d'un adulte.

[8] Manioc râpé et séché.

[9] Endroit extérieur aux villages, où l'on traite le café et les autres récoltes.

[10] Marijuana.